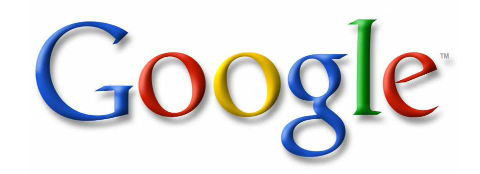


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

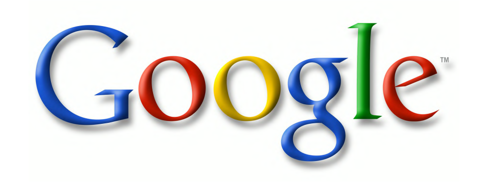
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



6e Tablte
N° 17.
ables du Bulletin du Bouquiniste
1861-63 - n° 199

SE TAIRE ET FAIRE



B
6
H

RECHERCHES
SUR L'ORIGINE
DES IDÉES.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DES IDÉES

Que nous avons de la Beauté & de la Vertu,

EN DEUX TRAITÉS:

LE PREMIER, *Sur la Beauté, l'Ordre, l'Harmonie & le Dessein*; LE SECOND, *Sur le Bien & le Mal Physique & Moral.*

Traduit sur la Quatriéme Edition Angloise.

TOME II.



A AMSTERDAM.

M. DCC. XLIX.

1749



RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE NOS IDÉES.

II. TRAITÉ.

Du Bien & du Mal moral.

INTRODUCTION.



N entend ici par Bonté morale *l'idée de quelque qualité, qui en nous faisant approuver une action, nous porte en même tems à desirer le bonheur de celui qui l'a faite.* Le terme

429487

de Mal moral désigne au contraire l'*idée d'une qualité opposée, qui nous force à condamner ou désapprouver toute action dans laquelle elle se rencontre.* L'Approbation & le Mépris sont vraisemblablement des idées simples, dont il est impossible de donner une explication plus ample. Contentons-nous pour le présent de ces définitions imparfaites, jusqu'à ce que nous soyons assurés que ces idées existent réellement en nous, & que nous ayons découvert le principe sur lequel est fondée cette différence des actions, en tant que moralement bonnes ou mauvaises.

Ces définitions paroissent contenir une différence universellement reconnuë entre le Bien & le Mal moral, & le Bien & le Mal naturel. Tous ceux qui parlent du *Bien moral*, conviennent qu'il procure l'approbation & la bienveillance de tout le monde;

à ceux qui le possédent ; au lieu qu'il n'en est pas de même du *Bien naturel*. C'est surtout dans ces sortes d'occasions que les hommes doivent consulter leur propre conscience. L'inclination qu'on a pour ceux en qui l'on reconnoît de l'honneur, de la bonne foi, de la générosité ou de l'humanité, est fort différente de celle qu'on ressent pour ceux qui sont en possession des biens naturels, tels que sont les maisons, les terres, les jardins, les vignobles, la santé, la force, la sagesse, &c. On se sent nécessairement forcé à aimer & à approuver ceux qui possédent ces qualités rares dont j'ai parlé. Au contraire la possession des biens naturels que je viens d'indiquer, ne sert assez souvent qu'à attirer à ceux qui en sont les maîtres la haine & l'envie des autres hommes, dont ils croient mériter par là l'approbation &

l'attachement. De même, toute qualité moralement mauvaiſe, comme la trahiſon, la cruauté & l'ingratitude, nous fait haïr & mépriſer ceux en qui nous l'appercevons ; au lieu que nous avons ordinairement de l'eſtime, de l'amour, ou de la compaſſion pour la plûpart des perſonnes, que nous voyons expoſées à des maux naturels, tels que la douleur, la pauvreté, la faim, la maladie, la mort, &c.

La premiére queſtion à ce ſujet conſiſte à ſçavoir d'où naiſſent les différentes idées qu'on a des actions.

Comme nous employerons ſouvent dans la ſuite les termes d'*intérêt*, d'*avantage* & de *Bien naturel*, il eſt à propos d'en fixer ici les idées. Le plaiſir qui accompagne en général les Perceptions ſenſibles, nous préſente la premiére idée du *Bien naturel*, ou du *Bonheur* ; & l'on donne l'épithéte

de *Bons* à tous les objets qui ſont propres à exciter en nous ce plaiſir. Ceux qui peuvent nous en procurer d'autres agréables, ſont appellés *avantageux ;* & nous recherchons les uns & les autres ou par *intérêt*, ou par *amour propre.*

Le ſentiment que nous avons du *Plaiſir* eſt antérieur à ce qu'on appelle *avantage* ou *intérêt ;* il eſt même le fondement de l'un & de l'autre. Nous n'appercevons point le plaiſir dans les objets, parce que notre intérêt nous y porte : mais les objets ou les actions nous paroiſſent *avantageuſes*, & nous les recherchons par intérêt, à cauſe du *Plaiſir* qui nous en revient. La Perception que nous avons du plaiſir eſt abſolument néceſſaire ; & nous ne trouvons *avantageux* ou *naturellement bon*, que ce qui eſt capable de nous procurer ce plaiſir, ſoit *médiatement*, ſoit *immédiatement*.

On dit qu'on recherche par *amour propre* les objets que le Sentiment ou la Raiſon nous a fait trouver *immédiatement* ou *médiatement avantageux*, ou propres à nous procurer du plaiſir, lorſque dans nos recherches nous nous propoſons pour but le plaiſir que ces objets ont le pouvoir d'exciter en nous. Par exemple, nous découvrons par les Sens la *bonté immédiate* des viandes, des liqueurs, de l'harmonie, d'une belle perſpective, d'un tableau, d'une ſtatuë, &c, & par la *Raiſon*, celle des *Richeſſes* & de l'*Autorité*: c'eſt-à-dire, que la Raiſon nous apprend qu'elles ſont propres à nous procurer les objets dont nous recevons un plaiſir immédiat. Ainſi nous recherchons ces deux ſortes de biens naturels par *intérêt* & par *amour propre*.

Opinions touchant le ſentiment que nous avons du Bien & du Mal moral.

La plûpart des Moraliſtes modernes avancent comme une doctrine inconteſtable, » Que toutes les Qualités morales » ont un rapport néceſſaire à la volon- » té d'un Supérieur aſſez puiſſant pour » nous rendre heureux ou malheureux. « Et comme toutes les Loix ont pour baſe l'eſpérance des *récompenſes* ou la crainte des *châtimens* qui nous portent à l'obéiſſance par des motifs d'intérêt, ils ſuppoſent, » Que c'eſt ainſi que les Loix per- » mettent certaines actions, comme *mé-* » *diatement bonnes* ou *avantageuſes*, & en » défendent quelques autres comme abſo- » lument mauvaiſes. « Ils diſent, il eſt vrai, » Que par la Loi un Légiſlateur » bienfaiſant ne conſtitue point d'actions

» avantageuſes à l'Agent, mais ſeulement
» celles qui par leur nature tendent au
» bien naturel du Tout, ou qui du moins
» ne ſont point incompatibles avec lui. «
Ainſi, ſelon eux, nous louons la vertu des autres, à cauſe qu'elle contribue en quelque ſorte à notre bonheur, ſoit par elle-même ou par cette conſidération générale. Que l'obéiſſance qu'on rend au Légiſlateur, eſt en général avantageuſe au Tout, & à nous-mêmes en particulier. De même, & par des raiſons contraires, nous condamnons, diſent-ils, le vice d'autrui, c'eſt-à-dire, l'action que la Loi défend, parce qu'elle nous cauſe en quelque ſorte du dommage. Ils ſoutiennent encore,
» Que nous n'obéiſſons aux Loix que par
» des motifs intéreſſés, c'eſt-à-dire, dans
» la vûe d'obtenir le *Bien naturel* qui réſulte
» de l'action preſcrite, ou la récompenſe

» que la Loi promet; ou pour éviter le
» Mal naturel qui eſt la ſuite de notre
» déſobéiſſance, ou pour le moins les
» peines que la Loi inflige. «

Quelques autres Moraliſtes ſuppoſent
» Une bonté naturelle immédiate dans les
» actions appellées vertueuſes, c'eſt-à-dire,
» que nous ſommes déterminés à apper-
» cevoir quelque *Beauté* dans les actions
» des autres, & à aimer ceux qui les
» font, ſans aucun égard à l'utilité qui
» peut nous en revenir : Que nous goûtons
» un plaiſir ſecret à faire des actions ver-
» tueuſes, lors même que nous n'eſpérons
» en retirer aucun avantage. « Mais ils
avancent en même tems, » Que nous
» ſommes excités à ces ſortes d'actions,
» lors même que nous recherchons des
» tableaux, des ſtatuës, des païſages,
» par l'amour propre qui nous y porte ;

» c'eſt-à-dire, dans la vûe d'obtenir le » plaiſir qui naît de la réflexion que nous » faiſons ſur ces actions, ou tel autre » avantage futur. « J'examinerai dans les Sections ſuivantes tout ce qui concerne cette matiére; & peut-être prouverai-je par de bonnes raiſons,

1°. Que les hommes trouvent une *Bonté immédiate* en quelques actions; ou que par un Sentiment ſupérieur, auquel je donne le nom de Moral, nous approuvons les actions de nos ſemblables, & ſommes déterminés à aimer ceux qui les font en vûe de la perfection qu'elles leur procurent: que nous avons une ſemblable Perception en réflechiſſant ſur nos propres actions, ſans aucun égard à l'avantage naturel qui nous en revient.

2°. Je prouverai peut-être encore que l'*affection*, le *deſir* ou l'*intention*, qui fait

approuver les actions produites par ce motif, eſt indépendante de ce plaiſir ſenſible qui peut nous en revenir, des récompenſes que les Loix ont établies, ou de tel autre *Bien naturel* qui peut réſulter de l'action vertueuſe, & qu'elle eſt au contraire fondée ſur un principe tout-à-fait différent de l'amour propre ou du deſir de notre utilité particuliére.



SECTION I.

Du Sentiment moral, par lequel on apperçoit la Vertu & le Vice, & on les approuve ou désapprouve dans les autres.

Différentes idées du Bien naturel & du Bien moral.

I. IL ne sera pas difficile de se convaincre que les Perceptions du Bien & du Mal moral, sont tout-à-fait différentes de celles du Bien naturel, si l'on réflechit sur les différentes maniéres dont ces objets nous affectent. Si le Sentiment que nous avons du *Bien* n'étoit absolument distinct de l'avantage ou de l'intérêt qui résulte des Sens extérieurs & des Perceptions de la Beauté & de l'Harmonie, nous aurions les mêmes sentimens & les mêmes

affections pour un champ fertile, ou pour une maison commode, que pour un ami généreux, ou telle autre personne d'un caractére noble, puisque l'un & l'autre nous sont également avantageux. Nous n'admirerions & n'aimerions pas plus une personne qui a vécu dans un pays ou dans un siécle éloigné du nôtre, & dont l'influence ne sçauroit s'étendre jusqu'à nous, que nous aimons les montagnes du Perou, tant que nous ne sommes point intéressés dans le commerce d'Espagne. Nous aurions les mêmes sentimens & la même inclination pour les Etres inanimés que pour ceux qui sont raisonnables ; au lieu que nous éprouvons tout le contraire. Pourquoi chérir en effet des Etres sans vie, qui n'ont & ne peuvent avoir aucune bonne intention, ni pour nous, ni pour aucune autre personne ? Leur nature, il

eſt vrai, les rend propres à notre uſage: mais cela ſe fait ſans qu'ils le ſçachent & ſans qu'ils ayent deſſein de contribuer en rien à notre utilité. Il n'en eſt pas de même des Agents raiſonnables; ils travaillent pour l'intérêt & pour le bonheur des autres Etres avec leſquels ils ſont liés.

Nous ſommes donc convaincus de la différence qui ſe trouve entre cette *Approbation* ou Perception de l'*Excellence morale* que nous attribuons par un eſprit de *Bienveillance* à ceux en qui nous croyons l'appercevoir; & l'opinion de la *Bonté naturelle* qui nous porte à deſirer l'objet qui la poſſéde. Or d'où peut venir cette différence, ſi l'approbation que nous donnons à ce qui eſt bon, & ſi le ſentiment que nous en avons n'eſt fondé que ſur l'avantage que nous eſpérons en tirer? Les objets

inanimés ne nous ſont-ils pas auſſi avantageux que les perſonnes de qui nous recevons tous les jours des preuves de leur amitié & de leur bienveillance par leurs bons offices ? Les eſtimerons-nous les uns & les autres par un eſprit de tendreſſe, ou ſeulement en vûe de l'utilité qui peut nous en revenir ? Non ſans doute ; & voici pourquoi. » C'eſt que dans l'affec-
» tion que nous reſſentons pour les Etres
» raiſonnables, nous avons une Percep-
» tion diſtincte de la *Beauté* ou de l'*Excel-*
» *lence*, qui nous porte à admirer & à ai-
» mer ces ſortes de caractéres & de per-
» ſonnes. «

Dans les Actions qui nous concernent.

Suppoſons que nous tirions les mêmes ſervices de deux hommes, dont l'un agit par inclination pour nous, & dans la vûë

de nous rendre parfaitement heureux
l'autre, par des motifs intéreſſés ou pa
contrainte. Il eſt certain que dans ce ca
ils nous ſont tous deux également utiles
cependant nous ne pouvons nous empê
cher d'avoir pour l'un & pour l'autre de
ſentimens fort différens. Il faut donc qu
nous ayons d'autres Perceptions des *Ac
tions morales* que celles qui ſont fondée
ſur l'intérêt. Or on peut donner à cett
faculté de recevoir ces ſortes de Percep
tions, le nom de SENTIMENT MORAL
puiſqu'il eſt conforme à la définition qu
nous avons apportée de cette faculté
ſçavoir, que c'eſt *une Détermination d
l'eſprit à recevoir toutes ſortes d'idées à l'oc-
caſion des objets qui ſe préſentent* à nous
entiérement indépendante de notre vo-
lonté. *

* Voyez la Préface.

Du

Du Mal naturel & du Mal moral.

On peut encore prouver ce que je viens de dire par les idées que nous avons du *Mal* qu'un *Agent raisonnable* nous fait à dessein. Le sentiment qu'on a du *Bien* & du *Mal naturel*, devroit nous faire recevoir un *affront*, un *soufflet*, une *injure* de la part d'un *Voisin*, une *friponnerie* de la part d'un *Associé* ou d'un *Dépositaire*, avec le même sang-froid & la même tranquillité que le mal que nous cause la chute d'une *tuile*, d'une *poutre* ou une *tempête* ; & exciter en nous les mêmes affections & les mêmes sentimens dans l'une & dans l'autre occasion. L'*infamie*, la *trahison* & la *cruauté* devroient faire la même impression sur nous que la *broüine*, le *serein* ou une *inondation*. Mais je suis persuadé qu'on se sent affecté très-différemment dans ces sortes

d'occasions, quoique le mal qui en revient soit égal. Au reste, les actions les plus indifférentes peuvent exciter la colére & l'indignation la plus forte, lorsqu'elles partent d'une haine impuissante ou d'un mépris. Au contraire, l'intervention des idées morales suffit pour nous empêcher de condamner l'Agent, ou de regarder comme moralement mauvaise l'action qui nous cause le *mal naturel* le plus grand. C'est ainsi que l'opinion qu'on a de la *justice* d'une sentence, bannit toute idée de *Mal moral* dans son exécution, aussi bien que la haine qu'on pourroit avoir pour le Magistrat qui est la cause immédiate de nos souffrances.

Dans les Actions qui concernent les autres.

II. On remarque, il est vrai, dans les sentimens que nous avons des actions qui

nous affectent, un mélange des idées du *Bien naturel* & du *Bien moral*, qu'on ne peut séparer qu'à l'aide de quelqu'attention. Mais lorsqu'on réflechit sur les actions qui ne concernent que le prochain, on n'apperçoit pas que les *idées morales* se trouvent mêlées avec celles du *Bien* ou du *Mal naturel*. En effet, on doit observer que les Sens, par le canal desquels nous goûtons du plaisir dans les objets naturels, & qui nous les font regarder comme avantageux, ne sçauroient jamais exciter en nous aucun desir du *Bien public*, mais seulement de celui qui nous concerne & qui nous est particulier. Ils ne peuvent de même nous faire approuver une action purement à cause qu'elle contribue au bonheur des autres. Cependant il suffit qu'une action parte d'un principe d'*amour*, d'*humanité*, de *reconnoissance*, de *compassion*,

& d'un desir de procurer le bonheur & la satisfaction d'autrui, pour que nous l'admirions, & que nous estimions celui qui l'a faite, quand même elle se seroit passée dans un pays ou dans un siécle fort éloigné de celui où nous vivons. Au contraire, une action qui procéde d'une mauvaise volonté, d'un desir de rendre les autres malheureux, sans qu'il en revienne aucun avantage considérable au Public, ou qui vient d'ingratitude, excite en nous de l'horreur & de l'aversion pour celui qui en est l'Auteur.

J'avoue que nous n'approuvons ordinairement les actions des autres que dans la supposition qu'elles tendent au Bien naturel du genre humain ou de quelqu'une de ses parties. Mais d'où naît cette liaison secrette entre chaque particulier & le genre humain ? Comment mon intérêt

propre se trouve-t-il lié avec celui de ses parties les plus éloignées ? Car je ne puis m'empêcher d'admirer les actions qui témoignent de la bonne volonté pour elles, & d'aimer leur Auteur. D'où procéde cet *amour*, cette *compassion*, cette *indignation*, cette *haine* que l'on conçoit pour des caractéres feints & imaginaires, malgré l'éloignement des siécles & des pays, selon qu'ils paroissent *bienfaisans*, *fidéles*, *compatissans*, ou d'une disposition opposée ? Si la *Beauté* des actions qui partent d'un principe de bienveillance n'est fondée sur aucun *Sentiment moral* ; si l'approbation que nous leur donnons ne procéde que d'un principe d'intérêt,

Quel intérêt commun partage Hécube & nous * ?

* *What's Hecuba to us, or we to Hecuba.* Tragédie de Hamlet.

Les Idées morales n'ont point l'intérêt pour principe.

III. Quelques-uns de ceux qui ont le plus rafiné sur l'*Amour propre*, diront peut-être que nous n'approuvons ou blâmons les *Caractéres* dont on vient de parler, qu'à proportion de l'utilité ou du dommage que nous concevons qui eût pû nous en revenir, s'ils avoient existé de notre tems. Mais il n'est pas difficile de réfuter ce sentiment, si l'on considére qu'en n'attachant aucune idée de *Bonté morale* à l'*humanité*, à la *pitié*, à la *bonne-foi*, ce même *Amour propre* joint au sentiment que nous avons du *Bien naturel*, devroit toujours nous déterminer pour le parti victorieux & nous faire admirer & aimer les *Tyrans* & les *Traîtres* dont les entreprises ont un heureux succès. Pourquoi n'aimons-nous

point le *Sinon* ou le *Pyrrhus* de l'Eneïde? Le caractére de ces deux personnages n'eût pas manqué de nous être infiniment avantageux, si nous avions été du nombre des Grecs. Pourquoi sommes-nous touchés du sort de *Priam*, de *Polites*, de *Chorœbe* ou d'*Énée*? L'*économie* d'un Avare n'est-elle pas aussi avantageuse à son héritier, que la *générosité* d'un homme de mérite à son ami? Ne peut-on pas aussi aisément se regarder comme l'héritier d'un Avare, que comme le favori d'un Héros? Pourquoi donc ne les approuvons-nous pas également l'un & l'autre? C'est que nous avons un *Sentiment secret* qui détermine notre approbation indépendamment de notre intérêt personnel. Sans cela nous nous rangerions toujours du côté que la Fortune favorise, sans aucun égard pour la Vertu, & sans nous intéresser pour elle.

Supposons quelque grand *Ravage* occasionné par un pur hazard, sans que la mauvaise volonté ni la négligence y ayent eu la moindre part, Cet accident eût pû nous être aussi désavantageux que s'il fût parti d'une *Cruauté* ou d'une *Malice* marquée. Cependant on ne sçauroit dire qu'on ait la même idée de l'une & de l'autre, ni les mêmes sentimens pour ceux qui en sont les Auteurs. De même une *Simplicité* indolente & facile qui expose un homme riche à devenir la proie des fripons, peut être aussi avantageuse que la *Générosité* la plus prudente; cependant on a des sentimens beaucoup plus nobles de ce dernier caractére que de l'autre.

Examinons encore s'il est possible d'approuver les actions désavantageuses, & d'y trouver une *Bonté morale*. Supposons ce qui est peut être déja arrivé, que quelques

Artisans industrieux persécutés dans leur patrie, viennent chercher un azile dans la nôtre, & y apportent avec eux des Arts & des Manufactures capables de faire subsister un million de pauvres, d'enrichir le Public, & de nous rendre formidables à nos voisins. Supposons encore que chez une Nation peu éloignée de la nôtre, quelques Magistrats courageux remplis d'amour pour leur patrie, & touchés de compassion pour leurs concitoyens qu'ils voyoient opprimer, tant à l'égard du corps que de l'ame, par un Tyran & une Inquisition encore plus tyrannique, soutiennent avec un courage & une activité infatigable, toujours dirigée par le zéle pour le bien public, une guerre longue & périlleuse contre ces deux Tyrans, & fondent une République pleine de gens industrieux, qui deviennent nos rivaux, tant à l'égard

du commerce que de la puissance. Il est aisé d'appercevoir qui des uns & des autres nous a procuré le plus d'avantage. Cependant il suffit de consulter sa conscience pour convenir qu'on a une idée beaucoup plus avantageuse de ces Magistrats zélés, dont l'amour pour la patrie a si souvent été nuisible à nos intérêts, que de ces Réfugiés, dont l'industrie a enrichi notre Nation. On trouvera, je pense, que cette estime a un autre principe que l'intérêt; & on n'aura pas de peine à deviner la raison pour laquelle la mémoire de nos Artisans est si obscurcie parmi nous, tandis que celle de nos Rivaux s'est acquis l'immortalité.

L'Amour propre n'est point le principe de notre Approbation.

IV. Quelques *Moralistes* qui aiment

mieux donner toutes sortes de formes différentes à l'*Amour propre*, que d'admettre aucun autre principe d'approbation que l'*intérêt*, diront peut être, » Que ce qui » sert à une partie sans nuire à l'autre, est » avantageux au *Tout*, & qu'ainsi il en » résulte quelqu'avantage pour chaque » *individu ;* que les actions qui tendent » au *Bien* du *Tout*, quand elles sont géné» rales, assurent de plus en plus le bonheur » de chaque *Particulier*; & que par consé» quent on peut approuver ces sortes d'ac» tions, sur l'opinion qu'elles tournent » enfin à notre propre avantage. «

Nous dispenserons ces sortes de personnes de nous prouver par des conséquences tirées de leur principe, & par l'influence que les actions qui nous ont précédés, ont dans certains cas particuliers, que nous tirons quelqu'avantage

dans notre siécle du zéle, par exemple, avec lequel *Oreste* vengea la mort de son pere par celle du traître *Égisthe*, ou du dévouement généreux de *Codrus* & des *Decius*. En supposant même que leur systême eût quelque fondement, il en résulteroit seulement qu'après une mûre délibération & de longs raisonnemens, nous avons lieu de regarder certaines actions comme avantageuses, dès qu'elles méritent l'approbation de tous ceux qui en entendent parler; & cela sous une conception tout-à-fait différente.

Supposons que quelqu'un de nos Voyageurs trouve un trésor dans la Gréce; on ne peut nier que l'action de l'Avare qui l'a caché, ne soit beaucoup plus utile à ce Voyageur que celles de Codrus ou d'Oreste; car l'avantage qu'il peut retirer des actions de ces derniers est bien peu

considérable, vû les siécles qui se sont écoulés depuis ces évenemens, & le nombre infini de peuples qui y ont eu part. Cet Avare doit certainement paroître un Héros en fait de *Vertu* au Voyageur dont nous parlons; car l'*intérêt personnel* ne nous fait estimer les hommes, qu'à proportion du *bien* que nous en recevons; & ne nous donne des idées avantageuses de l'*utilité publique*, que selon la part qui nous en revient. Est-il nécessaire d'être aussi capable de réflexion que *Cumberland* ou *Pufendorf*, pour admirer la *Générosité*, la *Bonne-foi*, l'*Humanité* & la *Reconnoissance*; ou de raisonner aussi solidement qu'ils peuvent le faire, pour sentir ce que la *Cruauté*, la *Trahison* & l'*Ingratitude* ont de mauvais? Les Vertus dont je parle n'excitent-elles pas notre *admiration*, notre *amour*, & une secrette

envie de les imiter, dès que nous les appercevons, ſans qu'il ſoit beſoin d'une plus ample réflexion ; & les qualités oppoſées notre mépris & notre haine? Les hommes ſeroient en vérité fort à plaindre, ſi le ſentiment qu'on a de la Vertu avoit auſſi peu d'étendue, que notre capacité pour ces ſortes d'idées Métaphyſiques.

Le Sentiment moral ne peut être altéré.

V. Le Sentiment moral que nous avons de nos actions, ou de celles des autres a cela de commun avec nos autres Sens, que quoique le deſir d'acquérir la vertu puiſſe être contrebalancé par l'intérêt, le Sentiment ou la Perception de ſa Beauté ne ſçauroit l'être ; ce qui ne ſeroit certainement pas, ſi nous ne l'approuvions

qu'en vûe de l'avantage qui peut nous en revenir. Voyons quelle eſt ſon influence ſur nos actions & ſur celles des autres.

Dans le jugement que nous portons de nos propres actions.

Un avare mépriſera une branche du Commerce, quelqu'avantageuſe qu'elle puiſſe être au Public, s'il n'en eſpére aucun profit; dira-t-on pour cela qu'il mépriſe l'intérêt? Qu'on propoſe un gain ſuffiſant: il ſera le premier à y prendre part, & à être pleinement ſatisfait de ſa conduite. Qu'y a-t-il là de commun avec le *Sentiment* que nous avons des *Actions morales?* Que quelqu'un nous conſeille de tromper un Mineur ou un Orphelin, ou de payer d'ingratitude un homme qui nous a comblé de bienfaits; nous ne pouvons nous empêcher de le regarder avec

horreur. Qu'on nous aſſure que cette conduite nous ſera avantageuſe ; qu'on nous propoſe même une récompenſe ; le Sentiment que nous avons de ces actions n'en ſera point altéré. Il eſt vrai que ces motifs peuvent nous engager à les faire ; mais ils n'ont pas plus le pouvoir de nous porter à les approuver qu'un Médecin en a de nous faire trouver du goût à un breuvage déſagréable, lors même que nous nous efforçons de le prendre dans la vûe de recouvrer la ſanté.

Si nous n'avions aucune autre idée des Actions que celle qui réſulte des avantages ou des incommodités qui y ſont attachées, ſe détermineroit-on à une action dans l'eſperance d'en retirer quelque avantage, tandis qu'on eſt intimement perſuadé qu'elle eſt mauvaiſe, comme cela n'arrive que trop ſouvent dans les affaires humaines ?

humaines ? Seroit-on obligé d'user de tant d'artifices ; pour engager un homme à abandonner uu parti ruiné ? Faudroit-il employer la torture pour le forcer à révéler le secret de ses amis ? Est-il si difficile de convaincre l'entendement ; si tant est que ce soit là seule Faculté à laquelle on ait à faire, qu'il est vraisemblablement plus avantageux de nous assurer d'un bien présent ; & d'éviter un malheur qui nous menace en nous attachant au parti qui domine ; que de fonder la possibilité éloignée d'un bien futur sur une Révolution souvent peu probable ; quelquefois impossible ? De même lorsque les hommes sont pleinement convaincus de l'avantage qui leur revient d'une action, approuvent-ils toujours leur propre conduite ? Combien de fois leur arrive-t-il de détester la vie dont ils jouissent, & de rougir de l'avoir

conservée par des actions aussi honteuses à leurs yeux, qu'à ceux des personnes qui en ont profité!

Que si quelqu'un est satisfait de sa conduite dans un pareil cas, sur quoi sa satisfaction peut-elle être fondée? Comment peut-il approuver son action, ou la justifier aux yeux d'autrui? Ce ne sera jamais en réfléchissant sur l'avantage qui lui en revient, & en l'alléguant comme un motif capable de la rendre excusable. Ce sera en prouvant qu'elle est fondée sur les principes moraux de son parti. Car quel est celui qui en manque? C'est ainsi que les hommes approuvent leurs actions sous quelqu'apparence de Bonté morale tout-à-fait distincte de l'utilité qui en résulte.

Ce Sentiment moral n'est point fondé sur la Religion.

On dira peut-être, » Que les Actions » qu'on appelle bonnes ou vertueuses ont » cet avantage sur toutes les autres que » nous espérons d'en être récompensés par » la Divinité ; & que c'est sur ce principe » qu'est fondée l'approbation que nous » leur donnons, & le motif intéressé qui » nous porte à les faire. « Nous examinerons cette objection dans la suite * : il suffit d'observer pour le présent qu'un grand nombre de personnes ont des idées fort relevées de l'honneur, de la bonne-foi, de la générosité & de la justice, sans connoître la Divinité, & sans attendre aucune récompense de sa part ; comme elles abhorrent la trahison, la cruauté & l'injustice,

* Voyez Section II. Art. 7.

ſans aucun égard au châtiment dont elles peuvent être ſuivies.

Au reſte, quoique ces récompenſes & ces châtimens puiſſent me faire regarder une action comme avantageuſe ou nuiſible, il ne s'enſuit pas que ce même motif doive me porter à approuver & à aimer celui qui en a fait une ſemblable, puiſque le mérite qui lui en revient ne ſçauroit rejaillir ſur moi. Ces actions, il eſt vrai, ſont avantageuſes à celui qui les fait : mais cet avantage n'a rien de commun avec le mien ; & l'Amour propre ne ſçauroit jamais me les faire approuver en tant qu'utiles à d'autres qu'à moi, ou me porter à aimer par ce principe ceux qui en ſont les Auteurs.

Le Sentiment moral que nous avons des actions des autres ne peut être altéré.

Il me reſte à examiner » Si le Sentiment

» que nous avons de la bonté ou de la » méchanceté morale des actions d'au-» trui, peut être contrebalancé ou altéré » par des vûes intéressées. « Je dis que je puis bien souhaiter qu'un autre fasse une action que j'abhorre comme moralement mauvaise, si elle m'est utile. Il peut encore très-bien arriver que l'intérêt contrebalance le desir que j'ai qu'un autre soit vertueux: mais aucun intérêt personnel ne me fera jamais approuver comme moralement bonne, une action qui, sans ce motif, m'eût paru moralement mauvaise; si en appreciant tous ses effets elle me paroît être aussi avantageuse au Tout, sans qu'elle le soit pour moi, qu'elle l'étoit dans le tems que j'espérois en tirer quelqu'avantage. Notre intérêt ou dommage personnel n'influë pas plus sur le Sentiment que nous avons du Bien & du Mal moral, & n'a pas

plus de force pour nous faire trouver une action bonne ou mauvaiſe, que l'avantage ou le déſavantage d'un tiers. Il s'enſuit donc que ce Sentiment ne ſçauroit être contrebalancé par l'intérêt. Ce feroit une entrepriſe ridicule de vouloir engager un homme par des récompenſes ou par des menaces, à approuver une action directement contraire à ſes Notions morales. On peut bien par ce moyen l'obliger à diſſimuler ſes Sentimens : mais c'eſt tout.

VI. Un Auteur moderne très-ingénieux * prétend, » Que les Légiſlateurs » n'eſtiment point ſincérement les actions » pareilles à celles de Regulus ou de Dé» cius : mais qu'ayant obſervé que les hom» mes qui ont de pareils ſentimens ſont » extrêmement propres pour la défenſe

* Voyez la Fable des Abeilles, pag. 34. & 36. de la troiſiéme Édition Angloiſe.

» des États, ils tâchent par des panégyri-
» ques & des ſtatues d'en exciter de pa-
» reils dans les autres Citoyens. « Mais voyons d'abord, ſi un Traître qui nous vend ſa patrie, ne nous eſt pas ſouvent auſſi utile qu'un Héros qui la défend au péril de ſes jours. Cependant on aime la trahiſon, & l'on hait le Traître. On peut de même louer un Ennemi généreux dans le tems même qu'il nous cauſe tout le mal poſſible. Peut-on dire que ces ſentimens ne partent que de vûes intéreſſées ? Sur ce principe, à quoi ſervent les ſtatues ou les panégyriques ? Les hommes, dit-on, ſont avides de louanges : ils feront des actions qu'ils croiront propres à leur en procurer. Chez des hommes qui n'ont d'autre idée du Bien que l'intérêt perſonnel, les louanges ne ſont autre choſe que l'opinion qu'une Nation ou un Parti ont d'un

homme, qu'ils jugent pouvoir leur être utile. Ni Regulus, ni Codrus, ni Décius ne tirerent aucun avantage des actions qui furent si utiles à leur patrie, & ne purent par conséquent les admirer, quelques louanges que ceux qui en profiterent leur donnassent. Regulus ou Caton étoient donc incapables de louer ou d'aimer un Héros qui eût fait une action vertueuse dont ils n'eussent tiré aucun honneur ni aucun avantage. Ils devoient même regarder leurs propres actions comme un moyen d'acquérir de l'honneur, sans y rien trouver d'ailleurs qui pût les flatter. Qui pouvoit porter Caton ou Décius à rechercher la louange, si elle ne consistoit que dans l'opinion que les autres avoient que ces hommes étoient utiles à l'État, & s'ils ne trouvoient rien de beau dans leur propre conduite ? Il s'en faut beaucoup

que cela s'accorde avec ce que la derniére considération nous apprend de ces sortes de caractéres.

» Mais, ajoûte cet Auteur *, ces Chefs » artificieux ont fait croire aux hommes, » au moyen de leurs Statues & de leurs » Panégyriques, qu'il y avoit un zéle » pour le bien public, excellent par lui-» même; & par-là ils les ont engagés à » l'admirer dans les autres, & à l'imiter » eux-mêmes aux dépens de leur propre » intérêt. « Tant il lui semble aisé de ne point juger des autres par soi-même! Une personne tout-à-fait intéressée regardera tous les autres hommes comme parfaitement zélés pour le bien public. Celui qui ne connoît rien de bon que ce qui lui est utile, se laissera persuader d'admettre de la bonté dans ce qui lui est

* Voyez le passage cité.

nuisible & avantageux à autrui ; & cela au point de n'approuver une action qu'autant qu'elle est convaincuë, que cette action procéde d'un zéle désintéressé pour le bonheur d'autrui! Il paroît en effet que c'est-là le fruit que les Panégyriques & les Statues devoient produire.

Nil intra est oleam, nil extrà est in
nuce duri. *

Rien n'est plus aisé que d'avancer une opinion : mais c'est à notre conscience seule qu'il appartient de décider, » Si » certaines actions morales ne paroissent » pas aimables dès la premiére vûe à ceux » même qui n'y ont aucun intérêt : si » nous n'aimons & n'approuvons pas avec » la sincérité la plus parfaite un ami ou un » compatriote généreux, dont les actions

* Horat. Ep. 1. lib. 2.

» le comblent d'honneur ſans nous pro-
» curer aucun avantage. « Il eſt vrai que les actions que nous louons ſont utiles au genre humain, quoique nous n'en retirions ſouvent aucune utilité. Il ſeroit peut-être de l'intérêt de notre eſpéce, que tous les hommes s'accordaſſent à ne faire que de pareilles actions, afin que chacun y trouvât ſon compte : mais cela prouve ſeulement que la raiſon & la réflexion peuvent nous faire approuver par un motif intéreſſé les actions que le Sentiment moral qui eſt en nous, nous porte à admirer dès la premiére vûe, indépendamment de cet intérêt. D'ailleurs ce Sentiment peut opérer, lors même que nous ne ſommes point parties intéreſſées. Nous pouvons approuver la juſtice d'une Sentence qui nous condamne. Un traître prêt à ſubir le ſupplice que mérite ſon crime,

peut louer la vigilance avec laquelle Ciceron découvrit les conſpirateurs, quoique c'eût été un avantage pour lui qu'il n'y eût jamais eu au monde un homme doué d'une pareille ſagacité. On dira peut-être qu'il n'approuve une ſemblable conduite que parce qu'elle eſt utile au bien public : mais cette raillerie eſt digne de celui qui n'a d'autre idée du bien que ſon intérêt perſonnel. Un tel homme ne fait aucun cas du zéle qu'on a pour le bien public ; & s'il le deſire, ce n'eſt qu'autant qu'il y trouve ſon compte ; ce qui ne ſçauroit être dans le cas dont il s'agit.

Ni par la Coutume ni par l'Éducation.

VII. Puiſqu'il réſulte de ce qu'on vient de dire que l'idée favorable que nous nous formons des actions, eſt tout-à-fait

dépendante de l'utilité qui peut nous revenir, on eſt en droit de conclure, » Que cette Perception du Bien moral » n'eſt point occaſionnée par la Coutume, » l'Éducation, l'Exemple ou l'Étude; « ces choſes ne ſçauroient nous donner de nouvelles idées. Elles peuvent bien nous faire appercevoir un avantage particulier dans des actions dont l'utilité nous étoit d'abord inconnuë; ou nous les faire regarder comme nuiſibles, ſoit par raiſon, ou par préjugé, quoique nous ne les ayons point trouvées telles dès la premiére vûe: mais elles ne peuvent jamais nous faire enviſager une action comme louable ou blâmable ſans aucun égard à notre intérêt perſonnel.

VIII. » Il faut donc que l'Auteur de » la Nature, qui nous a rendus capables » de recevoir de la part des objets par le

» canal des Sens extérieurs des idées agréa-
» bles ou désagréables, selon qu'ils nous
» sont utiles ou nuisibles, & de goûter le
» plaisir de la Beauté & de l'Harmonie,
» qui résulte de l'Uniformité de ces objets,
» pour nous porter à l'acquisition des
» Sciences & nous récompenser pour
» cela, ou pour être une preuve de sa
» *Bonté*, de même que l'Uniformité en
» est une de son Existence, soit que nous
» y trouvions de la Beauté ou non : il
» faut, dis-je, qu'il nous ait donné un
» Sentiment moral capable de diriger nos
» actions, & de nous procurer des plaisirs
» infiniment plus nobles ; de sorte que
» lorsque nous ne nous proposons que le
» bonheur des autres, nous avançons le
» nôtre sans le sçavoir. »

Ce Sentiment moral ne préſuppoſe aucune Idée ou Propoſition innée.

Ce *Sentiment moral*, non plus que les autres Sens, ne préſuppoſe ni idée innée, ni connoiſſance, ni propoſition pratique. On n'entend par là qu'une *Détermination de l'eſprit à recevoir les idées ſimples de louange ou de blâme à l'occaſion des actions dont il eſt témoin, antérieure à toute idée d'utilité ou de dommage qui peut nous en revenir*. Tel eſt le plaiſir que nous recevons de la Régularité d'un objet ou de l'Harmonie d'un Concert, ſans avoir aucune connoiſſance des Mathématiques, & ſans entrevoir dans cet objet ou dans cette compoſition aucune utilité différente du plaiſir qu'elle nous procure.

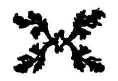
Un exemple mettra le Lecteur plus en état d'appercevoir la différence qu'il y a

entre les *Perceptions morales* & les autres efpéces de Perceptions. Lorfque nous goûtons un fruit délicieux, cet acte eft fuivi d'un plaifir fenfible: mais lorfqu'un autre le goûte, nous concluons ou jugeons feulement qu'il reffent le même plaifir; de forte que faifant abftraction de la bonne ou mauvaife volonté que nous pouvons avoir pour lui, le plaifir qu'il reffent nous eft tout-à-fait indifférent, & n'excite en nous aucun nouveau Sentiment, ni aucune affection nouvelle. Lors au contraire que nous fommes d'un tempéramment à faire des actions vertueufes, nous ne goûtons pas toujours le plaifir qui en réfulte, & ce n'eft pas dans la feule vûe de nous procurer du plaifir que nous les faifons, ainfi qu'on le verra plus bas. Ce n'eft que par des actes réfléchis fur notre tempéramment & fur notre conduite que nous goûtons

goûtons le plaisir qui accompagne la Vertu. De même lorsque nous estimons un homme vertueux, nous ne sommes pas toujours nécessités à croire qu'il trouve du plaisir à l'être, quoique nous soyons persuadés qu'il peut en goûter par *réflexion*. D'ailleurs la connoissance que nous avons de ses dispositions vertueuses, excite en nous des sentimens d'estime, d'approbation ou d'admiration, & nous porte de bonne volonté pour lui. La qualité que nous approuvons par un Sentiment moral, est conçuë résider dans la personne à qui nous accordons notre estime; & nous la regardons comme une perfection & une dignité en elle. Nous n'avons garde de penser que l'approbation que nous donnons à la vertu d'un autre, soit capable de le rendre ou heureux, ou vertueux, ou digne de louange, quoi

qu'elle soit accompagnée de quelque plaisir. La vertu n'est donc appellée *aimable*, que parce qu'elle attire l'amour & la bienveillance de ceux qui l'apperçoivent, & non point parce que l'Agent vertueux apperçoit l'utilité qui lui en revient, ou desire de la posséder dans cette vûe. Si l'on donne à un tempéramment vertueux le nom de *Bon* ou de *Béatifique*, ce n'est point à cause du plaisir que la vertu procure à l'Agent, moins encore à cause de celui qu'elle excite dans la personne qui le contemple : c'est parce que tout homme est persuadé que la réflexion faite par l'Agent vertueux sur son propre tempéramment lui procure les plaisirs les plus sensibles. La qualité qu'on admire est regardée comme la perfection de l'Agent, & comme tout-à-fait distincte du plaisir que lui ou l'Approbateur en retire, quoi qu'elle

ſoit une ſource infaillible de plaiſir pour le premier. La Perception de l'Approbateur, quoi qu'accompagnée de plaiſir, repréſente une choſe abſolument diſtincte de ce plaiſir ; de même que la Perception des *Objets curieux* eſt ſuivie de plaiſir, quoi qu'elle repréſente une choſe tout-à-fait différente. Ce que je viens de dire ſervira à prévenir toutes les chicanes qu'on pourroit faire ſur ce ſujet.



SECTION II.

Du Motif immédiat des Actions vertueuses.

Le Naturel.

ON comprendra beaucoup mieux les *Motifs* ou les *Causes immédiates* des actions humaines, lorsqu'on sera instruit de la nature des Passions & des Affections. Je me contenterai pour le présent de rechercher le principe des actions qu'on appelle *Vertueuses*, autant qu'il est nécessaire pour établir le fondement général du Sentiment moral.

Les Affections sont les vrais motifs des Actions.

I. Toute action que nous concevons comme *moralement bonne* ou *mauvaise*, est

toujours supposée produite par quelque Affection envers les *Êtres sensitifs*; & tout ce qu'on appelle *Vertu* ou *Vice*, émane d'une pareille Affection ou de quelque *Action* faite en conséquence. Peut-être suffit-il aussi pour qu'une action ou une omission paroisse *vicieuse*, qu'elle parte d'un défaut d'affection envers les Êtres raisonnables qu'on suppose exister dans les caractéres qui passent pour moralement bons. Toutes les Actions qu'on regarde comme religieuses dans quelque pays que ce soit, sont estimées émaner de quelque sentiment envers la Divinité; & nous supposons toujours que ce qu'on appelle *Vertu sociale*, a pour principe l'amour de nos semblables. Car tout le monde convient, » Que tout mouvement ex-
» térieur qui n'est accompagné d'aucun
» sentiment affectueux envers Dieu ou le

[redacted]

» Prochain, ou qui est indépendant de
» l'affection qu'on doit avoir pour l'un
» & pour l'autre, ne sçauroit être ni
» moralement bon ni moralement mau-
» vais. «

Qu'on demande, par exemple, à l'Hermite le plus sobre, si la *Tempérance* peut être moralement bonne par elle-même, & en supposant qu'elle ne parte point d'un motif d'obéissance aux ordres de la Divinité, ou qu'elle ne nous rende pas plus disposés à la piété, plus propres au service du genre humain, ou à la recherche de la Vérité, que la Gourmandise : il répondra certainement, qu'en ces cas elle ne sçauroit être *un Bien moral*, quoi qu'elle puisse être naturellement bonne & avantageuse à la santé. Le *Courage* proprement dit, ou le mépris des dangers, n'est qu'une vertu d'insensé, lorsqu'il

ne sert ni à défendre l'innocent, ni à réparer le tort qu'on nous fait, soit dans notre personne, soit dans nos biens. Si on admire quelquefois cette espéce de Courage, ce n'est que relativement à la bonne intention de celui qui le met en usage, ou parce qu'on le regarde comme une disposition naturelle qui peut avoir son utilité. La *Prudence* ne passeroit jamais pour une vertu, si elle ne favorisoit que notre intérêt personnel; & si la *Justice* ou l'observation exacte de l'égalité ne tendoit au bonheur des hommes, à conserver leurs droits, & à assûrer la paix parmi eux, elle seroit une Qualité beaucoup plus convenable à la balance son attribut ordinaire, qu'à un Être raisonnable. Les quatre Qualités qu'on appelle communement *Vertus cardinales*, n'ont reçu ce nom que parce que ce sont des dispositions

abſolument néceſſaires pour procurer le bien public, & qu'elles marquent une inclination bienfaiſante envers les Êtres raiſonnables ; ſans cela elles ne ſeroient point des vertus.

Affections déſintéreſſées.

II. Au reſte, ſi je viens une fois à bout de prouver qu'aucune des affections que nous approuvons comme vertueuſes, ne part ni d'amour propre, ni du deſir de notre intérêt particulier ; puiſqu'il n'y a de vertu que dans ces ſortes d'affections ou dans les actions qui en réſultent, il s'enſuivra néceſſairement, » Que la Vertu » émane de toute autre affection que l'a» mour propre ou le deſir de notre intérêt » perſonnel ; & que là où ce dernier porte » à la même action, on n'approuve ſeule» ment que le principe qui eſt parfaite» ment déſintéreſſé. «

Amour de bienveillance, & Haine de mépris.

Les affections les plus importantes dans la Morale, font celles à qui l'on donne les noms d'Amour & de Haine. Il eft inutile d'avertir le Lecteur, que fous le nom d'Amour, je n'entends point comprendre celui qui régne entre les deux fexes, qui, lorfqu'il n'eft accompagné d'aucune autre affection, n'eft qu'un defir du plaifir, qui ne fut jamais regardé comme une vertu. On divife l'Amour que nous portons aux Êtres raifonnables, en Amour de *Complaifance* ou d'*Eftime*, & en Amour de *Bienveillance ;* de même qu'on diftingue la Haine en Haine de *Dédain* ou de *Mépris*, & en Haine de *Malice.* On entend par *Complaifance*, l'eftime que nous faifons d'une perfonne par un Sentiment moral. C'eft plûtôt une Perception qu'une

affection, quoique l'affection de Bienveillance en soit ordinairement la suite. La *Bienveillance* est une affection qui nous porte à desirer le bonheur de notre prochain. On donne aux affections opposées le nom de *Mépris* & de *Malice*. Nous allons examiner si elles sont soumises ou non à l'influence de l'intérêt personnel.

Ces deux Affections sont entiérement désintéressées.

La Complaisance, l'Estime & la Bonne volonté paroissent désintéressées du premier coup d'œil: il en est de même du Mépris ou du Dédain. Ces Affections sont excitées par quelques Qualités morales, bonnes ou mauvaises que nous découvrons dans les objets, & que notre naturel nous porte à approuver ou désapprouver relativement au Sentiment moral, dont on a

parlé plus haut *. Qu'on propose à un homme les plus grandes récompenses, qu'on le menace des châtimens les plus terribles, pour l'engager à accorder son estime à un inconnu, ou à une personne dont il a éprouvé la cruauté, la trahison & l'ingratitude : peut-être pourra-t-on l'obliger par là à lui rendre des devoirs ou des services extérieurs, & à dissimuler ses sentimens ; mais on n'obtiendra jamais de lui une estime réelle. Il en est de même du mépris ; aucun motif intéressé ne sçauroit le contrebalancer. Offrez-lui au contraire un homme généreux, bienfaisant, fidelle & humain : il ne pourra s'empêcher de lui accorder son estime & sa bienveillance en quelque partie du monde qu'il existe. On peut bien nous engager par des présens à travailler à la ruine d'un tel

* Voyez Section I.

homme ; il peut même arriver qu'un motif d'intérêt nous excite à traverser ses vûes & ses desseins : mais il ne nous portera jamais à le blâmer tant que nous aurons la même idée de son caractére & de ses intentions. Je dis plus, nous trouverons en consultant notre cœur, que c'est avec la plus grande peine que nous nous déterminons à lui nuire par un motif intéressé, & que nous ne lui faisons du mal qu'avec la derniére répugnance, à moins que nous ne nous soyons aveuglés sur son compte.

Bienveillance désintéressée.

III. Quant à l'amour de Bienveillance, son nom seul exclut toute vûe d'intérêt personnel. Celui-là ne mérite point le titre de *Bienfaisant*, qui ne fait du bien que dans la seule vûe de son propre intérêt, & dont les actions ne sont point dirigées par

l'unique motif de procurer le bien de ſon prochain. La véritable *Bienveillance* eſt parfaitement déſintéreſſée ; & les actions les plus utiles perdent ce titre glorieux, dès qu'elles ne partent que d'un principe d'amour propre ou d'avantage particulier. Jamais action ne fut plus avantageuſe que la découverte du *feu* & du *fer* : cependant elle ne ſçauroit mériter le nom de *Bienfaiſante*, ſi elle a été fortuite, ou ſi en s'y appliquant, celui qui en eſt l'auteur ne s'eſt propoſé que ſa propre utilité. Partout où l'on ſuppoſe de la *Bienveillance*, on l'imagine déſintéreſſée & uniquement empreſſée à procurer le bonheur des autres. Pour ſentir de la *Bienveillance* pour un Être ſenſitif, il ſuffit de conſidérer qu'il ne poſſéde aucune qualité nuiſible. La *Reconnoiſſance* naît des bienfaits que nous avons reçus, ou qui ont été répandus ſur

ceux que nous aimons par un principe de bonne volonté. La *Complaisance* n'est qu'une Perception du Sentiment moral. La Reconnoissance renferme quelque *Complaisance*; & celle-ci produit toujours une *Bienveillance* supérieure à celle que nous avons pour des caractéres indifférens, dont les intérêts ne sont point opposés aux nôtres.

L'Amour propre est inséparable de la Bienveillance.

Il est à propos d'observer ici, que comme tous les hommes ont de l'*Amour propre* & de la *Bienveillance*, ces deux principes peuvent concourir conjointement à nous exciter à la même action ; & pour lors on doit les considérer comme deux Puissances qui mettent le même corps en mouvement. Tantôt elles agissent de concert : tantôt

elles demeurent en équilibre; quelquefois auſſi elles ſont oppoſées l'une à l'autre. Si donc un homme a un degré de Bienveillance aſſez fort pour produire une action ſans aucune vûe d'interêt, & s'il a auſſi ſon intérêt en vûe en même tems que le bien public, l'un de ces deux motifs n'ôte rien à la bonté de ſon action. Suppoſons, par exemple, un homme aſſez *Bienveillant* pour agir ſans aucune vûe intéreſſée. Si l'on ſuppoſe encore qu'il n'eût point contribué avec autant de zéle au bien public, ſi ſon intérêt perſonnel ne l'y eût engagé, en déduiſant l'effet qui réſulte de l'Amour propre, on pourroit proportionner ſa *Bienveillance* à la partie du *bien*, qui n'a point été fait purement par ce principe. Lorſque la *Bienveillance* nuit à celui en qui elle agit, alors l'*Amour propre* lui eſt oppoſé; & l'on proportionne

la premiére à la somme du Bien ajoûtée à la résistance de l'*Amour propre* qu'elle a surmontée. Il est impossible de connoître dans une infinité de cas, jusqu'à quel point les hommes sont soumis à l'influence de l'un ou de l'autre de ces deux principes: mais il n'en est pas moins certain que c'est-là la vraie maniére de supputer la *Bienveillance* des actions.

La Bienveillance est désintéressée.

IV. On propose deux façons de déduire la *Bienveillance* de l'*Amour propre*. L'une est de supposer, » Que nous sommes les maî-» tres d'exciter en nous cette affection, » toutes les fois que nous croyons qu'il est » de notre intérêt de l'avoir, soit à cause du » plaisir dont elle est immédiatement sui-» vie, soit à cause de la Réflexion agréable » qu'elle nous fournit, ou enfin à cause » des

» des avantages qu'elle peut nous procurer
» de la part de Dieu ou de nos semblables. »
L'autre systême n'admet point en nous cette faculté de nous donner à notre choix tel desir ou telle affection qu'il nous plaît : mais il suppose, » que nôtre esprit est dé-
» terminé par sa nature à desirer tout ce
» qu'il croit pouvoir contribuer à son bon-
» heur ; que la vûe de la félicité d'autrui
» est dans plusieurs cas une occasion né-
» cessaire de plaisir pour nous, de même
» que le malheur des autres devient une
» source de chagrin pour celui qui en est
» témoin ; & qu'à peine avons nous obser-
» vé cette connexion, que nous commen-
» çons à desirer le bonheur de nos sembla-
» bles comme l'unique moyen de nous pro-
» curer celui qui résulte de la contempla-
» tion de leur état. « On prétend, » Qu'il
» est impossible de souhaiter le bonheur

» d'autrui, ou de prendre part à quelque
» évenement que ce soit, sans le conce-
» voir comme un moyen propre à contri-
» buer à notre plaisir ou à notre honheur. «
On convient aussi, » Que ce desir ne dé-
» pend point directement de notre volon-
» té; mais de la réflexion que nous faisons
» que cet objet ou cet évenement contri-
» buera à notre bonheur. «

Réfutation du premier Sentiment.

Il suffit pour appercevoir la fausseté du premier Sentiment, de considérer qu'il ne dépend point directement de nous d'avoir de la Bienveillance, ou telle autre affection pareille; car si cela étoit, on pourroit gagner notre affection, & nous la faire accorder indifféremment à toutes sortes d'objets, même à ceux qui la méritent le moins. Nous pourrions de même sous

l'espoir de quelque récompense exciter de la jalousie, de la crainte, de l'amour & de la haine envers telle personne qu'il nous plairoit; de même que nous engageons un homme par l'appas du gain à faire certaines actions, ou à dissimuler ses passions: mais on sentira l'impossibilité de cette supposition pour peu qu'on fasse usage de sa raison. Il faut pourtant avouer que la vûe de certains avantages auxquels nous croyons pouvoir prétendre, suffit pour fixer notre attention sur les qualités de l'objet qui en est la cause ou l'occasion nécessaire; de sorte que notre affection naisse infailliblement à la vûe de ces Qualités. Par exemple, l'espoir de quelqu'avantage peut exciter indirectement notre affection: mais au moins est-il nécessaire que l'objet posséde les qualités dont on vient de parler; sans cela, il n'y a ni volonté, ni

désir qui puisse faire naître en nous une Affection semblable.

Il est même absolument faux que le desir que nous avons du bonheur de nos semblables, & que nous approuvons comme vertueux, naisse du plaisir que nous espérons recevoir de nôtre affection. Il est évident au contraire que la Bienveillance n'est pas toujours accompagnée de plaisir, & que dans plusieurs occasions elle est jointe à beaucoup de chagrins; lorsque l'objet qui l'excite est dans la peine. Le desir en général est plûtôt incommode qu'agréable. Il est vrai que toutes les Passions & les Affections se justifient; & que tant qu'elles durent, on s'imagine, comme dit Mallebranche, être dans l'état le plus parfait par rapport aux choses que l'on sent, ensorte que l'on blâme ceux qui sont autrement affectés

dans la même occasion. C'est ainsi qu'une personne chagrine, colére, jalouse & sensible approuve sa passion selon les circonstances : mais il ne s'ensuit pas de là que le chagrin, la colére, la jalousie ou la pitié soient des passions agréables, & qu'on s'y livre à cause du plaisir dont elles sont accompagnées. Voici ce qui se passe en nous à ce sujet. Dans les occasions qui font naître ces passions, la constitution de notre nature est telle qu'elle nous détermine à être ainsi affectés, & à approuver notre affection, du moins comme innocente. Tout desir est ordinairement accompagné d'une certaine inquiétude qui sert à fixer notre attention, & à nous faire persister dans ce même desir : mais ce dernier ne cesse point par l'absence de la douleur qui l'accompagne ; il faut quelqu'autre évenement pour le calmer.

Rarement faisons nous attention à la douleur dont il est suivi, si ce n'est dans le cas où elle est extrêmement violente. Notre desir & notre affection ne se bornent point au plaisir qui les suit; encore moins est-il en notre pouvoir de les exciter dans la vûe de nous procurer ce plaisir.

On peut conclure encore de la réflexion précédente, que nous n'excitons point en nous cette Bienveillance que nous approuvons comme vertueuse, dans la vûe des plaisirs qui résultent du témoignage de notre conscience. Si ces sortes d'affections dépendoient absolument de notre volonté, nous pourrions les faire naître par la vûe d'un intérêt équivalent à cette approbation intérieure, comme par l'espoir des richesses ou des plaisirs sensuels qui font tant d'impression sur certains sujets. Cependant on convient généralement que

cette disposition qui nous porte à faire du bien à nos semblables, ne mérite point le titre de vertueuse, quand elle est fondée sur de pareils motifs ; à plus forte raison a-t-on tort de croire que celle à qui on a accordé ce nom, parte d'un principe aussi intéressé.

On se convaincra beaucoup mieux de cette vérité, si l'on fait réflexion que nous souhaitons souvent le bonheur de notre prochain, indépendamment du plaisir que nous goûtons à être vertueux. Souvent même ce desir est beaucoup plus fort là où nous imaginons moins de vertu, par exemple, dans l'affection que nous avons naturellement pour nos proches, & dans la reconnoissance que nous conservons envers un bienfaiteur. J'avoue qu'on ne sçauroit renoncer à l'une ou à l'autre sans être extrêmement vicieux ? mais il est toujours

vrai de dire que ces Affections n'ont par elles-mêmes aucun degré de bonté fort considérable. Il est encore aisé de s'appercevoir que ces Desirs & ces Affections ne dépendent aucunement de nôtre choix, & ne partent d'aucun principe intéressé.

Si donc la volonté n'a aucune influence sur nos Affections, lors même qu'il s'agit de notre intérêt; à plus forte raison doit-elle moins en avoir quand il n'est question que des récompenses ou des châtimens éternels. Les premiers motifs ne différent de ceux-ci, que relativement à l'extension & à la durée. S'il étoit vrai que nos Affections dépendissent directement de notre volonté, la même considération devroit nous irriter contre les personnes les plus innocentes & les plus vertueuses, nous rendre jaloux de ceux qui ont le plus

d'affection & de fidélité pour nous, ou nous faire regarder d'un œil chagrin la prospérité de nos amis ; ce qui est absolument impossible. Il est certain que la vûe de l'avenir doit agir sur nous d'une maniére beaucoup plus indirecte, en fixant notre attention aux qualités des objets qui sont naturellement capables d'exciter les Affections requises, qu'aucune autre considération que ce puisse être *.

* Ces différens motifs intéressés que quelques-uns regardent comme la source de notre Bienveillance, agissent sur nous de plusieurs maniéres. La vûe d'un avantage que nous espérons retirer de ceux avec qui nous vivons, est à la vérité un motif capable de nous porter immédiatement aux Actions qui peuvent nous procurer cet avantage : mais jamais elle ne fera naître en nous le desir du bonheur d'autrui. La volonté qui nous détermine aux actions extérieures que nous jugeons pouvoir procurer le bonheur de nos semblables, ne peut être vertueuse qu'autant qu'elle est jointe avec un desir sincére de leur félicité ; autrement il y auroit de la vertu à faire une bonne action par un motif intéressé. La vûe

Il faut cependant convenir que ceux qui font du bien aux hommes dans la vûe des récompenses que nous espérons de la Divinité, celle des plaisirs qui résultent du témoignage de notre conscience, ou de l'affection même, peuvent bien nous porter à desirer la possession de ce Sentiment de Bienveillance; de sorte qu'en supposant qu'il dépende de nous d'avoir telle Affection qu'il nous plaît, ce motif ne sçauroit manquer de nous faire choisir celles qui partent d'un principe de Bienveillance: mais ces vûes ne seront jamais un motif capable de nous faire souhaiter par Amour propre le bonheur des autres. Car le caractére de l'Amour propre est de nous porter à desirer ce que nous jugeons pouvoir contribuer à notre utilité particuliére. L'acquisition de ce bien personnel dépend de la possession de ces Affections, & non du bonheur actuel de nos semblables. Car le plaisir qui résulte du témoignage de notre conscience & de l'espoir des récompenses éternelles, n'est point attaché au bonheur ni au malheur d'autrui, mais seulement à la bonté de nos Affections. Puis donc que ces Affections ne dépendent ni de notre volonté, ni de notre choix, il s'ensuit qu'elles ne peuvent être excitées par la vûe des récompenses futures, ni par le plaisir que nous recevons du témoignage de notre conscience.

des récompenses futures, agissent ordinairement par un principe vertueux de Bienveillance, parce que, comme je le dirai dans la suite, cette Affection est naturelle à l'homme, & produit toujours son effet; à moins que quelqu'intérêt apparent ne s'y oppose, ou que celui-ci ne soit contrebalancé par un intérêt plus considérable. Les hommes qui n'ignorent point cette vérité, approuvent généralement tous les bons offices qui partent de ce desir des récompenses éternelles; mais une preuve que cette approbation n'est fondée que sur la persuasion où l'on est du désintéressement de l'Agent, c'est que non-seulement on désapprouve l'obéissanee renduë à une Divinité malfaisante, soit en commettant quelque crime, ou en observant certaines cérémonies ridicules dans la seule vûe d'en recevoir quelques récompenses, ou

ils prétendent que le desir du bonheur de nos semblables n'est en nous qu'une suite de la réflexion que nous faisons sur la nécessité dont il est, pour nous procurer certaines Sensations agréables qui naissent de la connoissance de leur état; & que c'est par ce motif que nous abhorrons la misére où ils sont réduits. La connexion qui se trouve, disent-ils, entre la félicité de notre prochain, & le plaisir qui nous en revient, paroît surtout entre les amis, les parens, les enfans & les personnes d'une vertu éminente: mais cette Bienveillance émane aussi directement de l'Amour propre, qu'aucune autre Affection que ce puisse être.

Si le Sentiment de Bienveillance qui nous porte à desirer le bonheur de notre prochain n'avoit d'autre principe que le plaisir dont on vient de parler, il s'ensuivroit qu'on devroit également l'approuver

lorſqu'il ſert à nous procurer des richeſſes ou des plaiſirs ſenſuels. Qu'un homme gage ſur la proſpérité prochaine d'une perſonne aſſez véridique pour avouer ſon bonheur ou ſon infortune, pourra-t-on regarder les vœux qu'il fera pour elle dans la vûe de gagner ſa gageure, comme émanés d'un principe vertueux? non ſans doute. En quoi donc ce Deſir différe-t-il de l'autre, ſi ce n'eſt que l'un eſt fondé ſur l'eſpérance d'un plaiſir, & l'autre ſur celle d'un plaiſir différent? Car en augmentant ou en diminuant la gageure, on peut rendre dans ce cas l'intérêt plus ou moins grand que dans l'autre.

Cette vérité deviendra beaucoup plus ſenſible à ceux qui prendront la peine de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe dans leur eſprit. Pluſieurs perſonnes n'ont jamais ſenti cette connexion: il eſt même très-rare que

nous ayons ce plaisir en vûe dans les services que nous rendons à notre prochain par un principe de genérosité. J'avoue que nous goûtons du plaisir à voir les autres heureux : mais dans le tems même que nous travaillons à leur bonheur, nous n'aspirons pas toujours à la possession de ce plaisir ; nous sentons souvent la douleur dont notre compassion est suivie. Or si notre bonheur se bornoit uniquement à nous en délivrer, si Dieu nous offroit, ou d'effacer entiérement de notre esprit l'idée de la personne qui souffre, ou de détruire la connexion dont on vient de parler, ensorte que nous trouvassions du plaisir dans sa misére, ou enfin de la tirer de son état malheureux, nous choisirions également la premiére offre comme la seconde, puisque l'une & l'autre nous délivreroit également de cette douleur ; ce

qui, selon ce systême, est l'unique but que nous nous proposons. Au contraire, nous éprouvons souvent en nous-mêmes que nôtre desir ne se borne point à la cessation de la douleur que nous ressentons; car si cela étoit, nous fuirions l'objet qui nous afflige, ou nous bannirions son idée de nôtre souvenir comme l'unique moyen de faire cesser cette douleur, ce que nous faisons rarement. Je dis plus : nous recherchons souvent avec empressement ces sortes d'objets; & par-là nous nous exposons volontairement à la douleur que leur vûe nous cause, à moins que notre inclination ne soit vaincuë par la réfléxion que nous faisons sur l'impossibilité où nous sommes de les secourir, par quelque vûe intéressée, ou par la crainte du danger.

Supposons, pour rendre la chose plus sensible, que Dieu déclare à un honnête homme qu'il va l'anéantir dans l'instant, & qu'en même tems il lui promette de rendre ses enfans, ses amis & ses compatriotes heureux ou malheureux, selon qu'il le jugera à propos, sans cependant qu'il puisse avoir aucun sentiment de leur état. Croit-on que cet homme qui ne voit rien à craindre ni à espérer pour l'avenir, fût plus indifférent pour eux, dans ce moment, qu'il l'a jamais été dans tout le cours de sa vie *? N'est-ce pas une opinion communément reçuë parmi les hommes, que

* *Ista commendatio puerorum, memoria & caritas amicitiæ, summorum Officiorum in extremo spiritu conservatio, indicat innatam esse homini probitatem gratuitam, non invitatam voluptatibus, nec præmiorum mercedibus evocatam.* Cicero, de Finibus, lib. 2. cap. 31.

là mort nous ôte entiérement la connoiſſance de ce qui ſe paſſe ſur la terre ? Pourquoi donc à l'heure de la mort nous intéreſſons-nous ſi fort pour nos parens, nos amis, nos compatriotes ? A-t-on jamais vû quelqu'un deſirer un bien dont il ſçait ne devoir jouir que quelques minutes, avec autant d'ardeur que s'il comptoit le poſſéder pendant des années entiéres ? Evaluë-t-on ainſi le produit des rentes conſtituées ?

J'ai peine à comprendre comment on peut douter du déſintéreſſement avec lequel nous deſirons le bonheur de nos ſemblables. Peut-être ce doute eſt-il une ſuite des définitions que quelques ſçavans hommes ont données des idées ſimples. Le *deſir*, ſelon eux, n'eſt qu'*une inquiétude qu'on reſſent pour l'abſence d'une choſe qui donneroit du plaiſir ſi elle étoit préſente ;*

desiré, sans cependant l'avoir souhaité dans la vûe de goûter ce plaisir. C'est ce qui arrive à l'égard de ceux pour lesquels nous avons de l'aversion.

VI. Mais, dira-t-on, si nôtre Bienveillance n'est excitée par aucun des motifs dont on vient de parler, si les actions vertueuses n'ont d'autre principe que le desir de rendre les hommes heureux, à quoi sert le *Sentiment moral* qui est en nous, ou ce plaisir que nous goûtons à les voir dans la prospérité ? A quoi bon l'ordre de la Nature, par lequel la vertu est ordinairement accompagnée des avantages temporels ? Pourquoi proposer des récompenses éternelles ? J'ai déja répondu en partie à ces questions. J'ajoûte ici que ces motifs servent à nous porter à la *Bienveillance*, & par conséquent à fixer nôtre attention aux qualités des objets qui

peuvent l'exciter ; à contrebalancer tous les motifs contraires, ainsi que le penchant que nous avons pour le vice. Je trouve d'ailleurs qu'il est beaucoup plus digne de l'Être suprême, de rendre heureuses les personnes qui aiment la vertu, au moyen de l'ordre qu'il a établi dans la Nature, indépendamment des vûes qu'on peut avoir d'obtenir cette félicité par la pratique des vertus. Les bonnes actions tendent au Bien public ; il convient donc d'y porter les hommes par tous les motifs possibles, & d'exciter ceux qui ont quelque bonne volonté à y contribuer avec plus d'ardeur qu'ils ne feroient sans ces motifs ; comme il est à propos d'engager du moins ceux qui n'ont qu'une étincelle de vertu, aux actes extérieurs de Bienveillance, & à fuir le vice *.

* On observera que les différentes récompenses

L'homme ne ſçauroit être méchant de ſang-froid.

VII. L'homme paroît être incapable de haïr par un principe de malice, &

propoſées dans l'Évangile, pour nous porter aux bonnes œuvres, ne doivent point être regardées immédiatement comme l'unique motif capable de nous exciter à la vertu, ou à nous faire approuver les actions dont elle ſeule eſt la ſource. Nous avons les promeſſes de la vie préſente, ainſi que celles de la vie future : cependant les premiéres n'ont jamais paſſé pour un principe vertueux. On allégue quelques Textes pour réfuter ce ſyſtême des Affections déſintéreſſées que nous prétendons être l'unique principe vertueux. Tel eſt celui de la premiére Epître aux Corinthiens, ch. XV. v. 32. qui ne ſignifie autre choſe, ſinon » Que ſi les morts ne reſſuſcitoient point, ſi » Jeſus-Chriſt lui-même n'étoit pas reſſuſcité, » ſi la Religion qu'il a prêchée n'étoit qu'une » impoſture, c'eût été une grande folie à l'Apô» tre de s'expoſer aux perſécutions. « Ce n'eſt pas que la vûe des récompenſes éternelles fût le ſeul motif qui le portât à la vertu, ou que la diſpoſition d'eſprit qui lui faiſoit endurer les

indépendamment de tout intérêt, ou de souhaiter le malheur de son prochain de

persécutions, n'eût d'autre principe que l'espérance de la vie furure.

Le second Texte sur lequel on insiste, est tiré du ch. xj. v. 6. de l'Epître aux Hébreux » Or, » dit l'Apôtre, on ne peut lui être agréable sans » la Foi; car il faut que celui qui vient à Dieu, » croie que Dieu est, & qu'il est le Rémunérateur » de ceux qui le cherchent. « Cela veut dire qu'on ne sçauroit faire aucun acte agréable à Dieu lorsqu'on nie son existence & sa bonté; ce qui est évident par lui-même. Peut-être aussi l'Apôtre conseille-t-il en cet endroit, » d'em» brasser la vraie Religion, & d'y demeurer atta» ché malgré les plus cruelles persécutions; ce » qu'il est impossible de faire si l'on n'y est en» couragé par l'espoir des récompenses éter» nelles. « Au reste, il ne s'ensuit point de ce Passage, que l'intérêt soit le seul motif qui nous porte aux actions vertueuses, ou que nous n'approuvions une action que parce qu'elle a été faite en vûe de quelque récompense.

Le troisiéme Passage qu'on allégue avec le plus de chaleur, & avec le moins de fondement, supposé que je l'aye rendu exactement, est celui du ch. xij. v. 2. de la même Epître. Le voici:

ſang-froid lorſqu'il n'en a rien à craindre ; ni pour ſa vie, ni pour ſes biens. Quant

» Regardant à Jeſus, le Chef & le Conſommateur » de la Foi, lequel au lieu de la joie dont il » jouiſſoit, a ſouffert la croix, ayant mépriſé la » honte, & s'eſt aſſis à la droite du Trône de » Dieu. « Ce qui ſignifie, » Que Jeſus-Chriſt a » enduré patiemment ſes ſouffrances dans la vûe » des plaiſirs éternels ; « non que cette vûe fût l'unique motif de ces actions, ou qu'elles ne méritaſſent d'être eſtimées que parce qu'elles étoient dirigées par ce motif. Au reſte, on peut prendre par Métonymie cette joie pour ſon objet ; je veux dire, le ſalut du genre humain. Je ne parle point d'une autre verſion connue depuis longtems des Critiques, dont quelques-uns prétendent que ἀντὶ eſt rarement employé pour la cauſe finale, & que dans ce Texte, comme dans les autres ſur leſquels on eſt en débat avec les Sociniens, il doit être traduit par *au lieu de* ; & cela étant on peut rendre ce verſet de la maniere ſuivante : » Qui au lieu de cette joie dont il étoit le » maître de jouir, comme s'il ſe fût ſoumis à » la croix dès le commencement «. Il n'y a rien à reprendre dans cette traduction, ſinon que l'Antithèſe entre les ſouffrances que nous

à cette haine qui nous porte à traverser ceux dont les intérêts sont opposés aux

endurons dans la foi des récompenses éternelles, & celles qu'il a supportées par le même motif, n'y est pas si bien conservée ; comme si de pareilles Figures étoient nécessaires à la perfection de l'Ecriture. Car le sens de ce Texte tend à faire voir comment les souffrances du Sauveur devinrent méritoires par le choix qu'il en fit, préférablement au bonheur dont il jouissoit auparavant. Cet endroit de Saint Paul a rapport aux versets 6. & 7. du second Chapitre de l'Epître aux Philippiens, que je rapporterai, pour épargner au Lecteur la peine de les chercher.

» Cependant il s'est anéanti lui-même, ayant » pris la forme de serviteur, fait à la ressem- » blance des hommes.

» Et étant trouvé en figure comme un hom- » me, il s'est abaissé lui-même, & a été obéissant » jusqu'à la mort, & à la mort même de la » croix «.

Ceux qui quelquefois ont assisté aux exhortations Chrétiennes, doivent s'être apperçus que l'Amour désintéressé & les motifs de Bienveillance y sont plus souvent recommandées qu'aucun autre.

Il résulte de ce qu'on vient de dire, que les

nôtres, elle eſt l'effet de l'*Amour propre*; & non d'une *Malice déſintéreſſée*. Une paſſion qui nous ſaiſit, peut nous donner quelques fauſſes idées de nos ſemblables, & nous les faire regarder pour quelque tems comme abſolument méchans. Nous pouvons même, tandis que cette penſée ſubſiſte, laiſſer échapper quelques marques d'une *malice déſintéreſſée*: mais à peine réflechiſſons-nous ſur l'homme, à peine nous formons-nous une idée de ſa nature que nôtre paſſion ceſſe; & nôtre *Amour propre* qui ſe réveille, nous porte alors à traverſer nos adverſaires en vûe ſeulement des avantages qui peuvent nous en revenir.

hommes ont un deſir tout-à-fait déſintéreſſé de la félicité de leur prochain; & que le *Sentiment moral* qui eſt en nous, ne nous fait approuver les actions comme vertueuſes, que lorſqu'elles ſont produites, du moins en partie, par un ſemblable deſir.

Tout ſe monde eſt aujourd'hui charmé de la deſtruction de nos Pirates; cependant s'il arrivoit que pluſieurs de ces miſérables fuſſent jettés dans quelqu'iſle déſerte, & qu'on nous aſſurât qu'ils doivent y demeurer éternellement, enſorte qu'ils ne puſſent plus nuire au genre humain; ſi nous conſidérions de ſang-froid que ces malheureux ſont capables de connoiſſance, & ſuſceptibles de conſeil; qu'ils peuvent vivre heureux & contens, ou être plongés dans la miſére, le chagrin & la peine; qu'il n'eſt pas impoſſible qu'ils rentrent ſous les loix de l'Amour, de l'Humanité & de l'Amitié, & qu'ils deviennent des amis, des citoyens & des parens affectionnés, & capables de tous les ſentimens propres à ces relations. Si nous nous demandions alors à nous-mêmes, depuis que l'amour propre ou

l'intérêt que nous prenons à la sûreté des honnêtes gens, ne nous portent plus à desirer la ruine de ces Corsaires, & que nous cessons de les regarder sous les idées que le ressentiment des injures que nous ou nos amis en ont reçuës nous suggéroit, c'est-à-dire, comme tout-à-fait incapables d'aucune bonne *Qualité morale*; si, dis-je, nous nous demandions lequel nous aimerions le mieux, ou qu'il leur arrivât le même sort qu'à l'armée de Cadmus, je veux dire, qu'ils s'entretuassent les uns les autres; ou qu'ils souffrissent les supplices les plus cruels; ou qu'ils prissent les Sentimens naturels à l'homme; qu'ils devinssent bienfaisans, compatissans & humains; qu'il établissent des loix, des réglemens & des gouvernemens entr'eux; qu'ils réglassent la propriété des biens, qu'ils formassent une heureuse & honnête societé

à l'aide des mariages, qu'ils s'unissent par les liaisons les plus douces, & qu'ils prissent entr'eux les noms tendres & chers de pere, de fils, de frere; je suis persuadé, dis-je, qu'il n'y a point d'homme qui ne préférât de les voir dans ce dernier état, plûtôt que dans l'autre, malgré l'horreur que nous inspirent pour eux notre intérêt personnel, le desir du bien public, & celui de nos amis qui sont exposés à leur furie. Or cela prouve évidemment que nous sommes incapables d'une malice désintéressée, ou de souhaiter de propos délibéré le malheur de qui que ce soit, à moins que nôtre intérêt ne nous y porte, ou que le sujet pour qui nous avons de l'aversion, ne nous paroisse absolument

Relations dear, and all the Charities
Of father, son and Brother:
Milton, *Par Lost.* L. IV. v. 756.

mauvais dans un *Sens moral* ; ce qui arrive quelquefois à l'égard de nos ennemis, lorſque nous ſommes tranſportés de quelque paſſion, quoiqu'un Être de cette nature ne ſe ſoit peut-être jamais rencontré parmi les ouvrages du Créateur.

Les autres Affections ſont également déſintéreſſées.

VIII. Après avoir prouvé que l'*Amour propre* ni l'*intérêt* ne ſont point la ſource de notre *Eſtime* ni de nôtre *Bienveillance*, il me reſte à examiner ſi quelques autres Affections vertueuſes, telles que la crainte & le reſpect qui proviennent d'une appréhenſion de bonté, de puiſſance & de juſtice, naiſſent ou non de l'Amour propre. Car il eſt impoſſible de concevoir quelque vertu dans la crainte ſervile qu'inſpireroit un Être malfaiſant aſſez puiſſant

puissant pour nous nuire. C'est-là le plus bas degré de l'Amour propre. Les argumens qu'on a employés pour prouver que la véritable *Estime* est parfaitement désintéressée, servent également à nous convaincre que ce *Respect* l'est aussi; car il naît évidemment de la connoissance que nous avons des *bonnes qualités* du sujet & de l'amour qu'elles excitent en nous; ce qui nous fait craindre de l'offenser. S'il étoit en nôtre pouvoir de respecter un *Être* par ce seul motif, que notre intérêt le demande, un *Tiers* pourroit de même nous porter à révérer un Être *impuissant* & *injuste*, ce qui est tout-à-fait ridicule. On peut en dire autant des autres passions qui passent pour vertueuses.

Objections.

IX. Il se présente une objection contre

ce que j'ai dit plus haut, que la véritable *Bienveillance* est entiérement désintéressée, laquelle est fondée sur ce qu'on remarque tous les jours, » Que rien n'excite » plus efficacement nôtre amour envers » les Étres raisonnables, que la *Bienveil-* » *lance* qu'ils nous témoignent; ce qui » donne lieu de présumer que nôtre amour » pour les hommes, comme pour les Étres » irraisonnables, est effectivement inté- » ressé. « Examinons avec attention ce qui se passe en nous-mêmes. Aimons-nous la personne bienfaisante par cette seule raison que nôtre intérêt le demande, ou bien parce que ce n'est qu'en l'aimant que nous pouvons mériter ses bontés? Si cela étoit, nous pourrions également aimer quelque personne que ce fût, même dans le dessein d'obtenir les bonnes graces d'un Tiers, ou être engagés par ce dernier à aimer le

plus malhonnête homme de tout nôtre cœur ; comme on peut nous porter à certains devoirs extérieurs par l'appas des récompenses ; ce qui est manifestement impossible. Au reste, nôtre *Bienveillance* n'est-elle pas plûtôt l'effet de la *Générosité*, qu'un moyen de s'en rendre digne ? Les démonstrations extérieures d'amitié, la soumission & la dissimulation peuvent précéder une opinion de *Générosité* : mais le véritable Amour la suppose toujours, & naît nécessairement de la considération des bienfaits que nous avons reçus par le passé, lors même que nous ne comptons plus en recevoir.

Peut-on dire qu'on n'aime une personne *Bienfaisante*, que comme on aime un champ ou un jardin à cause des avantages qu'on en retire ? Si cela étoit, on devroit cesser d'aimer celle qui s'est ruinée à

force de nous obliger, dès-là qu'elle n'est plus en état de nous faire du bien. C'est ainsi que nous cessons d'aimer un objet inanimé qui nous devient inutile, à moins qu'une Prosopopée poëtique ne l'anime, & n'excite en nous une reconnoissance imaginaire; ce qui n'est pas rare. La libéralité doit donc augmenter nôtre *Bienveillance*, en même tems qu'elle excite nôtre *Complaisance*, qui est toujours accompagnée d'un plus grand degré de Bienveillance; & de-là vient que nous aimons ceux mêmes qui font du bien à d'autres qu'à nous.

Ce qui nous touche le plus dans les bienfaits que nous recevons nous-mêmes, c'est leur valeur & les circonstances de l'action qui prouvent la générosité du Bienfaiteur; & la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, nous fait

regarder sa générosité comme beaucoup mieux employée, quand elle s'étend sur nous, que lorsqu'elle ne se fait sentir qu'aux autres dont nous avons peut-être une idée moins avantageuse : mais il suffit pour réfuter cette objection, de remarquer que la *Libéralité* du *Bienfaiteur*, lorsqu'on la croit moralement mauvaise ou extorquée par force, ou accordée par quelque vûe intéressée, n'est jamais suivie d'un véritable Sentiment de bienveillance. Elle peut même exciter nôtre indignation, si nous soupçonnons que cet amour est dissimulé, ou ne tend qu'à nous engager dans quelque démarche honteuse; au lieu que la *Générosité* qui part d'un fond de prudence, est toujours estimée, & attire à son Auteur l'amour de tous ceux qui en ont connoissance.

La Vertu est désintéressée.

Puis donc que la *Bienveillance* n'est produite ni par l'Amour propre, ni par aucune vûe intéressée, & que toute *Vertu* émane de ce principe, ou de telle autre affection également désintéressée, il s'ensuit qu'il doit y avoir quelqu'autre Affection différente de l'*Amour propre* & de l'*intérêt* qui nous porte aux actions qu'on appelle vertueuses.

Si nos désirs se bornoient uniquement à nôtre utilité personnelle, il s'ensuivroit que tout Etre raisonnable n'agiroit qu'en vûe de son propre avantage ; de sorte qu'on ne devroit lui donner le titre de Bienfaisant, que parce qu'il n'agit que dans cette vûe ; & sur ce systême, nous ne devrions admettre dans la Nature aucun Etre Bienfaisant, ou qui agisse dans la

vûe de rendre les autres heureux. Si l'amour qu'on a pour le bien public, non plus que le zéle qui nous anime à procurer l'avantage d'autrui, ne partent point d'un sentiment supérieur, d'où naît cette croyance générale, „ Que Dieu „ recompensera les personnes vertueu- „ ses ? " Dira-t-on qu'il importe à la Divinité, que nous pratiquions la vertu ? Ce sentiment paroîtroit sans doute extrêmement absurde à tous ceux qui espérent en sa bonté & en sa miséricorde. Que si ces sortes de Dispositions se rencontrent dans la Divinité, qu'elle impossibilité y a-t-il, que les Créatures possédent aussi quelque étincelle de cet Amour pour le public ? Pourquoi supposer, qu'elles n'agissent que par *Amour propre* ?

En un mot, en n'admettant d'autre

principe des actions humaines que l'*A-mour propre*, je ne vois pas sur quoi l'on seroit fondé à attendre des Bienfaits ou des récompenses de la part de Dieu ou des hommes au de-là de ce qu'éxige l'intérêt du Bienfaiteur. Il seroit ridicule d'espérer des Bienfaits d'un Etre, dont les intérêts sont tout-à-fait indépendans des nôtres. Qui pourroit engager la Divinité à récompenser la Vertu, puisque selon ce systême, elle n'est autre chose, que l'art de ménager nos intérêts de la maniére la plus convenable, sans préjudicier au bien public, & qu'on agit de même à l'égard du vice, quoique d'une maniere, qui vraisemblablement ne doit pas si bien réussir, & qui est toujours contraire au bonheur du tout. Mais comment Dieu s'intéresse-t-il pour ce tout, si chaque Etre n'agit que par Amour propre? Sur quel

fondement croyons-nous que Dieu eſt bon, dans le ſens que tout Chrétien l'entend, c'eſt-à-dire, ſoigneux du bonheur de ſes Créatures ? Pourquoi le malheur des hommes ne lui cauſe-t-il pas autant de plaiſir, que leur félicité ? Comment pourroit-on blamer un tel Etre, s'il travailloit à les rendre miſérables ? Sur quoi nos eſpérances ſeroient-elles fondées ? On admettroit auſſitôt le *mauvais Principe des Manichéens*, que le bon, s'il étoit vrai qu'il n'y eût aucune excellence dans l'Amour parfaitement déſintéreſſé, & que tous les Etres en général agiſſent en vûe de leur propre utilité, ſi ce n'eſt qu'on ſuppoſe, que la Divinité tire avantage du bonheur de ſes Créatures.

Quel eſt le vrai principe de la Vertu.

X. Après avoir détruit ces faux principes des actions vertueuſes, il me reſte

à établir celui que je crois le véritable; ſçavoir, *une certaine Détermination naturelle à procurer le bonheur d'autrui, ou un inſtinct antérieur à tout motif intéreſſé, qui nous porte à aimer nos ſemblables :* de même que le *ſentiment moral*, dont on a parlé plus haut *, nous porte à approuver les actions, qui partent de cet Amour. Ce *Déſintéreſſement* paroîtra ſans doute étrange à ceux qui ont appris dans les écoles & dans les Auteurs ſyſtematiques, à regarder l'*Amour propre* comme l'unique ſource des actions humaines : mais conſidérons-le dans ſes eſpéces les plus ſimples & les plus fortes, & après en avoir compris la poſſibilité dans ces exemples, il nous ſera facile d'en connoître toute l'étenduë.

* Voyez Section I.

Affection naturelle.

Un Payſan qui a de la probité, dira qu'il aime ſes enfans, & qu'il travaille à les conſerver & à les rendre heureux, indépendemment des avantages qui peuvent lui en revenir. Mais, diſent quelques-uns de nos Philoſophes, „ Un pére „ trouve du plaiſir dans la félicité de ſes „ enfans, & ne les voit malheureux, „ qu'avec une peine extrême; auſſi n'eſt-„ ce que pour éviter l'une, & pour ſe „ procurer l'autre, qu'il s'efforce de les „ mettre dans un état, qui ne leur laiſſe „ plus rien à déſirer; ce qui part toujours „ d'un principe intéreſſé. " Pour répondre à cette objection, ſuppoſons pluſieurs Marchands aſſociés, dont un ſoit employé au dehors à ménager les intérêts de ſa

Compagnie. Il eſt certain, que tous participent à ſa proſpérité, de même qu'à ſon infortune, & que la premiére leur donne autant de joie, que la ſeconde leur cauſe de chagrin. Or peut-on dire, que cette Affection eſt la même, que celle qui attache les péres à leurs enfans? Non ſans doute, je ne penſe pas qu'aucun pére ſoit de ce ſentiment. Dans le cas dont on vient de parler, les intérêts ſont évidemment unis: mais quelle liaiſon d'intérêt y a-t-il entre un pére & ſes enfans? Les ſenſations de ceux-ci ſont-elles capables de procurer du plaiſir ou de la douleur à celui-là? Un pére reſſent-il la faim, la ſoif, ou la maladie, dont ſon fils eſt attaqué? Il eſt certain que non. Ce n'eſt que par un déſir naturel de ſa félicité, & par une averſion naturelle pour ſa miſére, qu'il prend part à ſes joies & à ſes

peines. Ce Desir est donc antécédent à toute liaison intéressée ; & il en est la cause plûtôt que l'effet. Il doit donc être parfaitement désintéressé. Non, dit un autre Sophiste : „ Les enfans sont par- „ tie de nous-mêmes ; & l'amour qu'on „ leur porte, réjaillit sur nous. " L'admirable réponse ! poussons-là aussi loin qu'elle peut aller. Comment nos enfans sont-ils partie de nous-même ? Ce n'est certainement pas comme un bras, ou une jambe ; nous ignorons absolument leurs sensations ; " Mais leurs corps, dit-on, „ ont été formés du nôtre ". On peut en dire autant d'une mouche ou d'un ver ; qui s'engendrent de notre sang ou de nos humeurs. Ces insectes ne nous sont-ils pas fort chers ? C'est certainement par quelqu'autre endroit, que nos enfans sont partie de nous mêmes ; & ce n'est

que l'Affection naturelle que nous avons pour eux, qui peut produire cet effet. C'eſt elle qui les rend parties de nous-mêmes ; & elle eſt abſolument indépendante de ce qu'ils étoient auparavant. Certes on ne ſçauroit concevoir de Métaphore plus admirable. Sur ce principe, toutes les fois que nous remarquons entre les hommes une Détermination, qui les porte à s'aimer mutuellement, nous devrions regarder chaque individu comme une partie d'un grand Tout, ou ſyſtême, au bien duquel il s'intéreſſe comme membre.

Un autre Auteur penſe que tout ce que je viens de dire peut ſe déduire aiſément de l'*Amour propre*. » Les enfans, ſelon lui, » ſont non-ſeulement engendrés de nos » corps ; ils nous reſſemblent encore par » le corps & par l'ame ; & ce n'eſt que » nôtre propre reſſemblance que nous

» aimons en eux. « Cela eſt admirablement bien dit. Mais qu'eſt-ce que la *Reſſemblance ?* ce n'eſt point une *identité individuelle :* mais ſeulement un Être compris ſous une idée générale ou ſpécifique. C'eſt par-là que nous reſſemblons aux enfans des autres hommes, & qu'un homme reſſemble à un autre à quelques égards. L'homme reſſemble de même en quelque choſe à un Ange ; & en quelque choſe à la Brute. Tout homme eſt donc naturellement diſpoſé à aimer ſon *ſemblable*, à ſouhaiter du bien, non-ſeulement à ſon individu, mais à tout autre Etre raiſonnable ou ſenſitif ; & cette diſpoſition eſt plus forte là où il ſe rencontre plus de reſſemblance dans les qualités les plus nobles. Si c'eſt-là ce qu'on nomme Amour propre, les Myſtiques les plus raffinés ne peuvent ſouhaiter un principe

plus désintéressé; car loin de se borner à l'individu, il passe jusqu'au bonheur des autres, & peut s'étendre à tout, puisque tous les hommes se ressemblent par quelqu'endroit. Rien ne sçauroit être plus avantageux ni plus généreux qu'un Amour propre de cette espece.

On dira peut-être, » que les *Parens* retirent toujours du plaisir, souvent de » l'honneur, quelquefois même des avan» tages effectifs de la sagesse & de la pros» périté de leurs enfans; & que c'est de» là que part la sollicitude qu'ils ont pour » eux. « Mais je répondrai, comme j'ai déja fait plus haut, que tous ces motifs cessent à l'approche de la mort, & que cependant cette affection est aussi forte alors que jamais. Que les Parens sondent leur cœur, & qu'ils jugent si ces vûes sont les seuls principes de leur affection

pour

pour ceux de leurs enfans qui sont les plus infirmes, & dont ils ont le moins à espérer.

Un Auteur moderne observe *, » Que » les parens n'ont qu'une Affection très- » foible pour leurs enfans jusqu'à ce qu'ils » commencent à raisonner & à être ca- » pables de sentiment. « Les meres prétendent au contraire en sentir une très-forte dès le moment que ces enfans naissent. Je voudrois cependant pour mieux ruiner cette hypothèse, que ce qu'il avance fût vrai en tout, ainsi qu'il l'est en partie, quoique certains parens ayent de l'affection pour des enfans idiots. L'*intelligence* & l'Affection que nous remarquons dans nos enfans, & qui les font paroître des *Êtres pensans*, peuvent augmenter l'amour

* Voyez la Fable des Abeilles, pag. 68. de la troisiéme Édition Angl.

que nous leur portons indépendamment de toute vûe d'intérêt. Une preuve que cette augmentation d'amour n'est point fondée sur l'utilité que nous espérons retirer de leurs connoissances ou de leur affection, c'est que nous travaillons sans cesse pour eux, sans aucune espérance d'être dédommagés de nos dépenses, ou d'être récompensés des peines que nous avons prises, si ce n'est dans le cas d'une extrême nécessité. Puis donc que par la constitution même de nôtre nature, la vûe d'une *Capacité morale* peut augmenter nôtre amour, sans que notre intérêt y ait part; ne peut-il pas se faire également que dans les cas où nous ne sommes point liés par les nœuds du sang, ce même principe produise un degré d'amour plus foible, qui s'étende à tout le genre humain?

Les Affections qu'on a pour le Public, sont également naturelles.

XI. On ne doutera point de la vérité de ce que je viens de dire, si l'on fait attention à quelques autres liaisons plus éloignées. Que des voisins dont nous n'avons reçu aucun bon office, unis entr'eux par les liens de l'*amitié*, du *sang* & de la *société*, travaillent à s'entresecourir les uns les autres avec toute sorte d'affection & d'honnêteté : je demande, s'il est possible de ne pas mieux aimer les voir dans la prospérité, en supposant que leurs intérêts n'ayent rien d'incompatible avec les nôtres, que dans la désolation & la misere ? Voilà un nouveau *lien* de *Bienveillance* moins fort, & pourtant beaucoup plus étendu que celui dont on vient de parler. Supposons encore qu'un Négociant

abandonne ſa patrie dans le deſſein de ne plus y retourner, & ſe tranſporte avec toute ſa famille dans une région éloignée, ſans aucun autre motif que celui du Commerce, & ſans avoir reçu la moindre injure de ſes Concitoyens : je demande, ſi tout ſéparé qu'il eſt d'intérêts avec ſa Nation, cet homme n'aimera pas mieux la voir heureuſe, que livrée à la tyrannie ou à quelque Puiſſance étrangére, qui emploie tous les moyens poſſibles pour la ruiner ? La réponſe qu'il feroit à cette queſtion, eſt une preuve ſenſible que ſa *Bienveillance* va beaucoup plus loin qu'on ne le ſuppoſoit d'abord, & qu'elle s'étend non ſeulement à ſes amis & à ſes parens, mais encore à tous les membres de ſa Nation. Qu'un homme de jugement, débarraſſé du tumulte des affaires, liſe une Hiſtoire qui l'inſtruit du gouvernement

d'une Nation étrangére infiniment différente de la ſienne, & dont les Loix ne tendent qu'au bien public : il ſe ſentira porté d'inclinations pour les peuples qui la compoſent ; il travaillera à corriger & à rectifier certains points de leurs conſtitutions qui ſemblent s'éloigner des vûes du Légiſlateur, & qui peuvent devenir nuiſibles à leurs intérêts ; il s'affligera des malheurs qui leur arriveront, & s'intéreſſera en véritable ami à leurs différentes fortunes. Or n'eſt-ce pas là une preuve que la *Bienveillance* s'étend à tout le genre humain, lorſqu'elle n'eſt point contrebalancée par des motifs intéreſſés, ni par l'Amour propre. Si nous entendions parler de quelques Êtres raiſonnables ſuſceptibles d'Affections morales, faiſant leur demeure dans les Planettes les plus éloignées de notre Globe, nôtre affection s'étendroit

jusqu'à eux ; & nous desirerions avec ardeur de les voir heureux. Or une preuve que ces différentes Affections plus ou moins étenduës sont parfaitement désintéressées & indépendantes de la félicité dont nous jouissons à la vûe du bonheur des autres Êtres, c'est qu'elle subsiste à l'instant même de nôtre mort, ainsi qu'on l'a observé dans le quatriéme Article de cette Section.

De l'Amour qu'on a pour sa Nation.

XII. Je n'ai garde d'oublier ici le principe de cet Amour, que nous avons pour notre Patrie, & auquel on donne le titre de *National*. Il suffit d'avoir vécu pendant un tems considérable dans un pays, pour avoir distinctement remarqué les diverses Affections, dont l'homme est capable. On a connu une infinité de caracteres

aimables ; on se rappelle les liaisons, les amitiés, les alliances qu'on a contractées, les Affections naturelles & les sentimens d'humanité, dont on a ressenti les influences. Le *Sentiment moral* qui est en nous, nous porte à approuver ces Dispositions aimables dans ceux en qui elles sont le plus marqués ; & la *Bienveillance* nous fait prendre part aux intérêts de ceux qui les possédent. Lorsque nous les appercevons aussi distinctement dans un autre pays, nous commençons à l'aimer d'un Amour National, sans que nôtre patrie ait d'autre préférence dans nôtre esprit, que celle qui résulte de l'Association des idées agréables, que nous avons euë dans nôtre jeunesse, avec celles des édifices, des campagnes & des bois; où nous les avons reçuës. On voit par-là, comment la *Tyrannie*, l'*Esprit de parti*, le *Mépris de*

la justice, la *Corruption des mœurs*, en un mot tout ce qui occasionne la misére des Sujets, est capable de détruire cet Amour National, & la tendresse qu'on a pour son pays.

Pourquoi les Affections naturelles ne se manifestent pas toujours.

On observera, que si cette Affection naturelle ne se manifeste pas toujours entre les *Collatéraux*, c'est que dans plusieurs cas ces *inclinations naturelles* sont surmontées par l'*Amour propre*, & par l'opposition que nous trouvons à nos intérêts. Ces cas exceptés, on s'apperçoit que tous les hommes sont soumis à leurs influences, quoique les uns en soient touchés plus fortement que les autres, selon que les Relations qui subsistent entr'eux, sont plus ou moins éloignées, & suivant que

ce sentiment naturel de *Bienveillance* est accompagné d'*Estime*, de *Gratitude*, de *Compassion*, ou de telle autre Affection semblable, ou affoibli par le *Dégoût*, la *Colére* ou l'*Envie*.

SECTION III.

Le Sentiment de la Vertu, & les différentes Opinions qu'on en a, n'ont qu'un même principe.

Moyen d'aprécier la Moralité des actions.

Il n'y a point de Vertu sans Bienveillance.

I. SI l'on examine toutes les actions, qui passent généralement pour *louables*, & si l'on recherche les principes qui les font estimer, on trouvera que l'approbation qu'on leur donne, n'est qu'une

ſuite de la perſuaſion où l'on eſt, qu'elles partent d'un fond de *Bienveillance* & de bonne volonté, indépendamment de l'intérêt que celui qui les approuve peut y prendre. Il ſuffit donc pour faire regarder les différentes *Affections* qui nous portent à procurer le bonheur des autres, & toutes les Actions qui en découlent, comme *moralement bonnes*, que la *Bienveillance* qu'elles marquent pour les uns, ne ſoit point contrebalancée par le dommage que les autres en reçoivent. On ne trouve même une Action louable, qu'autant qu'on l'imagine produite par un principe de Bienveillance; & l'on n'eſtime les talens & les Diſpoſitions d'un homme, quelqu'heureuſes qu'elles ſoient, qu'à proportion de la bonne volonté qu'on remarque en lui, & du bien qu'elles peuvent produire. Bien plus, les Actions les plus

utiles ne sçauroient nous paroître avoir une *Beauté morale*, si, comme on l'a observé ailleurs *, elles ne partent d'aucun principe de *Bienveillance*; au lieu qu'une tentative faite par un principe d'amitié, ou de bonne volonté pour le bien public, n'eut-elle aucun succès, nous paroîtra toujours aussi louable qu'aucune de celles qui ont le mieux réussi, pourvû qu'elle émane d'une Bienveillance aussi forte.

De la Religion.

II. De-là vient que les Affections qui nous portent à faire du bien à ceux, de qui nous avons reçu quelque bienfait, paroissent louables, & leurs contraires

* Voyez Part. I. Sect. II. Art. 3. Part. II. Article 9.

odieuſes, indépendamment de l'utilité ou du dommage, qui peuvent leur revenir. C'eſt ainſi qu'un *Amour* & une *Gratitude* ſincére pour un Bienfaiteur, un *Empreſſement obligeant* à ſuivre ſes volontés, quelque peine qu'on y trouve, un *penchant* véritable à s'accommoder à ſes déſirs, & le *contentement* que l'on goûte à demeurer dans l'état où il nous a placés, ſont les plus fortes marques de *Bienveillance* qu'on puiſſe lui donner; auſſi doivent-elles paroitre extremêment *agréables*. C'eſt en cela ſeul, que conſiſte la *Dévotion*, ou le culte qu'on eſt capable de rendre à la Divinité, en vûe des bienfaits qu'on en reçoit.

Il y a dans la conſtitution de nôtre nature une circonſtance extrêmement propre à exciter la *Bienveillance*, & dont il eſt

à propos de dire un mot en paſſant. C'eſt que comme tout *Bienfait* excite néceſſairement de la reconnoiſſance dans celui qui l'a reçu ; de même les marques de cette Gratitude, même de la part du plus vil des hommes, procurent un plaiſir extrêmement ſenſible au Bienfaiteur. Il n'eſt point d'homme, quelque pauvre & quelque miſérable qu'il ſoit, dont les louanges ne cauſent quelque ſorte de plaiſir, & dont on n'aime mieux être aimé que haï, ſuppoſé pourtant, que cet amour ne parte point d'une conformité de vices & de baſſeſſes. La perſonne la plus abjecte à qui nous aurons rendu un bon office, peut par l'Amour & la reconnoiſſance qu'elle en témoigne, contribuer conſidérablement à notre félicité, dans le tems même qu'elle eſt hors d'état de nous payer

de retour, & que nous n'espérons rien d'elle ; car, comme dit Milton *, „ Un „ esprit reconnoissant peut convenir „ d'un bienfait, sans l'augmenter, il „ s'acquitte par son aveu, en même „ tems qu'il se reconnoît redevable “. On ne peut douter que les exercices de la Religion n'ayent extrêmement varié selon les siécles & les Nations, & que l'*Education* ne puisse persuader aux hommes, que certaines actions plaisent à la Divinité, & que d'autres lui sont en horreur : mais toujours est-il vrai de dire, que lorsque les hommes approuvent un

* . . . . . *A grateful Mind*
By owing owes not, but still pays at once
Indebted and discharg'd . . . . . .
Par. Lost. L. IV. v. 55.

culte extérieur, ce n'est que dans la persuasion où ils sont qu'il procéde de l'Amour qu'on a pour la *Divinité*, ou de quelqu'autre sentiment avec lequel cet amour est nécessairement lié, tel que le *Respect*, le *Repentir* ou la *Douleur* de l'avoir offensée. Il résulte de-là que l'*Amour* est le principe général de toute l'*Excellence morale* qu'on croit appercevoir, même dans les Cultes les plus fanatiques, qui ayent jamais existé dans le monde. Car quant à ceux qui n'ont été institués, que pour appaiser un Etre malfaisant, il n'est point d'homme qui y attache aucune *Vertu* ou excellence réelle, & qui ne les regarde comme un moyen honteux d'éviter un grand mal. Or comme les hommes ont une infinité d'opinions touchant ce qui est agréable à la Divinité, il s'ensuit nécessairement, „ Que leur

„ culte & leur approbation doivent infi-
„ niment varier, quoique l'Amour soit
„ toujours regardé comme le principe de
„ la *Bonté morale* des Actions “.

Des Vertus sociales.

III. Il suffit au reste pour se convaincre que la *Bienveillance* est l'unique fondement de l'*Excellence* des *Vertus Sociales*, d'observer, que malgré la diversité des sentimens qui régnent à ce sujet dans les différentes Sectes, toutes conviennent unanimement, que l'unique moyen de decider les controverses qui s'élevent au sujet d'un culte, est d'examiner laquelle des deux conduites qui partagent les sentimens, est la plus propre à contribuer au *Bien public*. On est bientôt d'accord sur la *Moralité*, dès qu'on est convenu de l'influence naturelle de l'action sur le bien

bien naturel universel du *Genre humain*. Celle qui produit généralement plus de bien, passe pour *bonne*, & son opposée pour *mauvaise*; & dans ce cas même on n'a égard au Bien de l'*Agent*, & à celui des personnes chargées de cette recherche, qu'entant qu'ils sont partie du grand *systême*.

Dans les derniers débats qui se sont élevés parmi nous touchant l'*Obéissance passive*, & le droit de *Résistance* dans la défense des *Priviléges*, la question parmi les gens sensés se reduisoit à sçavoir, „ Si une „ *soumission universelle* cause de plus grands „ maux, qu'une *Révolte passagere*, dans „ les cas où l'on viole les Priviléges " ; & non point, „ Si ce qui tend générale- „ ment au Bien public naturel, est *mora-* „ *lement Bon* ". Que si l'on alleguoit un *Commandement de Dieu* en faveur de

l'*Obéissance passive*, il n'est pas douteux; qu'il feroit pencher la balance du *Bien naturel* de son côté, & qu'il détermineroit nôtre choix par un motif d'intérêt; ce qui n'empêcheroit pas, que le *sentiment* que nous avons de la *Bonté morale* de l'*Obéissance passive*, ne fût fondé sur quelque espéce de Bienveillance, telle que la *Reconnoissance* envers la Divinité, & la *soumission* que nous devons à ses ordres. Je doute cependant, que ceux qui croyent la *Divinité Bienfaisante* osent alléguer un pareil commandement; si ce n'est qu'ils veuillent dire que la chose commandée tend davantage au *Bien universel*, que sa contraire, soit en prévenant les malheurs extérieurs d'une guerre civile, soit en accoutumant les hommes à la *Patience*, ou à quelqu'autre Vertu, qu'ils estiment nécessaire à leur bonheur éternel. Sans cela,

l'*Obéissance passive* peut bien être regardée, comme un moyen honteux d'éviter un plus grand malheur, mais non pas comme une vertu *moralement louable* par elle-même.

Ne nous arrêtons point ici aux disputes des Sçavans, sur lesquelles la *Coutume* & l'*Education* ont beaucoup d'influence; & contentons-nous d'examiner par quel principe on est porté dans le cours ordinaire de la vie à approuver ou blâmer, à condamner ou excuser les actions dont on est témoin. Il n'y a personne généralement parlant, qui n'ait honte d'appeller une action du nom de *juste*, parce qu'elle tend à son avantage, ou à celui de l'Agent; ou de la qualifier d'*injuste*, parce que ni elle, ni l'Agent n'en retirent aucune utilité. Le *Blâme* & la *Censure* supposent toujours une

inclination à nuire au Public, ou un principe de malice dans l'Agent, au moins un mépris du bonheur des autres, une inhumanité de tempérament, ou un Amour propre qui rend celui en qui il domine, absolument insensible aux maux de son prochain ; d'où il suit, que nous blâmons & censurons une action indépendamment de la part que nous pouvons y prendre. Les justifications les plus fortes & les plus persuasives des actions, qu'une disposition au mal peut faire regarder comme mauvaises, sont tirées de ce principe, qu'elles étoient nécessaires pour un plus grand bien, par lequel le mal est contrebalancé. ,, La sévérité exercée en-
» vers un petit nombre de personnes de-
» vient, dit-on, une pitié par rapport à la
» multitude. Les châtimens passagers sont
» absolument nécessaires, pour prévenir

» des maux infiniment plus durables. » Sans la punition de quelques Particu- » liers dans ces sortes d'occasions, il n'est » point d'honnête homme, qui fût assuré » de jouir tranquillement de la vie «; & ainsi du reste. Dans le cas même, où il est impossible de justifier entiérement une action; il suffit pour affoiblir le crime, de pouvoir alléguer, » Qu'il n'a été » commis que par inadvertance, sans au- » cune malice préméditée; ou qu'il n'est » que l'effet d'un bon naturel, de l'amitié, » de la compassion, de l'affection & de » l'amour naturel qu'on a pour un Parti.« Ces Considérations montrent quel est le principe universel du Sentiment que nous avons du *Bien* ou du *Mal moral*; c'est-à-dire, d'un côté la *Bienveillance* pour les autres, & de l'autre la *Malice*, ou même l'*Indolence* & l'*Indifférence* pour le

malheur public. Nous sommes même si éloignés de croire, que tous les hommes n'agissent que par un pur principe d'amour propre, que nous attendons généralement de ceux avec qui nous vivons quelque égard pour le Public, & que nous regardons la privation de cette qualité, non pas simplement comme l'absence d'un *Bien* ou d'une *Vertu morale*, mais comme un défaut positivement mauvais & haïssable.

Le Mal moral ne part pas toujours d'un principe de malice.

IV. Comme les contraires se connoissent mieux par les contraires, nous examinerons ici plus particuliérement le principe général du Sentiment, que nous avons du *Mal moral*. La *Malice désintéressée*, ou le desir absolu du malheur des autres,

est le comble du vice. Il n'est point d'action qui ne nous paroisse mauvaise, lorsqu'on la conçoit produite par quelque degré de cette *Affection*. Une passion violente peut bien l'exciter dans l'homme pour quelques instans; il peut même arriver, que les sentimens que nous concevons à l'égard de nos ennemis dans un premier transport de colére, nous les représentent avec ces Dispositions odieuses; mais on a lieu de douter pour les raisons alleguées plus haut*, que l'homme soit assez méchant pour désirer de sang-froid le malheur de son prochain, lors même qu'il n'a aucun intérêt à le faire.

On cite en preuve du contraire les cruautés inouies & meditées des Nérons & des Domitiens; mais c'est peut être sans fondement. Ces sortes de Tyrans

* Voyez Sect. II. Art. 4.

n'ignorent point la haine que les gens vertueux ont pour eux ; aussi les appréhendent-ils sans cesse. Ils croyent entrevoir sous les dehors d'une Vertu, qu'ils regardent comme fausse & apparente, tout l'artifice & toute l'ambition dont les hommes peuvent être capables ; & ils s'imaginent que le moyen le plus sûr de se mettre à couvert de leurs attaques, & de se rendre redoutables, c'est d'ôter à leurs ennemis toute espérance d'échapper, en se montrant sans miséricorde. La réputation de vertu que ces sortes de personnes ont acquise, devient pour un Tyran un sujet d'envie, & un reproche tacite de sa conduite : elle affoiblit son autorité, & lui rend ces personnes redoutables. Cette autorité qu'on attaque, devient l'unique objet de sa complaisance ; & pour en faire connoître toute l'étenduë, il ne craint

point de violer les droits les plus ſacrés de la juſtice & de l'humanité. C'eſt ainſi que la cruauté ſe tourne pour lui en habitude. Il eſt beaucoup plus raiſonnable d'attribuer l'inhumanité des Tyrans à quelqu'un de ces intérêts apparens, que de ſuppoſer en eux un principe de malice déſintéreſſée, dont tous les autres hommes ſont abſolument incapables.

Caractére d'un Tyran.

Le vrai caractére d'un Tyran eſt d'être dans un état habituel de colére, de frayeur & de haine. Il ſuffit donc pour juger des motifs de ſes actions & de celles de tous ceux qui lui reſſemblent, de réfléchir ſur les idées que nous nous formons nous-mêmes des autres hommes, lorſque nous ſommes affectés de quelqu'une des paſſions, qui ont paſſé en habitude chez

ces hommes cruels. Tant que les impressions de l'injure que nous avons reçuë subsistent, nous regardons la personne qui nous a offensés, comme absolument méchante, & comme prenant plaisir à malfaire. Nous méprisons les vertus, que nous n'eussions pas manqué de découvrir en elle dans un état plus tranquille; & nous oublions, que l'Amour propre peut avoir eu plus de part à son action, que la malice, & même qu'il est possible, qu'une inclination bienfaisante pour d'autres l'ait obligée à manquer à nôtre égard. Telles sont vraisemblablement les idées, qu'un Tyran se forme des autres hommes; & comme il juge d'eux par lui-même, il leur refuse les sentimens de tendresse & de bienveillance, qu'il s'est efforcé d'éteindre dans son cœur. Cette conduite n'auroit rien de déraisonnable, si les hommes

étoient en effet tels qu'il les suppose; car nous éprouvons nous-mêmes, que nos passions sont toujours conformes aux idées, que nous nous formons des autres; & il n'est pas étonnant, lorsque le principe en est faux, que les sentimens qui en résultent soient peu ressemblans à l'état réel de l'humanité.

Sources ordinaires du Vice.

Il paroît donc que la source la plus ordinaire des *Vices* qui regnent dans le monde, est ou un Amour propre mal entendu, dont la violence éteint tout sentiment de *Bienveillance*; ou une Affection pour nous-mêmes ou pour quelques systêmes limités, qui bannit toute considération du Bien public; ou enfin certaines Affections, qui naissent des idées fausses & inconsidérées qu'on se forme des

autres hommes, & auxquelles on ſe livre faute de *Bienveillance.* Que des perſonnes qui s'eſtimoient auparavant réciproquement, ayent des intérêts contraires; elles rabattent bientôt de la bonne opinion qu'elles avoient l'une de l'autre, parce qu'elles s'imaginent, que l'oppoſition qu'elles rencontrent, ne part que d'un principe de malice; ſans cela il leur ſeroit impoſſible de ſe haïr. Deux Concurrens, par exemple, peuvent ſe ſouhaiter réciproquement la mort, comme l'unique moyen d'aſſurer leur prétention; quoi qu'en réfléchiſſant de part & d'autre ſur leurs vertus, ce qui n'eſt point impoſſible dans des perſonnes qui ont quelque ſentiment de Bienveillance, ils puiſſent étouffer la haine, que cette rivalité feroit capable de faire naître; enſorte que ſi l'un d'eux vient à obtenir un meilleur poſte que

celui qu'ils briguoient tous deux, l'autre s'en réjouisse.

L'Amour propre est indifférent par lui-même.

V. Les actions qui n'ont d'autre principe que l'Amour propre, & qui ne marquent cependant aucun défaut de *Bienveillance* par le préjudice qu'elles causent, paroissent tenir le milieu entre la Vertu & le Vice, & n'excitent ni amour ni haine dans ceux qui en sont témoins. En effet, la raison nous prouve, non-seulement que l'Amour propre, quand il est renfermé dans certaines bornes, n'est point incompatible avec le Bien public : mais qu'il est même absolument nécessaire pour l'utilité du Genre humain que chaque homme agisse ainsi pour son avantage particulier ; & que le défaut de cet Amour propre seroit généralement pernicieux. D'où il suit que quiconque travaille pour son propre

intérêt dans la vûe cependant de concourir au Bien du Tout, ou qui tâche d'avancer sa fortune précisément pour se mettre plus en état de servir Dieu, & de faire du bien aux hommes, agit d'une maniére non-seulement innocente, mais encore honorable & vertueuse ; car dans l'un & l'autre cas, la *Bienveillance* concourt avec l'*Amour propre* à le faire agir. On voit donc que le mépris de nôtre propre intérêt peut être moralement mauvais, & marquer un défaut de *Bienveillance* pour le Tout : mais lorsque l'*Amour propre* excéde les bornes qu'on vient de prescrire, qu'il nous fait commettre des actions préjudiciables aux autres, ou au Tout, & qu'il éteint en nous tout Sentiment de tendresse & de bienveillance, il devient extrêmement vicieux, & mérite alors qu'on le désapprouve. Lors aussi qu'une légére injure, un ressentiment

passager ou quelque suggestion superstitieuse affoiblissent notre Bienveillance au point de nous faire regarder sans sujet tous les hommes en général, où quelques-uns d'eux en particulier, comme absolument *Méchans*, *Malicieux* ou pires qu'ils ne sont en effet, il est impossible que ces sortes d'idées n'excitent en nous des Affections malfaisantes, ou du moins qu'elles n'affoiblissent les bonnes, & nous rendent réellement *vicieux*.

Différentes espéces de Bienveillance.

VI. Le terme de *Bienveillance* exprime en général assez bien ce principe interne qui nous rend vertueux ; & c'est dans ce sens que *Cumberland* s'en est servi dans son Traité des Loix naturelles : mais il est nécessaire pour entendre plus distinctement sa signification, d'observer qu'on

comprend ſous ce nom pluſieurs diſpoſitions de l'ame aſſez différentes. Tantôt il dénote un *Amour* ou une *Affection* d'une vaſte étenduë pour tous les Etres capables de bonheur ou de miſére ; quelquefois une Diſpoſition paiſible & volontaire de l'ame qui nous porte à deſirer le bonheur de certains petits ſyſtêmes ou individus : c'eſt ce qu'on appelle Amour de la Patrie, Amitié, Affection paternelle, telle qu'on la remarque dans les perſonnes ſenſées qui ſont en état de ſe gouverner elles-mêmes. Il ſert enfin à marquer les différentes eſpéces de Paſſions particuliéres, telles que l'Amour, la Pitié, la Sympathie, &c. Nous examinerons ailleurs * plus au long cette diſtinction entre les mouvemens paiſibles de la

*Le Traité auquel l'Auteur renvoie, eſt celui qu'il a donné ſur les *Paſſions*, qui ſuivra de près celui-ci.

volonté,

volonté, les Affections, les Dispositions & Inclinations naturelles de l'ame, & les différentes Passions qui la jettent dans le trouble & la confusion.

Au reste, quoique toutes les dispositions dont on vient de parler, forment ce qu'on appelle un caractére *Bienfaisant*, elles ne laissent pas d'être très-différentes par leur nature, & d'avoir par conséquent différens dégrés de *Beauté morale*. La premiere est sans contredit la plus estimable & la plus excellente : c'est peut-être la seule Perfection morale de quelques Génies supérieurs ; aussi une personne nous paroît-elle plus ou moins aimable, selon que cette inclination influe plus ou moins sur son esprit, non-seulement pour modérer & restreindre ses appetits inferieurs, mais encore pour surmonter ou contrebalancer ses passions les plus honnêtes. La seconde

espéce de *Bienveillance* est beaucoup plus aimable que la troisiéme, lorsqu'elle est assez forte pour influer sur notre conduite. La troisiéme, quoique d'une dignité morale beaucoup inférieure, ne laisse pas d'avoir sa Beauté, lorsqu'elle n'est point opposée à ces principes les plus nobles. Dans ces cas-là même, quoi qu'elle ne justifie point les actions, qui sont réellement nuisibles aux plus grands systêmes, elle en diminue au moins considérablement la difformité morale. C'est ce qu'on éprouve, lorsqu'une personne a commis quelque action préjudiciable à la Société par un principe d'Amitié, d'Affection paternelle ou de Pitié.

La Bienveillance n'exclut point l'Amour propre.

VII. Il est encore à propos d'observer que tout Agent moral peut se regarder à

juste titre comme une partie de ce *Système raisonnable*, qui peut être utile au Tout, & participer comme tel à la *Bienveillance* qu'il a pour tous les hommes en général. On peut même voir, comme on l'a dit plus haut, que la conservation du *Système général* dépend du soin innocent que chaque individu prend de lui-même ; d'où il suit que toute action qui cause plus de *Mal* à l'*Agent*, que de *Bien* aux autres, quoi qu'elle puisse marquer la force de quelque attachement particulier, ou la disposition vertueuse de l'Agent, a cependant pour principe la fausse opinion où l'on a été qu'elle contribuoit au *Bien public* ; de sorte que tout homme qui raisonne juste, & qui considére le Tout, n'y sera jamais porté par la simple *Bienveillance*, quelque forte qu'elle puisse être, & ne la conseillera jamais à qui que ce

ſoit, quoique convaincu que le dommage qu'une bonne action cauſe à l'*Agent*, dénote une diſpoſition vertueuſe très forte. Bien plus, ſi l'on propoſoit quelque *Bien* à la pourſuite d'un *Agent*, & qu'il ſe préſentât un Concurrent qui l'égalât à tous égards, la *Bienveillance* la plus étendue ne devroit jamais engager un homme ſage à le préferer à ſoi-même, lorſqu'aucun motif de reconnoiſſance, ou telle autre circonſtance ſemblable, ne l'oblige point de céder à ſon Rival. L'homme le plus *Bienfaiſant* peut ſans contredit ſe traiter ſoi-même comme un tiers, qui ayant autant de mérite qu'un autre, aſpireroit à la même choſe. Comme dans ce cas la préférence qu'il donneroit à l'un, à l'excluſion de l'autre, ne prouveroit pas en lui une diminution de *Bienveillance*; il peut de même ſe préférer à un concurrent

d'un mérite égal au ſien, ſans qu'on doive le taxer d'être moins Bienveillant, que de coutume.

Toutes les fois que l'égard que j'ai pour moi-même contribue autant au bien du *Tout*, que celui que j'ai pour un autre; ou que le *mal* que je reçois, égale le *bien* qui revient à un ſecond : quoiqu'en agiſſant en pareil cas pour l'avantage de celui-ci, je donne des marques réelles de *Bienveillance*, cependant en me comportant d'une maniere oppoſée par rapport à moi-même, je ne témoigne aucune mauvaiſe diſpoſition, ni aucun défaut de *Bonne volonté*, puiſque dans l'un & l'autre cas, l'importance du Bien qui revient au *Tout*, eſt exactement le même. Au reſte, ce que je dis ici, n'exclut point la néceſſité de la Libéralité ou des Dons gratuits, quoique dans

ces ſortes d'occaſions le Bienfaiteur perde ce que l'autre reçoit, puiſque dans chaque cas donné, la ſomme du Bien qui tourne au profit de chaque perſonne, eſt en Raiſon compoſée de la quantité du Bien même, & du beſoin de la perſonne que l'on gratifie; d'où il ſuit, qu'un Don peut ajouter beaucoup plus au bonheur de celui qui reçoit, qu'il n'ôte à la félicité de celui qui donne; & que les préſens les plus utiles & les plus précieux ſont ceux, qu'un Riche fait à un Indigent. Les préſens entre égaux ne ſont cependant point inutiles, parce qu'ils augmentent le bonheur de celui qui donne & de celui qui reçoit, en tant qu'ils témoignent un amour réciproque: mais ceux que les Pauvres ſont aux Riches, ſont une vraie folie, à moins qu'ils ne ſervent à temoigner leur reconnoiſſance; car dans

ce cas ils deviennent une ſource de joie pour l'Auteur du préſent, & pour celui à qui il s'adreſſe, puiſque ces marques de Gratitude ne plaiſent pas moins au Riche qui a de l'humanité, qu'elles donnent de plaiſir au Pauvre, qui s'apperçoit qu'il les a pour agréables.

De même, lorſqu'une Action cauſe plus de mal à l'Agent, que de bien au Public, elle ne laiſſe pas de marquer une Diſpoſition vraiment louable & vertueuſe dans celui qui l'a faite, quoiqu'il ſoit évident, qu'il n'a agi que par une fauſſe idée de ſon devoir: mais ſi le mal qui en revient à l'Agent eſt ſi grand, qu'il le mette hors d'état de contribuer dans un autre tems au Bien public d'une maniére plus efficace qu'il ne l'a fait par cette action, quoiqu'elle parte d'un principe vertueux, elle peut être mauvaiſe, en ce

qu'elle prouve qu'il a negligé un plus grand bien pour un moindre.

Comment la Bienveillance est affectée par les qualités de son objet.

VIII. Les *Qualités morales* des objets n'altérent la Beauté ou la Difformité morale des actions, qu'autant qu'elles augmentent ou diminuent la *Bienveillance* de l'action, ou le Bien qui doit en revenir au Public. La *Bienveillance*, par exemple, qu'on a pour des personnes d'un très mauvais caractére, peut être aussi louable qu'aucune autre, & même surpasser celle qu'on pourroit avoir pour des Sujets d'un mérite fort distingué, parce qu'elle doit avoir une étendue capable de surmonter le plus grand des obstacles, je veux dire, le Mal moral qu'on remarque dans l'objet. De-là vient que l'Amour pour un ennemi

injuſte eſt regardé comme la plus éminente de toutes les vertus. Lors cependant que la *Bienveillance* qu'on a pour les méchans ne ſert qu'à les affermir dans leurs mauvaiſes inclinations, ou les mettre en état de faire plus de mal, cette circonſtance diminue & détruit la *Beauté* de l'action, elle la rend même mauvaiſe, en ce qu'elle marque un mépris pour le bonheur des perſonnes qui valent mieux qu'eux; car nôtre *Bienveillance* pour elles peut être plus avantageuſe au Bien public, que celle que nous accordons à ceux qui nous plaiſent. Ce cas excepté, il eſt certain, que cette ſorte de *Bienveillance* renferme autant de *Beauté morale*, qu'aucune autre, pourvû cependant qu'elle ne diminue point celle, que nous devons avoir pour des ſujets plus eſtimables.

Qualités qui déterminent notre choix.

Lorſqu'il s'agit de comparer les *Qualités morales* des actions, pour pouvoir choiſir entre pluſieurs actions propoſées celle dont l'*Excellence morale* eſt la plus grande, le *Sentiment moral* que nous avons de la Vertu, nous fait connoître, que quand les degrés de bonheur que l'action doit procurer ſont égaux, la *Vertu* eſt proportionnée au nombre des perſonnes, qui doivent y participer, (la *Dignité* ou l'*importance morale* des Sujets peut ici compenſer le nombre) & que lorſque les *nombres* ſont égaux, la *Vertu* eſt comme la quantité du Bonheur, ou Bien naturel, ou en Raiſon compoſée de la quantité de Bien, & du nombre des perſonnes qui s'en reſſentent. De même le *Mal*, ou le *Vice moral*, eſt comme le dégré de miſére, & le nombre de ceux qui ſouffrent. Sur

ce principe, la meilleure action est celle, qui procure un plus grand bonheur à un plus grand nombre de personnes, comme réciproquement celle-là est la plus mauvaise, qui cause le plus de misére.

Comment les conséquences affectent la Moralité des Actions.

Lors aussi que les conséquences des actions sont d'une nature mixte, c'est-à-dire, partie avantageuses & partie nuisibles, l'action est bonne, quand ses bons effets l'emportent sur les mauvais; comme au contraire elle est mauvaise, lorsqu'elle produit des effets opposés. Dans l'un & l'autre cas, le nombre peut être compensé par l'*importance morale* des Caractéres ou la *Dignité* des personnes, ainsi que par les dégrés de bonheur, ou de misére. Car il peut y avoir du mal à

procurer à pluſieurs perſonnes un Bien infiniment plus médiocre, que le Mal qu'on cauſe à un petit nombre d'autres : de même que le *Bien immenſe* qu'on fait à celles-ci, peut l'emporter ſur le *Mal leger* que l'on cauſe à celles-là.

Les *Conſéquences* qui affectent la Moralité des Actions, ſont les effets directs & naturels, non-ſeulement des Actions mêmes, mais auſſi de tous les *Evenemens*, qui ne fuſſent point arrivés dans d'autres circonſtances. Car pluſieurs Actions qui n'ont aucun mauvais effet immédiat & naturel, ou même qui en produiſent actuellement un bon, peuvent être fort mauvaiſes, ſi un homme prévoit, qu'en cas qu'il ſe détermine à ces ſortes d'actions, les mauvaiſes ſuites qu'aura vraiſemblablement la folie des autres, l'emporteront ſur le *Bien* qui en réſultera, ou ſur

l'inconvénient qui pourroit naître de leur omiſſion. Dans ces ſortes d'occaſions, on doit ſupputer la Moralité de part & d'autre. Lorſque je prévois, par exemple, que par l'erreur ou la corruption des autres, mon action doit vraiſemblablement en occaſionner une infinité de mauvaiſes dans des cas tout-à-fait différens, ou qu'étant bonne en elle-même, elle peut porter les hommes à en faire de très-méchantes, en conſéquence de quelque fauſſe notion de leur Droit: chacune de ces conſidérations ſuffit pour rendre une action mauvaiſe, toutes les fois que les maux qu'elle doit vraiſemblablement produire, l'emportent ſur ceux que j'euſſe cauſé en l'omettant.

De-là vient que la plûpart des Loix défendent certaines actions en général, quoiqu'elles puiſſent avoir leur utilité

dans quelques cas particuliers, parce que, vû les méprises dans lesquelles les hommes ne manqueroient pas vraisemblablement de tomber, la permission générale qu'elles accorderoient à ce sujet, seroit infiniment plus préjudiciable qu'une défense générale. Ce sont là les bornes les plus justes qu'on ait pû assigner entre les bonnes & les mauvaises actions. Dans ces sortes de cas, il est de nôtre devoir d'obéir à la Loi généralement la plus utile; ou si dans quelques occasions importantes l'infraction de la Loi a des suites moins fâcheuses que l'obéissance que nous lui rendrions, nous devons nous résoudre à supporter avec patience les peines que la Loi a imposées pour le bien public, quoiqu'une pareille désobéissance n'ait rien de criminel en elle-même.

IX. J'observerai ici, que quoique toute

inclination bienfaisante considérée par abstraction, soit approuvée du Sentiment moral, il ne s'ensuit pas que toutes les Affections ou Passions qui tendent au bien d'autrui, soient également louables ou vertueuses. Nos Affections, soit qu'elles ne regardent que nous, ou qu'elles ayent le Public pour objet, sont manifestement distinctes de nos Passions. *L'Amour propre*, par exemple, est absolument différent de la *Faim*, de la *Soif*, de l'*Ambition*, de la *Convoitise* ou de la *Colére*; & la *Bienveillance* de la *Pitié*, de l'*Amour passionné*, de la *Tendresse paternelle* ou de l'*Amitié*. Au reste, toute Affection qui ne nuit à personne, est estimée vertueuse & louable, mais moins cependant que la simple Bienveillance. De même la bonne volonté qu'on a pour un systême borné, est préférable à un attachement plus passionné:

néanmoins une Bienveillance plus étenduë est infiniment plus belle & plus vertueuse; & la plus haute perfection de la Vertu consiste dans une Bienveillance universelle pour tous les Êtres capables de Sentiment. De-là vient que nous blâmons tous les attachemens particuliers qui se trouvent incompatibles avec l'intérêt des grandes sociétés, parce qu'ils marquent quelque défaut dans ce principe plus noble qui met le comble à la Vertu *.

En quoi consiste la Vertu de la Bienveillance particuliére.

X. Ces observations peuvent servir à nous faire distinguer les actions que le *Sentiment moral* nous fait regarder comme les plus vertueuses, & par conséquent comme les

* Voyez l'Essai sur les Passions, Section II. Art. 3. & les Éclaircissemens, Sect. VI. Art. 4.

plus

plus dignes de nôtre choix. Ce ſont celles qui contribuent le plus univerſellement au plus grand bien de tous les Êtres raiſonnables auxquels notre affection peut s'étendre. Toute *Bienveillance*, fût elle partielle & bornée à un ſeul Être, eſt louable, quand elle n'eſt point incompatible avec le Bien du *Tout*: mais c'eſt une vertu d'un mérite bien mince, à moins que nôtre Bienveillance ne ſoit plûtôt limitée par impuiſſance, que par un défaut d'Amour pour le *Tout*. Tout attachement particulier à un Parti, à une Secte, à une Faction, n'a qu'une eſpéce de Beauté imparfaite, lors même que le Bien du Tout exige un attachement ſingulier plus étroit, comme en fait d'Affection naturelle, ou d'Amitié vertueuſe : on en excepte cependant le cas, où certaines parties ſont ſi néceſſairement utiles au *Tout*,

que la *Bienveilllance* universelle même nous oblige de travailler à leurs intérêts avec un soin & une affection toute particulière. C'est ainsi que la *Bienveillance universelle* nous porte à embrasser avec plus d'ardeur les intérêts d'une personne noble & généreuse, que la Fortune a placée dans un poste élevé, ou d'une Société, dont la Constitution ne tend qu'au Bien général. De même un homme qui se connoît en Architecture, ne pouvant soutenir la dépense d'un bâtiment complet & régulier, aime mieux s'en tenir à une décoration, qu'il peut conserver uniformément dans le Tout, que de s'attacher à embellir une partie aux dépens des autres. Il rejettera même toute profusion d'ornemens dans une partie, qui n'a aucune proportion avec le Tout, à moins que cette partie ne soit une des principales de

l'édifice, comme une façade, ou une entrée principale, dont la décoration embellit beaucoup plus l'édifice, que ne le feroit celle de toute autre partie.

Cette Constitution de nôtre sentiment, par laquelle la *Beauté morale* des Actions ou des Dispositions augmente à proportion des personnes qui en ressentent les bons effets, & qui empêche, que les actions qui émanent des attachemens naturels les plus étroits, tels que ceux qui se forment entre les deux Sexes, ou qui nous affectionnent à nos Descendans, ne paroissent aussi vertueuses, que celles d'une bonté égale, qui ont pour objet des personnes qui nous sont moins attachées, n'a été préférée par l'Auteur de la Nature, que parce que » Les Affec» tions les plus limités opérent beaucoup » moins de bien, par cette raison qu'elles

» influent ſur un plus petit nombre de per-
» ſonnes ; au lieu qu'une Bienveillance
» plus étenduë, quand elle eſt jointe au
» pouvoir, n'a point de bornes dans ſes
» bons effets, & ne produit jamais aucun
» mal ; ce qu'on ne peut pas dire des
» Paſſions particulieres. Auſſi n'a-t-elle
» été renduë plus aimable à nôtre *Senti-*
» *ment*, qu'afin de nous engager à la cul-
» tiver & à la fortifier, même à la préférer
» aux Paſſions les plus affectueuſes, lorſ-
» qu'elles ſont oppoſées à un plus grand
» bien. «

Diſpoſitions & Capacités morales.

X. Cette premiére idée de la *Bonté morale* des actions peut en fournir une autre de la Bonté morale des diſpoſitions *naturelles* ou *acquiſes*, qui nous portent à faire du bien aux autres, ou qu'on ſuppoſe

être destinées, acquises ou cultivées pour cet effet, ou qui marquent la bonté de notre tempérament, & qui l'accompagnent pour l'ordinaire. De-là vient que ces Dispositions, lorsqu'elles n'ont rien de contraire à nos opinions, nous font estimer davantage ceux qui les possédent; au lieu qu'elles nous les rendent infiniment haïssables, lorsque nous les croyons employées à nuire au Public. Telles sont un jugement pénétrant, une belle mémoire, une imagination vive, la patience à supporter le travail, la douleur, la faim & les veilles, le mépris des richesses & de la mort. Ces Dispositions méritent à plus juste titre le nom de *Dispositions naturelles*, que celui de *Qualités morales*; & nous paroissons avoir pour elle un goût naturel tout-à-fait distinct de l'Approbation morale que nous leur

donnons : mais lorsqu'on en fait un mauvais usage, nous en haïssons davantage ceux en qui elles éclatent.

Maniére d'aprécier la Moralité des Actions selon le Sentiment qu'on en a.

XI. Pour avoir une Régle générale, qui serve à aprécier au juste la Moralité des actions avec toutes leurs circonstances, quand il s'agit de juger des nôtres, ou de celles d'autrui, il faut observer les Propositions, ou les Axiomes qui suivent.

1°. L'importance Morale de quelque Agent que ce soit, ou la quantité de bien qu'il procure au public, est en Raison composée de sa *Bienveillance* & de sa *Capacité*. Car il est évident, que ses bons offices dépendent de toutes deux conjointement. De même la quantité de Bien

particulier que chaque Agent se procure à lui-même, est en Raison composée de ses *intérêts* & de son *habileté*. Je ne parle ici que des biens extérieurs de ce monde, que nous ne recherchons que par des motifs intéressés. A l'égard des biens intérieurs de l'Esprit, on les obtient beaucoup plus efficacement par la pratique des autres Affections, que par l'exercice de celles, auxqu'elles on donne le nom d'*intéressées*, sans en excepter celles qui nous portent à préférer l'avantage du prochain au nôtre.

2°. A l'égard des Vertus de différens Agents, lorsque les talens sont égaux, la valeur du bien public est proportionnée à la bonté du tempérament, ou à la Bienveillance; & dans les cas où les tempéramens sont égaux, la Quantité du bien est comme les talens.

3°. La Vertu ou la Bonté du tempérament eſt donc préciſement comme l'importance du Bien, lorſque les autres circonſtances ſont égales, & en raiſon inverſe comme les Talens; c'eſt-à-dire, que la Vertu diminue dans chaque degré donné de Bien, à proportion de l'étenduë des Talens.

4°. Mais comme les ſuites naturelles de nos actions varient à l'infini; que les unes nous ſont avantageuſes & nuiſibles au Public, d'autres nuiſibles à nous-mêmes & favorables au Public, ou utiles à nous & aux autres, ou préjudiciables à tous deux; il s'enſuit, que la *Bienveillance* ſeule n'eſt pas toujours le principe des bonnes actions, ni la *Malice* ſeule la ſource du mal; (il eſt même rare de trouver des gens malicieux de propos délibéré) & que dans la plûpart des actions on doit regarder

l'*Amour propre* comme une autre Puissance, qui concourt quelquefois avec la *Bienveillance*, lorsque nous sommes animés par nôtre propre intérêt ou par celui du Public, & qui lui résiste aussi quelquefois, lorsque la bonne action est difficile & pénible à exécuter, ou qu'elle a des suites fâcheuses pour l'Agent.

Nous examinerons plus à fond * ces *Motifs intéressés* : il suffit pour le présent de les désigner par le nom d'*intérêt*. Je dis donc, que lorsque celui-ci concourt avec la *Bienveillance* à quelque action susceptible d'augmentation ou de diminution, il doit produire infiniment plus de bien, que la *Bienveillance* seule, quoique secondée des mêmes talens. D'où il suit, que lorsque le dégré de

* Voyez Sect. V.

Bien qui résulte d'une action faite en partie pour l'utilité de l'Agent, n'est qu'égal au dégré de Bien produit par l'action d'un autre Agent, sur qui la *Bienveillance* a influé, la premiére est moins vertueuse, que la seconde, & que dans ce cas, il faut déduire l'intérêt, pour trouver le véritable effet de la *Bienveillance* ou de la *Vertu*. De même lorsque l'*intérêt* s'oppose à la *Bienveillance*, & que celle-ci vient néanmoins à bout de le surmonter, il faut l'ajouter au dégré de Bien, pour augmenter la vertu de l'action, ou la force de la *Bienveillance*. J'appelle *intérêt* dans ce dernier cas, l'avantage que l'*Agent* eut pû trouver à ne point agir: c'est un *Motif négatif*, qui étant retranché, n'en laisse qu'un *positif*.

L'Intention & la Prévoyance affectent les Actions.

Il faut observer ici, que l'avantage qu'on retire fortuitement ou naturellement d'une action, sans l'avoir prévû, n'influe aucunement sur sa *Moralité*, & ne la rend pas moins louable; de même que la *Difficulté*, ou le *Mal* auquel on ne s'est point attendu, ne rend point une bonne action plus vertueuse, puisque dans ces sortes de cas, l'Amour propre ne seconde ni ne traverse la *Bienveillance*. Je dis plus, l'intérêt n'affoiblit celle-ci, que dans le cas où l'on n'eût point entrepris l'action, ni procuré autant de bien, sans ce motif intéressé; & il ne diminue le *Vice* d'une mauvaise action, que dans celui où l'on ne l'eût point commise, ni occasionné le mal, sans le motif dont on vient de parler.

Le ſixiéme Axiome ne regarde que les ſignes extérieurs par leſquels les hommes peuvent juger des actions de leurs ſemblables, dans l'impoſſibilité où ils ſont de pénétrer ce qui ſe paſſe dans leurs cœurs ; car il peut ſouvent arriver qu'ils ayent aſſez de *Bienveillance* pour ſurmonter quelque difficulté que ce ſoit, & que cependant ils ſoient aſſez heureux, pour n'en rencontrer aucune. Dans ce cas, il eſt certain que l'Agent n'a pas moins de Vertu, quoiqu'il ſoit dans l'impoſſibilité d'en donner des preuves à ceux avec leſquels il eſt lié, que s'il avoit en effet ſurmonté les obſtacles, qui ont traverſé ſes bonnes Actions. Ceci doit avoir lieu, même à l'égard de la Divinité, à qui rien n'eſt difficile.

En quoi consiste la Perfection de la Vertu.

Puis donc que lorsqu'il s'agit de juger de la bonté du Tempérament de quelque Agent que ce soit, ses Talens doivent entrer en ligne de compte, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, & que personne ne peut agir au-de-là de ses talens, il s'ensuit, que la perfection de la Vertu, consiste à faire du *Bien* proportionnellement à ces mêmes Talens, & à agir de toutes nos forces pour le Bien public; & que dans ce cas la perfection de la Vertu est comme l'*Unité.* C'est-là l'unique source de cet orgueil, qui a fait avancer aux Stoïciens, » Que nous pou-» vons nous rendre semblables aux Dieux, » en menant une vie innocente, & en » recherchant la Vertu de tout notre pou-» voir. « Car, suivant leur principe, » Si » la capacité est infinie, & que le Bien

bonheur des autres, ou d'une insensibilité pour leur misére qu'on prévoie actuellement, ou qu'on a lieu de présumer.

Il faut cependant avouer que ce *Mal public*, que je n'ai pû ni prévoir, ni présumer devoir suivre de mon action, ne sçauroit la rendre criminelle ou odieuse, quoique j'eusse pû le prévoir en examinant sérieusement mes propres actions, parce que ces derniéres ne prouvent formellement ni *Malice* ni défaut de *Bienveillance*: mais cela n'empêche point que la négligence que j'ai apportée à examiner les suites de mon action, ne marque un défaut de ce degré de bonne volonté qui constitue la bonté du caractére. D'où il suit que ma faute consiste proprement dans cette négligence, plûtôt que dans l'Action qui est la suite de ma *bonne intention*. Cependant comme les Loix humaines

humaines ne peuvent découvrir l'*intention* ou la connoiſſance ſecrette de l'*Agent*, elles doivent juger en général de l'action même, & ſuppoſer qu'en la faiſant, nous avons eu toute la connoiſſance que nous ſommes obligés d'acquérir.

Il eſt encore certain que tout bon effet que je n'ai ni prevû, ni eu intention de produire, ne ſçauroit rendre mon action moralement vertueuſe, quoique les Loix humaines, qui ne peuvent pénétrer les intentions des hommes, ni découvrir leurs deſſeins cachés, récompenſent avec juſtice les actions qui tendent au bien public, quoique l'Agent ne les ait faites que par des motifs intéreſſés, & n'y ait été porté par aucune diſpoſition vertueuſe.

Les *Crimes d'ignorance*, lorſque celle-ci eſt vincible & coupable, eu égard aux ſuites naturelles de l'action, différent de ceux

de malice, ou qui ont été commis avec une intention directement mauvaise, en ce que par la négligence qui a précédé, les premiers marquent un défaut de Bienveillance ou d'Affection, & les derniers des Affections directement mauvaises, qui sont infiniment plus odieuses.

La Moralité est tout-à-fait distincte de l'intérêt.

XIII. Il suit des raisonnemens précédens, » Que le Sentiment que nous » avons de la Bonté ou de la Beauté mo» rale des Actions, est tout-à-fait distinct » de l'avantage qui nous en revient. « Car si l'approbation que nous leur donnons n'avoit d'autre principe que l'intérêt, nous ne ferions aucun cas de l'habileté de l'Agent, lorsqu'elles ne nous regardent

point personnellement, & nous ne les estimerions qu'à proportion du bien qu'elles nous procurent. La *Capacité* ne sert qu'à marquer le dégré de Bienveillance, ce qui prouve, que celle-ci est nécessairement aimable. Qui jamais a préféré une métairie inculte ou une maison incommode, sur ce qu'on lui a dit que le Fermier l'a augmentée autant qu'il l'a pû, à un logis dans lequel on trouve toutes les commodités imaginables? Cependant malgré le Sentiment que nous avons des actions qui n'ont qu'une utilité médiocre, rien ne feroit plus capable d'augmenter la beauté de ces choses, que d'alléguer, » Que c'est tout ce que la médiocrité de » l'Agent a pû faire pour le Public, ou » pour son ami. «

De la Moralité des Caractéres.

XIV. La *Beauté morale* des Caractéres naît de leurs actions, ou du desir sincére qu'on remarque en eux de contribuer au bien public selon leur pouvoir ; & nous en jugeons par leurs dispositions fixes, non point par les saillies particuliéres de quelques Passions auxquelles l'Amitié n'a nulle part, quoique celles-ci affoiblissent la *Beauté* des bons Caractéres, de même que les mouvemens des affections bienfaisantes diminuent la laideur des mauvais. La vertu des Caractéres ne consiste donc point dans quelques mouvemens accidentels de compassion, d'affection naturelle, ou de gratitude, mais dans une humanité constante, ou dans un desir sincére de procurer le bien de tous ceux dont nous pouvons avoir connoissance, dans des actes

uniformes de *Bienveillance*, ou dans la recherche exacte des moyens qui peuvent nous mettre à portée de favoriser leurs intérêts. Il est vrai que tout mouvement affectueux a quelque chose d'estimable; mais cela n'empêche point que nous ne dénommions le Caractére du principe qui domine.

L'Instinct peut être une source de vertu.

XV. Plusieurs ont peine à convenir, que la Vertu puisse avoir pour principe les Passions, les Instincts ou les Affections de toute espéce. Il est vrai, que les Passions douces & particuliéres n'ont qu'un dégré de bonté subalterne, lors même qu'elles ne sont point opposées au Bien général. Quant aux *Déterminations* plus douces de la volonté, quelle qu'en soit l'étenduë, ou aux Affections fortes, mais

tranquilles, ou à la Bienveillance, on peut en attendre de meilleurs effets. Ces derniéres peuvent être aussi fort enracinées dans notre ame, & nous pouvons y être aussi naturellement disposés, qu'aux Passions particuliéres. On dira, » Que la » Vertu ne doit avoir d'autre principe, » que la Raison « ; comme si la Raison, ou la connoissance d'une proposition vraie, pouvoit jamais nous mettre en action, lorsqu'il ne s'offre ni fin ni but auquel nous soyons portés par desir ou par inclination.* Voyez sur ce sujet le Traité IV[e] de l'Essai sur les Passions, Sect. I. & II.

* Les Auteurs de ce Sentiment devroient se souvenir de la Doctrine ordinaire des Ecoles, ou la mieux réfuter. Elle enseigne, que le προαίρεσις si nécessaire dans les Actions vertueuses est l'ὄρεξις βυλευτική ; & que la Vertu a non-seulement besoin du λογὸν ἀληθῆ, mais encore de l'ὄρεξιν ὀρθὴν. Ceux qui nient que les Affections, ou les mouvemens de la volonté soient les sources

La derniére fin de l'homme, si l'on en croit la plûpart des Moralistes, n'est autre que son propre bonheur. Cependant il le recherche par instinct. Pourquoi donc un autre instinct pour le Public, ou pour le bien d'autrui, ne seroit-il pas un principe aussi capable de nous porter à la Vertu, que celui qui nous fait rechercher nôtre bonheur personnel ? Il est certain

propres de la vertu la plus éminente, sont forcés malgré eux de reconnoître dans les hommes éminemment vertueux, & même dans la Divinité, une disposition fixe & volontaire, ou une détermination constante, ou un desir d'agir conformément à la raison, ou une Affection décidée pour certaines maniéres d'agir. Or un adversaire de mauvaise humeur ne manquera point d'appeller ceci un Instinct, une Disposition essentielle ou naturelle de la volonté, une Détermination affectueuse vers l'objet sublime que l'entendement lui présente. Voyez Aristote, *Magn. Moral. lib.* 1. *c.* 18. 35. *& lib.* 2. *c.* 7. *&* 8. ainsi que dans plusieurs autres endroits.

qu'au lieu que nous regardons les actions intéressées des autres tout au plus avec indifférence, nous trouvons quelque chose d'aimable dans celles qui partent d'une Passion ou d'une Affection bienfaisante pour autrui, lorsqu'elles sont conduites avec prudence & avec succès, sans préjudicier au bien public. On dira peut-être, » Que les actions qui naissent » de l'instinct, ne sont point l'effet de la » prudence & du choix «; mais cette objection a également lieu à l'égard de celles qui n'ont d'autre principe que l'Amour propre, puisque nous n'avons pas moins besoin de notre raison, pour procurer le bien public, que le nôtre propre. Ainsi, comme c'est par instinct, ou par une *Détermination* antérieure à la raison que nous recherchons nôtre propre bien, ou celui du Public, comme

nôtre fin, nous avons également beſoin de prudence & de choix dans l'emploi des moyens qui peuvent contribuer à tous les deux. Je ne vois aucun inconvenient à ſuppoſer, » Que les hommes ſont na» turellement diſpoſés à la Vertu, & ne » reſtent dans l'indifférence que juſqu'à » ce que quelque motif intéreſſé les invite » à la pratiquer. « Il eſt certain que rien ne ſeroit plus capable de faire aimer le Genre humain & ſon Auteur à un homme de bien, & de le porter à employer ſa raiſon, à imaginer & établir des *Droits*, des *Loix*, des *Conſtitutions*, à inventer des Arts, & à les pratiquer de la maniére la plus propre à ſatisfaire ſon inclination bienfaiſante, que de ſuppoſer une pareille diſpoſition dans tous les hommes. Que s'il faut faire intervenir l'Amour propre pour

prouver que la Vertu n'a rien que de conforme à la raiſon; il ſera facile de découvrir avec un peu de réflexion, ainſi qu'on le verra dans la ſuite, que cette Bienveillance fait nôtre plus grand bonheur. Il réſulte de-là que nous devons nous réſoudre à la cultiver avec tout le ſoin poſſible, & à mépriſer tout intérêt contraire. Ce n'eſt pas qu'il ſuffiſe pour être véritablement vertueux de rechercher le plaiſir qui réſulte de la Bienveillance ſans aimer nos ſemblables; car ce plaiſir même n'eſt fondé que ſur la perſuaſion où nous ſommes que l'Amour qui produit nos actions, eſt abſolument déſintéreſſé. Mais l'Amour propre peut nous porter à exciter en nous ces ſortes d'Affections bienfaiſantes, & à perſiſter dans cet agréable état, quoiqu'il ne

puiſſe être le ſeul ou le principal motif des actions que nous eſtimons vertueuſes par un Sentiment moral *.

* C'eſt en ce ſens qu'on doit entendre pluſieurs paſſages de Platon, d'Ariſtote, de Ciceron, & de pluſieurs autres Auteurs anciens, où il eſt parlé » d'un inſtinct naturel, ou d'une inclination qui » porte tous les Êtres à travailler à leur propre » conſervation, & à atteindre à la plus haute per- » fection, comme la ſource de la Vertu. « On convient généralement, que nous avons cet inſtinct, & qu'il opére d'abord d'une maniére très-indéterminée, juſqu'a ce que nous ayons examiné notre Conſtitution & nos différentes facultés. En agiſſant de la ſorte, nous trouvons, ſelon eux, les principes naturels de la Vertu, ou les φυσικαὶ ἀρεταὶ qui ſont en nous, & nous les regardons comme les plus nobles parties de notre Être : tels ſont le deſir d'augmenter nos connoiſſances, le goût que nous avons pour la Beauté, ſurtout celle de l'eſpéce morale, nos Affections ſociales, &c. Nous trouvons avec le ſecours de la réflexion que ces Qualités nous ſont naturelles, & l'inſtinct dont on a parlé plus haut, nous porte à les perfectionner. On auroit cependant tort de conclure de-là, que toutes nos Affections n'ont

L'Héroïſme eſt de tout état.

Les raiſonnemens précédens me fourniſſent une conſéquence capable de combler de joie tous les hommes, même ceux qu'on eſtime les plus abjects. C'eſt, » Que » nul état extérieur de la Fortune, nul » déſavantage involontaire, ne peuvent » empêcher aucun Mortel d'aſpirer à la

d'autre principe que l'Amour propre & ne tendent uniquement qu'à nôtre intérêt perſonnel. Les Affections déſintéreſſées ſont regardées comme faiſant naturellement partie de notre Conſtitution; on les y découvre à l'aide de la réflexion; & elles ſont indépendantes de notre choix, ainſi que des avantages qui peuvent nous en revenir. Voyez Ciceron, *de Finib. lib.* 3. *&* 5. Un pareil Sentiment ſeroit fort oppoſé à ce que ces grands hommes ont écrit ſur l'Amitié, ſur l'Amour qu'on doit à ſa Nation, & autres ſemblables ſujets. Voyez Ariſtote, *Magn. Moral. & Nicom.* ſur l'Amitié, & Ciceron, *de Finib. lib.* 2. *&* 5.

» Vertu la plus héroïque «. Car quelque petite que soit la part de bien public, qu'un homme procure, il suffit pour rendre sa Vertu aussi grande qu'elle puisse être, qu'elle soit proportionnée à ses Facultés. Le Souverain, l'homme d'Etat, le Général d'Armée ne sont pas les seuls, qui ayent droit d'aspirer au véritable Héroïsme, quoiqu'ils soient les seuls, dont la réputation intéresse tous les Ages & toutes les Nations. Un Commerçant, honnête homme, qui réunit en lui l'ami généreux, le conseiller prudent & fidéle, le voisin charitable, l'époux tendre, le parent affectionné, le compagnon paisible & amusant, le protecteur zélé du mérite, l'arbitre circonspect des querelles & des débats, le conciliateur de l'union & de la bonne intelligence entre

les perſonnes de ſa connoiſſance; nous paroîtra auſſi eſtimable, qu'aucun de ceux dont l'éclat extérieur éblouit les ignorans au point de les leur faire regarder comme les ſeuls Héros vertueux, ſi l'on fait attention qu'il s'acquitte de tous les bons offices que ſon état lui permet de rendre aux autres.



SECTION IV.

Tous les hommes approuvent les Actions morales sur ce fondement général.

Origine de leurs différentes Opinions touchant les Êtres moraux.

Universalité de ce Sentiment moral.

I. IL s'agissoit jusqu'ici de montrer combien est général ce consentement des hommes sur ce que nous avons posé pour fondement universel de ce Sentiment moral, je veux dire la Bienveillance ; & nous avons observé, que quand on nous demandoit la raison de l'approbation que nous donnons à une action, nous alléguions ses avantages pour le Public, & non pour celui qui en est l'Auteur ;

mais il y a plus. S'il s'agit de juſtifier une action cenſurée, & de repouſſer le blâme dont on la charge, nous diſons généralement pour toute défenſe, que nous n'avons fait tort à perſonne, & que notre action a produit plus de bien que de mal. Condamnons-nous quelques traits de la conduite d'un homme ? Nous nous attachons principalement à montrer, qu'elle a été préjudiciable à d'autres, qu'à l'Agent, ou du moins qu'il a peu ménagé leurs intérêts, quoiqu'il eût le moyen de les favoriſer, & qu'il y fût obligé, ſoit par reconnoiſſance, ſoit par affection naturelle, ou par quelqu'autre motif déſintéreſſé. S'il nous arrive de reprendre les autres ſans avoir aucun égard au rapport de leurs actions avec le Bien public, c'eſt par un effet de la Bienveillance, qui ne nous permet alors d'ouvrir les yeux

que

que ſur le mal que les particuliers en ont ſouffert*. Perſonne n'ignore, combien une faute eſt diminué par cette excuſe; » Que » le malheureux ne nuit qu'à lui-même; « & combien de fois cette réflexion a changé la haine en pitié. Nous reconnoîtrons cependant en y regardant de plus près, que preſque toutes les actions qui nous portent un préjudice immédiat, & qu'on a coutume de regarder comme innocentes relativement aux autres, nuiſent véritablement au bien public en ce qu'elles nous

* Outre cette Approbation ou Eſtime morale, nous avons un goût naturel immédiat pour certaines facultés & certains talens, auſſi bien que pour le bon uſage qu'on en fait; & nous mépriſons ceux qui en ſont privés, ou qui ne les ont point cultivés, lors même que nous ne les croyons d'aucune utilité pour le public: mais c'eſt-là appercevoir ce qui conſtitue la grandeur ou la baſſeſſe d'un caractère, plûtôt que ce qui en fait la vertu ou le vice.

rendent incapables de remplir les devoirs auxquels nous nous serions prêtés, & pour lesquels nous avions peut-être du penchant. Tel est le jugement qu'on doit porter de l'intempérance & du luxe.

La Bienveillance, fondement unique de nôtre approbation.

II. Nous observerons encore, qu'on n'approuve jamais une action, que sur l'opinion bien ou mal fondée qu'elle a quelque qualité morale vraiment bonne. Si nous examinons ce que les hommes pensent des actions, nous découvrirons qu'on doit toujours leur approbation au moins à quelque apparence de Bienveillance & de Bonté. Ils peuvent se tromper, en regardant comme favorables au bien public des actions qui lui sont préjudiciables; ou fixer tellement leur attention

ſur quelque effet particulier qui leur paroît bon, qu'un grand nombre de conſéquences mauvaiſes qui l'emportent ſur le Bien, leur échappent entiérement. Nôtre raiſon eſt ſujette à tomber en défaut, en ne nous préſentant qu'imparfaitement le but des actions : mais s'il nous arrive d'approuver, c'eſt toujours quelque apparence de Bienveillance qui nous determine. Il en eſt du Sentiment moral, comme des autres Sens. La vûe ſéduiſante de quelque avantage apparent peut bien l'incliner, mais non pas ſuſpendre ſon opération. Il agit au dedans de nous, nous met mal à notre aiſe, & nous rend mécontens de nôtre propre conduite. Le Sens du goût n'eſt pas plus véridique, lorſque nous ſommes forcés de le choquer par un intérêt qui nous force à prendre un breuvage déſagréable.

Fauſſes Approbations.

Il eſt donc inutile d'objecter ici, qu'on fait & qu'on approuve tous les jours des actions préjudiciables au bien public: on peut dire dans le même ſens, qu'on fait & qu'on approuve tous les jours des actions qui nuiſent au bien particulier. Mais comme nous n'inférons point de ces derniéres, qu'en les faiſant, l'Agent étoit privé d'Amour propre, ou du ſentiment de ſon intérêt; nous aurions tort de conclure des premiéres, que ceux qui les ont faites n'avoient point le Sentiment moral, ou l'affection du Bien public. Voici ce qui arrive alors. On ſe trompe ſur le rapport des actions avec le bien public ou particulier; quelquefois même, dans les agitations d'une Paſſion violente, on approuve de mauvaiſes actions, & on en eſtime comme avantageuſes à ſoi-même,

qui ſont vraiment pernicieuſes. Mais il s'enſuit ſeulement de-là, que nous pouvons agir quelquefois par un motif plus puiſſant que le ſentiment du Bien moral, ou que la violence des Paſſions eſt capable d'aveugler les hommes ſur leurs véritables intérêts.

Ainſi, pour prouver que nous n'avons point le Sentiment moral, il faudroit apporter quelques exemples d'actions cruelles & malignes faites ſans aucun motif d'intérêt réel ou apparent, & approuvées indépendamment de toute opinion de leur utilité pour le Public, ou de leur Bienveillance pour le particulier. Il ſeroit néceſſaire de citer une contrée, où le meurtre commis de ſang-froid, la torture & les autres procédés malfaiſans fuſſent approuvés, ou du moins regardés avec indifférence, ſans qu'on y trouvât d'avantage,

& sans que les Spectateurs désintéressés ressentissent aucune aversion pour ceux qui en seroient les Auteurs. Il faudroit pouvoir enfin nous montrer des hommes chez qui la trahison, l'ingratitude & la cruauté fussent vûes du même œil, que la génerosité, l'amitié, la fidélité & l'humanité, & qui n'approuvassent pas plus ces derniéres Qualités, que les premiéres; dans les cas où ils n'auroient rien à craindre de celles que nous appellons mauvaises, & où les effets de celles que nous nommons bonnes, ne les concerneroient point eux-mêmes. Mais quelque vaste que soit cet univers, & quelle que soit la variété dans les Caractéres dont il est peuplé, on peut douter avec fondement qu'on trouve jamais, je ne dis pas une Nation, ni même une Société, mais un seul homme, qui régarde avec indifférence toutes les actions,

excepté celles qui ont rapport à ses propres intérêts.

Raisons de la diversité des Mœurs tirées.

III. Il est aisé après ce qu'on vient de dire, de rendre raison de cette diversité de Principes moraux, qu'on remarque chez les différentes Nations, & dans les différens siécles, & qui vient principalement.

Des notions différentes du Bonheur.

1°. Des différentes opinions qu'on se forme du Bonheur, & des moyens les plus efficaces pour l'obtenir. C'est ainsi que dans un pays où les hommes naissent naturellement courageux, & où la Liberté passe pour le plus grand des biens, & la guerre pour le moindre des maux, toute révolte excitée par la défense des Priviléges est regardée comme un Bien moral, à cause de la Bienveillance qui paroît en

être le motif; au lieu que le même Sentiment de la Bonté morale de la Bienveillance rend ces mêmes actions odieuses dans un pays, où les hommes ont l'ame plus basse & plus timide, où la guerre civile est censée le plus grand des maux naturels, & la Liberté le moindre des Biens. C'est ainsi qu'à Lacédémone, où le mépris des richesses avoit introduit la négligence pour la sûreté des possessions, & où l'on souhaitoit le bien comme une chose naturellement avantageuse à l'Etat, la jeunesse étoit intrépide & rusée; & le vol si peu odieux, lorsqu'il étoit fait avec dextérité, que la Loi même en accordoit l'impunité.

On remarquera cependant, que dans ces cas & dans tous les autres qui leur ressemblent, nôtre Approbation n'a d'autre principe que la Bienveillance, ou

quelque inclination réelle ou apparente pour le bien public. Car on ne doit pas s'imaginer, qu'indépendamment de toute obſervation, ce *Sentiment* puiſſe nous donner des idées des actions complexes, non plus que du Bien ou du Mal qu'elles ſont naturellement capables de produire : il nous détermine ſeulement à approuver la *Bienveillance* par-tout où elle paroît, & à haïr la qualité contraire. De même, ſans le ſecours de la réflexion, de l'inſtruction ou de l'obſervation, le Sentiment que nous avons de la *Beauté*, ne ſçauroit nous donner l'idée des Solides réguliers, des Temples, des Cirques & des Théâtres : il nous porte ſeulement à aimer & à approuver l'Uniformité & la Variété par-tout où elles ſe rencontrent. Qu'on liſe les préambules des Loix, qui ſont regardées comme injuſtes, ou les

apologies des Coutumes que nos Moralistes condamnent, on trouvera certainement, que les hommes se trompent souvent, en supputant l'excès du bien ou du mal naturel qui résulte de certaines actions; mais toujours est-il vrai de dire, que nous n'approuvons une action, qu'en vûe du bien qu'elle procure aux autres.

Coutumes barbares rapportées par les Voyageurs.

La même raison peut encore servir à refuter les objections qu'on propose contre l'universalité de ce *Sentiment*, & qui sont fondées sur les histoires que rapportent quelques Voyageurs, des cruautés étranges exercées dans certains pays contre les enfans & les vieillards. Si ces sortes d'actions partent d'un principe de colére, elles prouvent seulement, qu'il peut y avoir

d'autres motifs capables de surmonter la Bienveillance lors même qu'elle devroit être la plus forte. Que si elles sont généralement approuvées, & regardées comme innocentes & licites, ce ne peut être certainement, que sous quelque apparence de Bienveillance, sous prétexte, par exemple, de mettre les uns & les autres à couvert des insultes d'un ennemi ; de les garantir des infirmités de l'âge, qui paroissent peut être à ces Peuples plus redoutables que la mort ; ou de délivrer les citoyens utiles à l'Etat du fardeau de les nourrir & de les soulager. L'amour du plaisir & du repos peut quelquefois l'emporter dans les Agents immédiats sur la reconnoissance que l'on doit à ses parens, ou sur l'Affection naturelle qu'on porte à ses enfans : mais le soin que ces Nations prennent de ceux-ci, malgré les embarras

inſeparables de leur éducation, eſt une preuve plus que ſuffiſante de la tendreſſe qu'elles ont pour eux; car je ne crois pas, qu'on doive imaginer chez ces Peuples une Loi aſſez ſcrupuleuſe pour obliger les parens à élever un certain nombre d'enfans. On voit aſſez qu'une apparence de Bien public fût le fondement de la Loi auſſi injuſte que barbare que Licurgue & Solon établirent de tuer tous les enfans qui viendroient au monde avec quelque difformité, pour ne point ſurcharger l'Etat d'un nombre de citoyens inutiles *.

* Ariſtote approuve cette déraiſonnable Ordonnance de Licurgue dans le viij. Livre de ſes Politiques, où il dit: » Quant aux enfans qu'on » doit nourrir ou expoſer, il faut faire une Loi » qui défende d'en élever aucun qui ſoit contre- » fait ou mutilé de ſes membres; & dans les lieux » où cette Loi feroit contraire aux Loix du pays, » il faut limiter le nombre d'enfans que chacun » doit avoir, & faire enſuite bleſſer les femmes

Un Auteur moderne fort ingénieux * condamne avec beaucoup de raiſon le goût abſurde & monſtrueux de ceux qui ont écrit des voyages, & de ceux qui les liſent. Ils paſſent aſſez legerement ſur ce qui concerne les Affections naturelles, les familles, les aſſociations, les amitiés, les liaiſons des Indiens : à peine daignent-ils nous parler de l'horreur qu'ils ont pour la trahiſon, du zéle & de l'ardeur avec laquelle ils ſe défendent réciproquement, du mépris qu'ils font de la mort, quand il s'agit de défendre leur patrie ou leur honneur. » Ce ſont des traits communs

» avant que les enfans ayent ſentiment & vie :
» car ce ſeroit un crime horrible de le faire,
» après qu'ils ſont tout-à-fait formés. « Quelle ignorance & quelle folie ! Ariſtote s'éloigne en cela des vûes de Platon, qui avoit été beaucoup plus ſage.

* Milord Shaftſbury, vol. I. pag. 346. & ſuivantes.

ſtupidement les premiéres apparences de bien public. Cependant cette apparence de *Bien* eſt l'unique objet de leurs recherches. Il eſt même étrange qu'on regarde généralement les hommes comme raiſonnables, vû les opinions ridicules qui ont cours en pluſieurs endroits, & qu'on allégue les pratiques abſurdes auxquelles elles ont donné lieu, comme un argument contre le *Sentiment moral*; au lieu d'attribuer leur mauvaiſe conduite à la fauſſeté de leurs jugemens ou de leurs opinions, plûtôt qu'à l'irrégularité de ce Sentiment. S'il eſt vrai qu'en ôtant la vie à un vieillard, on rende ſervice au public, & qu'on mette fin aux miſéres du défunt, je ne vois rien dans cette action qu'on ne puiſſe juſtifier. Ce vieillard ne peut-il pas même choiſir ce ſort dans l'eſpérance de jouir d'un état plus heureux? Si un enfant vient au

monde

monde si foible & si difforme, qu'il ne doive être d'aucune utilité au Genre humain, & qu'il devienne au contraire un fardeau assez insupportable pour plonger tout l'État dans la misére, il est juste de lui donner la mort. Tout le monde convient de la justice d'une pareille action dans le cas où un Vaisseau court un risque évident de périr dans une tempête, pour être trop chargé. A l'égard du meurtre des enfans dans le cas où l'on en a un nombre suffisant, peut-être le pratique & le permet-on par un motif intéressé: mais j'ai peine à croire qu'il ait jamais passé pour une action louable. Si les pierres, le bois, les métaux sont de véritables divinités, s'ils ont de l'intelligence & de la puissance, & si nous leur sommes redevables de quelques bienfaits; rien n'est plus juste que de les prier & de les

honorer. Si l'Être suprême se plaît au culte des statues, ou des images, ou de quelqu'autre symbole, dont la présence & l'influence soient plus immédiates, il est indubitable que le culte des images n'a rien que de vertueux. Aime-t-il les sacrifices, les mortifications, les cérémonies & les soumissions ? Rien n'est plus louable que d'y satisfaire. Le sentiment que nous avons de la Vertu nous conduit pour l'ordinaire d'une maniére assez conforme à nos opinions ; d'où il résulte que les pratiques absurdes qui ont cours dans le monde, prouvent bien plûtôt que les hommes sont déraisonnables, qu'elles ne marquent qu'ils n'ont aucun Sentiment moral de la beauté des actions.

Les Systêmes bornés pervertissent le Sentiment moral.

IV. La seconde cause de la diversité

des Sentimens, n'est autre que la variété des Systêmes auxquels les hommes bornent leur *Bienveillance* par une fausseté de jugement. On a vû ailleurs *, que rien n'est plus beau ni plus raisonnable, que d'avoir une *Bienveillance* plus forte pour les parties moralement bonnes du Genre humain, qui sont utiles au Tout, que pour celles qui lui sont inutiles ou préjudiciables. Cela étant, si les hommes conçoivent une opinion basse & méprisable de quelque corps ou secte que ce soit, s'ils la regardent comme portée à la destruction des parties les plus estimables, ou comme inutile au Genre humain; la *Bienveillance* même les portera à négliger ses intérêts ou à la détruire. Cette seule raison peut exciter les nations qui ont la plus haute idée de la Vertu, à regarder toute

* Part. I. Sect. III. Art. 10.

action contre un ennemi comme juste; comme elle engagea les Grecs & les Romains à réduire ceux qu'ils appelloient barbares, sous le joug insupportable de l'esclavage.

Rien de plus pernicieux à la Vertu que les Sectes.

L'Auteur, dont j'ai parlé plus haut *, observe avec raison, » Que les Sectes, » les Partis, les Factions & les Cabales » qui partagent les grandes Sociétés, doi- » vent leur origine à l'Esprit républicain; » que quelques notions généreuses du bien » public, certaines inclinations bienfaisan- » tes, leur donnent d'abord naissance, & » portent les membres de la même Fac- » tion ou Cabale à se secourir de toutes

* Milord Shaftsbury, Essay on Wit and-humour, Part. III. Sect. 2. vol. I. pag. 110.

» leurs forces, ſans aucune vûe d'intérêt ;
» que toutes les contentions des différens
» Partis, & même les guerres civiles qui
» s'élevent entr'eux, n'ont d'autre motif
» que le bien public & l'amour de la ſo-
» ciété dans un ſyſtême particulier. « Mais
il eſt certain que les hommes ont peu
d'obligation à ceux qui allument & fo-
mentent ſouvent par artifice cet Eſprit
de Parti, ou qui les diviſent en différentes
Sectes pour la défenſe de cauſes frivoles.
Les Aſſociations qui ont pour but un
commerce innocent, ou l'établiſſement
des Manufactures ; les complots qui ne
tendent qu'à défendre la liberté contre
les entrepriſes d'un tyran ; les ſociétés
même dans leſquelles on ne ſe propoſe
d'autre but que l'amuſement & le plaiſir
de la converſation, n'ont rien que de bon
& d'eſtimable : mais lorſque les homm[es]

s'infatuent de quelque opinion frivole; que des perſonnes artificieuſes inſinuent dans leur eſprit des idées biſarres de ſainteté & de religion, par des dogmes & des exercices incapables d'augmenter l'amour qu'on doit à Dieu & au Prochain; qu'on apprend aux différentes Factions à ſe regarder les unes les autres comme odieuſes, profanes & mépriſables, à cauſe de la différence des dogmes & des opinions, lors mêmes que ces dogmes, vrais ou faux, ſont peut-être abſolument inutiles au bien public; lorſque les eſprits ſe paſſionnent pour ces ſottiſes, & que les hommes commencent à ſe haïr réciproquement pour des choſes qui n'ont rien de mauvais par elles-mêmes, & à aimer les Zélateurs de leur propre Secte pour des qualités qui n'ont rien d'eſtimable, & ſeulement à cauſe de la rage, de la fureur

& de la malice qu'ils témoignent pour les Sectes opposées, (ce que tous les Partis appellent communément du nom de zéle ;) alors il n'est pas étonnant que le *Sentiment moral* s'affoiblisse, & que les notions naturelles que nous avons du *Bien* & du *Mal* s'éteignent presque tout-à-fait, vû que nôtre admiration, nôtre amour, nôtre mépris & nôtre haine, s'écartent de leurs objets naturels.

Si quelqu'un est assez heureux pour n'avoir jamais entendu parler des dogmes de la plûpart de nos Sectes, ou supposé qu'il en ait connoissance, pour n'en avoir jamais épousé aucune, ou les avoir toutes adoptées également ; il peut se flatter d'avoir une disposition vraiment bonne & naturelle, parce que son caractére n'a jamais été corrompu par de vaines bagatelles, & qu'il n'a conçu ni mauvaise

humeur ni animoſité contre aucun homme de leur parti. Si quelques opinions méritent qu'on prenne leur défenſe, ce ſont celles qui nous donnent des idées aimables de la Divinité & de nos ſemblables : mais on doit s'oppoſer fortement à celles qui font naître dans nôtre eſprit des ſcrupules touchant la bonté de la Providence; ou qui nous repréſentent le genre humain comme mépriſable & intéreſſé, en nous inſinuant inſenſiblement ce principe dénaturé, artificieux & méchant : » Que les actions les plus généreuſes n'ont » d'autre ſource que l'Amour propre. « Cette Philoſophie de quelques-uns de nos Modernes ne tend, comme celle d'Épicure, qu'à nous inſpirer du chagrin, des ſoupçons & de jalouſie; ce qui fait un état infiniment plus triſte que quelques peines paſſagéres, auxquelles nôtre bon cœur & nôtre

crédulité pourroient nous expoſer : mais, graces à l'Auteur bienfaiſant de nôtre Etre, nous ſommes naturellement portés, en dépit de ces opinions, à avoir les uns pour les autres une amitié, une fidélité & une confiance réciproques.

Si nous pouvions entrer en liaiſon avec les voleurs qui nous donnent des marques du Sentiment moral dans la diviſion équitable & proportionnelle de leur proie, & dans la fidélité qu'ils obſervent les uns envers les autres, nous reconnoîtrions qu'ils ont des idées morales de leur profeſſion auſſi ſublimes que s'ils avoient en partage la vraie généroſité, le vrai courage, l'honneur réel, & même la vraie probité; qu'ils traitent de lâches, d'intéreſſés, de ſots & de débauchés, ceux que nous appellons honnêtes gens, gens induſtrieux; & qu'ils prétendent que

les richesses dont ceux-ci sont en possession, pourroient être beaucoup mieux distribuées, employées à de meilleurs usages, & appartiendroient beaucoup plus équitablement à de braves gens comme eux, qui ont autant de droit de vivre dans l'opulence que leurs voisins, dont ils ont encore à supporter la haine. Écoutons les discours de nos débauchés de profession, des hommes les plus dissolus : nous verrons quel usage ils ont fait de leur imagination pour pallier leurs vices, & pour leur donner les noms & l'appareil de la liberté, de la générosité & d'un juste ressentiment contre de vils inventeurs de loix artificieuses, qui n'ont eu d'autre but, disent-ils, que d'enchaîner leurs égaux, & de les gêner dans leurs plaisirs.

Il n'y a peut-être aucun homme qui ait persévéré pendant quelque tems dans

le vice sans remords, qui ne se soit fait un fantôme séduisant de Bonté morale, qui ne lui aura pas permis d'appercevoir les suites inhumaines & barbares de ses actions. On ne se dit point grossiérement à soi-même qu'on est un brigand: on ne se familiarise point avec l'idée révoltante de méchant homme. Il s'ensuit donc delà, qu'on se dérobe la turpitude de ses actions par quelque enveloppe qui les rend supportables. Ce que nous appellons avarice, l'Avare le qualifie d'attention circonspecte au besoin de sa famille & de ses amis. Ce que nous regardons comme fourberie, le Fourbe l'appelle conduite adroite. Ce qui passe parmi nous pour haine & vengeance, le Vindicatif le nomme juste sentiment d'honneur, & défense raisonnable de ses droits & de sa réputation.

Ce qui dans la perſonne de l'ennemi nous paroît meurtre, feu, ravage & déſolation, l'Ennemi le traite de courage, d'amour de la patrie, & d'attachement à ſes vrais intérêts. Ce que nous traitons de perſécution, paſſe dans l'eſprit de l'Enthouſiaſte pour zéle de la vérité & du bonheur éternel des hommes que les Hérétiques cherchent à pervertir. On n'agit dans toutes ces occaſions que par un faux ſentiment de Vertu, une idée de Bienveillance mal entenduë, des vûes partagées & retrécies du bien public, & des moyens de le procurer; en un mot, dans un ſyſtême étroit, & fondé ſur des conventions ridicules. Ce n'eſt point la méchanceté pure, le plaiſir de voir & de faire des malheureux, qui a produit les crimes dont nos Hiſtoires ſont ſouïllées:

c'eſt communément un fantôme extravagant de quelque vertu mutilée.

Inſani ſapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà, quàm ſatis eſt, virtutem ſi petat ipſam.

» Que le ſage paſſe pour fou, & l'hom-
» me équitable pour injuſte, s'ils recher-
» chent la vertu même avec des empreſſe-
» mens trop inquiets. « *

Fauſſes opinions des Loix divines.

V. Le dernier fondement de la diverſité des Sentimens naît des fauſſes opinions que l'on ſe forme des volontés & des Loix de la Divinité. Nous ſommes portés à nous y ſoumettre par reconnoiſſance & par le ſentiment d'un droit dont nous imaginons la Divinité revêtuë, de diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir de la vie

* Horace, Epit. 6. Liv. 1. verſ. 15.

& des biens de ses créatures. Telles sont les opinions qui dans tous les tems ont produit tant d'extravagances, de superstitions, de meurtres & de dévastations. C'est un sentiment de vertu qui a donné lieu à tous ces crimes, dont il est inutile d'apporter des exemples particuliers. Il suffit d'observer qu'ils sont plûtôt des preuves de l'existence du Sentiment moral que des objections qu'on puisse lui opposer, puisque ceux qui les ont commis, supposoient dans la Divinité le droit de disposer de ses créatures, & qu'il étoit impossible qu'ils se crussent tenus à quelque reconnoissance envers le Ciel, sans se regarder comme obligés d'obéir à ses ordres. Sans cette idée de reconnoissance l'intérêt eût surmonté le Sentiment moral des actions, auxquelles on se portoit pour le satisfaire.

Quant aux vices dont la ſource eſt communément dans l'amour du plaiſir, ou qui ſont occaſionnés par quelque paſſion violente ; puiſque leurs Auteurs ne tardent pas à s'appercevoir de leur malice, & qu'elle ſe préſente quelquefois à eux dans la chaleur même de l'action, il en réſulte ſeulement que le Sentiment moral & la Bienveillance peuvent céder aux ſollicitations importunes des autres deſirs.

L'Inceſte objecté.

VI. Il eſt à propos avant que de quitter ce ſujet, de réfuter une des plus fortes objections qu'on ait faites contre ce que nous avons dit dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage, ſçavoir, que ce *Sentiment* eſt naturel & indépendant de la *Coutume* & de l'*Éducation.* » Elle regarde certaines » actions que des nations entiéres ont

» euës en averſion du premier coup d'œil;
» tandis qu'elles ont paſſé pour inno-
» centes & même pour honnêtes chez
» d'autres. Le meurtre n'eſt pas plus
» abhorré des Chrétiens que l'inceſte;
» même par ceux d'entr'eux qui n'igno-
» rent pas combien la premiére de ces
» actions eſt préjudiciable au genre hu-
» main. Or nous convenons que ce qui
» eſt naturel à un peuple doit l'être à
» tous. L'averſion que nous avons pour
» l'inceſte n'eſt donc point naturelle;
» puiſqu'en Gréce c'étoit faire une action
» honnête que d'épouſer ſa belle-ſœur,
» & qu'en Perſe parmi les Mages, c'en
» étoit une bonne que d'épouſer ſa mere.
» Ne peut-on pas conclure delà, dit-on,
» que nôtre averſion ou nôtre approbation
» pour toute action en général, naît de la
» Coutume & de l'Éducation? «

Après

Il ne ſera pas difficile après ce que nous avons dit plus haut, de répondre à ce qu'on nous objecte. Si le Sentiment moral ne nous étoit point naturel, nous ne regarderions l'inceſte que comme une action contraire à nos vrais intérêts, & conſéquemment nous l'éviterions, & nous ne blamerions les inceſtueux que comme nous blamons un marchand qui ſe ruine; enſorte que l'eſpece d'averſion que nous aurions ſuppoſeroit encore le Sentiment du Bien moral. Il eſt vrai que la plûpart de ceux qui ont l'inceſte en averſion, n'ont jamais reflechi ſur ce que certaines ſortes d'inceſtes ont de contraire au bien public, & n'en connoiſſent point les ſuites: mais il faut convenir avec moi que partout où cette action eſt proſcrite, c'eſt qu'on la conçoit comme criminelle aux yeux de la Divinité, & comme expoſant

à sa juste vengeance celui qui s'en rend coupable ; or on convient généralement qu'il n'y a point d'ingratitude plus noire, ni d'extravagance plus outrée, que d'agir contre la volonté d'un Être tout-puissant, à qui l'on a des obligations. On apperçoit donc dans l'inceste quelque qualité moralement mauvaise, & il rentre dans l'ordre général des actions dont le fondement est mauvais, & qui péchent par défaut de Bienveillance. Mais il y a plus, partout où l'on regardera l'inceste comme criminel devant Dieu ; cette action sera opposée d'une autre maniére encore à la Bienveillance ; car dès lors on pourra regarder l'incestueux comme un Être qui expose un semblable qui doit lui être cher par les liens du sang, au dernier degré de misere, à la honte, à l'infamie & au chatiment. Quant aux contrées où l'on n'est

point persuadé que la Divinité ait défendu l'inceste, & l'ait en aversion, on peut le regarder comme innocent, s'il n'entraine après lui aucune suite facheuse.

De même qu'il arrive que des gens qui ont du goût participent à l'aversion que ceux avec lesquels ils vivent, & avec lesquels ils ont été élevez, ont pour de certains mets, sans en avoir goûté ; il peut arriver de même qu'on ait le Sentiment moral, & qu'on regarde par une foi implicite aux opinions d'autrui, comme moralement mauvaises, des actions en qui on n'apperçoit aucune qualité contraire au bien public ou particulier; on présume en pareils cas que les autres sont plus éclairez. L'éducation produit le même effet que la présomption. On en reçoit des idées qui donnent lieu à une aversion qui n'est point autorisée par la raison.

Quoiqu'il en ſoit, ſans le Sentiment moral nous ne pouvons nous prévenir contre une action, qu'en la regardant comme naturellement contraire à nos intérêts.

L'Éducation ne donne point le Sentiment moral.

VII. On s'aſſurera de l'univerſalité du Sentiment moral, ou de ſa *Priorité* à toute inſtruction, en obſervant les enfans, en étudiant leurs ſentimens, & ſe rappellant les contes dont on les berce, auſſi-tôt qu'ils ſont en état d'entendre leur langue. Ils ſe portent tous avec paſſion aux objets qui leur préſentent de la douceur & de l'humanité; leur averſion pour les gens cruels, avares, intéreſſés & traitres, n'eſt pas moins générale; quelle joie, quel chagrin, quel amour & quelle indignation ne remarquons-nous pas en eux aux

peintures morales qu'on leur fait des actions ; l'effet de ces tableaux est indépendant des notions qu'on a pris la peine de leur donner d'un Dieu, des Loix, d'une vie à venir, & de toutes les opinions qui peuvent leur faire préferer le bien général au bien particulier. Toutes ces choses leur feroient inconnuës, que nous remarquerions en eux les mêmes impressions & avec la même force.



SECTION V.

Autre preuve que nous sommes naturellement disposés à pratiquer la Vertu. On décrit plus au long les différentes espéces de Bienveillance qui sont en nous, aussi bien que les divers autres motifs intéressés qui nous y portent, sçavoir, l'Honneur, la Honte & la Pitié.

Degrez de Bienveillance.

I. J'AI taché de prouver ci-dessus que tous les hommes en général se sentent portés à avoir de la Bienveillance, même pour les parties les plus éloignées de leur espéce : mais on ne doit pas s'imaginer pour cela que toutes les affections bienfaisantes soient d'une même nature ou également fortes. On remarque quelques

autres eſpéces de Bienveillance bien plus étroites & bien plus fortes, lorſque les objets nous touchent de plus près, auxquelles on a donné les noms d'*Affection naturelle*, de *Reconnoiſſance* & d'*Eſtime*.

Affection naturelle.

J'ai déja parlé * de cette eſpéce d'*Affection naturelle* que les peres ont pour leurs enfans, & je me contenterai d'obſerver ici qu'elle ſubſiſte, quoique dans un moindre degré, parmi les collateraux, ainſi qu'on le remarque communement lorſqu'aucune oppoſition d'intérêt ne produit des actions contraires, ni ne contrebalance la force de cette *Affection naturelle*.

* Sect. II. Art. 9. Par. 2. 3.

Le Mérite ni la Connoiſſance n'y ont point de part.

Il eſt bon de remarquer encore que l'*Affection* dont on vient de parler, eſt entiérement indépendante du *Mérite* & de la *Connoiſſance*, puiſqu'elle eſt non-ſeulement antérieure à toute connoiſſance qui pourroit produire de l'eſtime, mais qu'elle agit encore dans les cas où cette connoiſſance devroit nous faire haïr des enfans vicieux. Une preuve même que cette *Affection* eſt naturelle, c'eſt qu'elle deſcend toujours des peres aux enfans, & qu'elle ne monte point réciproquement des enfans aux peres. La nature qui paroît quelquefois fort œconome dans ſes opérations, a donné aux parens une inclination très-forte pour le bien de leurs enfans, parce que ceux-ci

ne peuvent communément ſe paſſer de leur ſecours ; au lieu qu'elle a laiſſé à la réflexion & à la reconnoiſſance le ſoin de produire des retours d'amour dans les enfans pour leurs bienfaiteurs, qui ſont rarement dans le cas d'avoir autant beſoin du ſecours de leur poſtérité que leurs enfans en ont eu d'eux. Au reſte s'il étoit vrai que la *Connoiſſance* ou le *Mérite* produiſiſſent l'*Affection naturelle* dont nous parlons, elle devroit ſurement être plus forte dans les enfans qui ſont engagés de toutes les maniéres poſſibles envers leurs parens, par une infinité de bons offices qu'ils en ont reçus ; au lieu qu'on remarque tout le contraire. Bien plus, ce principe ne paroît point borné à l'humanité, mais il s'étend à tous les autres animaux, dans leſquels on ne ſuppoſe preſqu'aucune idée de mérite, & l'on remarque qu'il ne

ſubſiſte en eux, qu'autant de tems que les beſoins de leur jeuneſſe le demandent. Il ſeroit même inutile qu'il en fût autrement, puiſqu'après qu'ils ſont devenus grands, ils ſont hors d'état de ſe reſſentir de l'amour de leurs meres. Mais comme il en eſt tout autrement avec les *Agents raiſonnables*, auſſi leurs *affections* durent-elles pendant toute leur vie.

Gratitude.

II. Rien n'eſt plus capable de nous donner une juſte idée de l'ordre admirable avec lequel les hommes ſont formés, pour s'aimer réciproquement & ſe rendre mutuellement tous les bons offices qui dépendent d'eux, que de réfléchir ſur l'attrait puiſſant de cette eſpéce de *Bienveillance*, à laquelle on donne le nom de *Gratitude*. Toute le monde ſçait que la

Bienveillance qu'on a pour nous, fait une impression beaucoup plus profonde sur nôtre esprit, excite en nous une reconnoissance ou un amour plus fort envers nôtre Bienfaiteur, que ne le feroit une *Bienveillance égale* pour un tiers *. Or, comme le nombre des hommes qui vivent éloignés les uns des autres est infini, & que chaque individu est hors d'état par lui-même de pouvoir rendre de grands services à un grand nombre de personnes à la fois, la nature a eu soin pour empêcher que nôtre *Bienveillance* ne soit entiérement divisée par la multiplicité des objets qui nous sont également recommandables par leur vertu; ou ne devienne inutile en s'étendant à une infinité de personnes, dont nous ne pouvons ni comprendre ni favoriser les intérêts à cause

* Voyez ci-dessus Sect. II. Art. 6. §. 3.

du peu de commerce que nous avons avec eux ; de diſpoſer les choſes de façon, que comme nôtre attention eſt beaucoup plus reveillée par les bons offices que nous ou nos amis recevons, ils excitent de même en nous un Sentiment d'approbation & une *Bienveillance* beaucoup plus forte envers ceux qui en ſont les auteurs. C'eſt-là ce qu'on appelle *Gratitude*, & c'eſt elle qui eſt le fondement des aſſociations que nous formons pour les différentes eſpéces d'affaires & des bons offices que nous nous rendons réciproquement les uns aux autres. C'eſt elle encore qui encourage le *Bienfaiteur* à perſiſter dans ſa *Bienveillance*, & qui l'aſſure beaucoup mieux de l'augmentation du bonheur qu'il trouve dans la reconnoiſſance qu'on a pour ſes bienfaits *, que ſi ſa vertu

* Voyez ci-deſſus Sect. III. Art. 2. §. 2.

n'avoit d'autre récompense que l'approbation stérile des personnes qui n'y ont aucune part, qui ignorent ses besoins, & ne peuvent lui être utiles, surtout lorsqu'elles se sentent également portées à aimer une infinité de personnes que leurs vertus mettent en droit de prétendre également à leur amour.

On peut comparer la *Bienveillance* qu'on a pour tous les hommes en général à ce *principe de Gravitation* qui influë peut-être sur tous les corps qui existent dans l'univers; mais qui augmente à proportion que la distance diminue, & devient plus fort lorsque les corps viennent à se toucher. Or cette augmentation qui résulte de la proximité du corps, n'est pas moins nécessaire que l'*attraction*; car une attraction générale & égale dans toutes sortes de distances, vû la contrariété de cette multitude

infinie de forces égales, troubleroit la régularité du mouvement, & le feroit peut-être ceffer tout-à-fait. Outre cette attraction générale, les perfonnes verfées dans cette forte de matiére, en montrent un grand nombre d'autres entre diverfes efpéces de corps, qui répondent à quelques efpéces particuliéres de paffions, & proviennent de quelques caufes particuliéres. Cette attraction ou force qui produit la cohéfion des parties de chaque corps, peut fort bien repréfenter l'amour propre de chaque individu.

Ces différentes efpéces d'amour qu'on a pour les hommes à proportion qu'ils nous deviennent plus chers par leurs bienfaits, fe fait furtout remarquer dans celui que les Héros & les Légiflateurs obtiennent de leurs Compatriotes plûtôt que des Étrangers, même parmi ceux qui

ſont touchés de leurs vertus, auſſi bien que dans les liens que produiſent l'*amitié*, la *reconnoiſſance*, le *voiſinage*, la *ſociété*, qui ſont extrêmement néceſſaires à l'ordre & au bonheur de la ſociété humaine.

Amour de l'Honneur.

III. La conſidération de cette gratitude & de cet amour naturel que nous avons pour nos bienfaiteurs, & que nous avons prouvé ci-devant être tout-à-fait déſintéreſſés *, nous conduit aiſément à l'exament d'une autre détermination de nôtre eſprit qui n'eſt pas moins naturelle que la premiére, & qui conſiſte à deſirer & à nous complaire dans la bonne opinion & dans l'amour que les autres ont pour nous, lors même que nous n'en attendons aucun avantage, excepté celui qui réſulte de

* Voyez ci-deſſus Sect. II. Art. 6.

cette constitution qui rend l'honneur un bien immédiat. J'appellerois volontiers ce desir de l'honneur du nom d'Ambition, si la coûtume n'avoit attaché une mauvaise idée à ce mot, & ne s'en étoit servie pour désigner un violent desir de l'honneur & de l'autorité qui nous porte à employer les moyens les plus indignes pour l'obtenir. D'un autre côté, la nature nous a assujetti à un sentiment fâcheux de misére, qui résulte de la mauvaise opinion que les autres ont de nous, lors même que nous n'en attendons point d'autre mal. C'est ce que j'appelle Honte; & celle-ci est par sa nature un *mal immédiat*, tout comme nous avons dit que l'honneur étoit un *bien immédiat*.

Cela étant, si nous n'avions de Sentiment moral, ni d'autre idée des actions que relativement aux avantages ou au mal

que nous en recevons, je ne vois pas pourquoi nous ſerions ſenſibles à l'*Honneur* ou à la *Honte*; ou pourquoi un homme qui eſt à couvert du chatiment que mérite une mauvaiſe action, ſeroit fâché de ce que tout le monde en a connoiſſance. Le monde peut le regarder comme dangereux à ſes voiſins; mais qu'a de commun ſon repos avec cette opinion? A cauſe peut-être qu'on aura moins de confiance en lui pour l'avenir, & que ſes affaires en ſouffriront. Si c'eſt là l'unique cauſe de ſa honte, & qu'elle ne produiſe ni mal ni douleur immédiate diſtincte de la crainte de perdre, nous devrions toutes les fois que nous nous expoſons à quelque perte en concevoir de la honte, & employer tous nos efforts pour la cacher, au lieu que nous faiſons ſouvent tout le contraire.

Un marchand, par exemple, de peur de diminuer son crédit, cache un naufrage ou un mauvais marché. Peut-on dire que ce soit là la même chose que la passion de la honte ? Éprouve-t-il le même chagrin, le même abbattement d'esprit & le même repentir qu'un homme dont la trahison est découverte ? D'où vient les hommes se glorifient-ils quelquefois de leurs pertes, lorsque la cause en est estimée *moralement bonne*, quoiqu'ils affoiblissent réellement leur crédit dans l'esprit des marchands, c'est-à-dire, l'opinion qu'ils avoient de leurs richesses ou de leur capacité pour le commerce ? Un homme a-t-il jamais eu honte de s'appauvrir pour rendre service à sa patrie ou à ses amis ?

Les Principes moraux sont indépendans des Opinions de nos Compatriotes.

IV. Quelques-uns regardent les opinions de leurs compatriotes comme la principale régle de la vertu. Ils alléguent qu'en comparant nos actions avec elles, nous distinguons d'abord la différence qu'il y a entre le bien & le mal moral : ce qui prouve, disent-ils, que nous n'avons d'autre motif que l'ambition ou l'amour de l'honneur. Mais en quoi faites-vous consister l'honneur ? A n'être point universellement connu pour ce que l'on est, quelque méchant que l'on soit. Un avare est un homme sans honneur, lorsqu'il est universellement reconnu pour avare. Il en est de même du lâche, de l'intéressé, du voluptueux, & à plus forte raison du traître, de l'ingrat, du

cruel, & ainſi du reſte. Un Baladin, un Charlatan, un Joueur de Gobelets ne ſe fait honneur que lorſqu'il ſert au plaiſir de la multitude, par l'admiration & la ſurpriſe qu'il lui cauſe. *L'honneur n'eſt donc autre choſe que l'Opinion que les autres ont de celles de nos actions qui ſont moralement bonnes, où des talens dont on préſume que nous faiſons un bon uſage*, car ceux dont on abuſe., ſont ſuivis de la plus grande infamie. Il s'enſuit donc que l'ambition ou l'amour de l'honneur eſt réellement intéreſſé; mais il eſt toujours vrai de dire que ce penchant qui nous porte à aimer l'honneur, préſuppoſe *un Sentiment de vertu morale*, tant dans ceux qui l'accordent que dans ceux qui le recherchent.

Si nous connoiſſions un homme dont les actions n'euſſent d'autre motif que

l'ambition, nous ne trouverions aucune vertu dans celles qui ſont les plus utiles, puiſqu'elles ne partent d'aucun principe d'amour pour les autres, ni d'aucun deſir de nôtre bonheur. Dès que la nature nous a rendu l'honneur agréable, il peut devenir un motif capable de nous porter à la vertu, de même que le plaiſir qui naît de la réflexion que nous faiſons ſur nôtre bienveillance *: mais celui que nous regardons comme parfaitement vertueux, agit immédiatement pour l'amour d'autrui, quoique les avantages dont on vient de parler, puiſſent être autant de motifs capables de le porter à ces ſortes d'actions, ou à cultiver toute *affection bienfaiſante*, & à mépriſer tout intérêt contraire, comme procurant moins de bonheur que celui qui réſulte de la réflexion qu'il

* Voyez ci-deſſus Sect. III. Art. 15. §. 2.

fait sur sa propre vertu, & de la connoissance intérieure qu'il a de l'estime que les autres en font.

La honte est de même un *mal immédiat*, qui nous porte à nous abstenir de ce qui est *moralement mauvais*, sans pour cela que toute action ou omission motivée seulement par la crainte de la honte, mérite d'être regardée comme vertueuse.

Sentiment moral, source d'Opinions.

V. Voyons encore jusqu'à quel point les opinions de nos compatriotes sont capables d'influer sur le sentiment que nous avons du bien ou du mal moral. Une opinion a-t-elle cours dans un pays, les gens sans réflexion ne manquent pas de l'embrasser. Une action passe-t-elle pour avantageuse à celui qui la faite, nous la regardons comme telle, & l'amour propre nous y porte,

de même qu'il nous fait rejetter celle qui passe pour être nuisible à l'Agent. Si une action est estimée avantageuse au public, nous ne manquons pas de la croire telle; mais que s'ensuit-il de là? Si nôtre Bienveillance n'est point désinterressée, qu'est-ce qui pourra nous y déterminer? Nous aimons l'honneur, & nôtre intérêt personnel joint à l'envie de nous procurer ce plaisir, ne manquera point de nous la faire entreprendre. L'honneur ne consiste-t-il donc que dans l'opinion que nos Compatriotes ont qu'une action est avantageuse au public. Non sans doute : je ne vois pas qu'on honore beaucoup la trahison d'un ennemi que nous avons trouvé le moyen de gagner, malgré l'avantage que nous en avons retiré, ni qu'on fasse grand cas des services qu'on nous a rendus sans dessein, non plus que des bons effets que

nos ſollicitations ont produit ſur un poltron ; au lieu qu'on révére les tentatives infructueuſes qu'on a faites en vûe du bien public, lorſqu'elles partent d'un amour ſincére pour lui. L'*Honneur* préſuppoſe donc un ſentiment de quelque choſe d'aimable outre l'*Avantage*, ſçavoir, un *Sentiment d'excellence* dans le zéle qu'on a pour le bien public ; d'où il ſuit que le *premier Sentiment du bien moral* doit néceſſairement précéder l'*Honneur*, puiſqu'il en eſt le fondement *. Les perſonnes que nous fréquentons peuvent fort bien nous engager à croire ſans examen que certaines actions tendent au *Bien public* ; mais elles n'honoreront jamais ces ſortes d'actions, ni celui

* C'eſt à quoi doivent faire attention ceux qui font ſonner ſi haut la louange, la réputation, l'eſtime & la gloire, comme des choſes extrêmement deſirables, en même tems qu'ils rejettent tout Sentiment moral.

qui ne les a faites que par un ſentiment de quelque excellence réelle dans cet amour que nous avons pour le public, & qui nous porte à favoriſer ſes intérêts.

Nous feignons, diſent-ils, encore d'aimer le public, dans la vûe ſeule de jouir du plaiſir dont *l'Honneur* eſt accompagné, & nous approuvons ceux qui paroiſſent agir de cette maniére, ſoit pour tirer avantage de leur action, ou pour faire croire aux autres que nous avons véritablement à cœur le bien public. Mais peut-on approuver & admirer de bon cœur un homme dont on ſçait que toutes les actions n'ont d'autre principe que l'amour propre? Non, cela eſt abſolument impoſſible. De même, peut-on admirer ſincerement un homme qui paroît aimer le public ſans aucun Sentiment moral? Non, on ne peut ſe former aucune

idée d'un pareil caractére ; & quant à ceux qui feignent d'aimer le public, nous les haïssons comme des hypocrites & comme des personnes qui aspirent injustement à la même réputation que nous. Voilà tout l'effet que peuvent produire sur nous les préjugés de nos Compatriotes, en supposant même en eux un *Sentiment moral*, pourvû que nous n'en n'ayons aucun. Ils ne sçauroient jamais nous faire admirer la vertu dans autrui, ils peuvent seulement nous faire regarder les actions comme utiles ou désavantageuses, selon qu'elles tendent à nous procurer les plaisirs qui accompagnent l'honneur, ou le chagrin dont la honte est suivie.

Que si l'on suppose une fois que les hommes ont reçu de la nature un *Sentiment moral* de la bonté des actions, & qu'ils sont susceptibles d'un *amour* désinteressé,

il ne ſera plus difficile de rendre raiſon de ce qu'on vient de dire. Les opinions de ceux avec qui nous vivons peuvent nous faire regarder inconſiderement certaines actions comme nuiſibles au genre humain & comme moralement mauvaiſes, lors peut-être qu'elles ne ſont point telles, de même que le ſentiment que nous en avons peut nous porter à avoir de l'averſion pour elles, auſſi bien que pour les Auteurs; nous pouvons recevoir par le même canal des préjugés implicites qui nous faſſent regarder les actions comme bonnes, qui joints au deſir de l'honneur, peuvent concourir avec la bienveillance à nous en faire faire de ſemblables : mais ſi nous n'avions aucun ſentiment des qualités morales des actions, & que nous ne les conçuſſions qu'autant qu'elles nous ſont avantageuſes ou nuiſibles, nous n'honorerions

ni aimerions ceux qui agissent par amour pour le public, ni nous n'aurions égard à leurs actions qu'à proportion qu'elles nous toucheroient personnellement. Nous pourrions bien nous former un idée métaphysique du bien public; mais sans un Principe de bienveillance nous ne le desirerions jamais qu'autant qu'il contribueroit à nôtre intérêt particulier, de même que sans un *Sentiment moral*, nous n'admirerions ni n'aimerions jamais ceux qui travaillent de tout leur pouvoir à le procurer. Il s'en faut donc beaucoup que la vertu soit *la fille de la flatterie*, & qu'elle soit *produite par l'orgueil*, ainsi qu'un Auteur moderne la prétendu *, puisque ce dernier vice, à prendre ce mot dans son mauvais sens, *est l'effet de l'ignorance*, *suivant le Sentiment moral que nous en avons*,

* Voy. la Fable des Abeilles p. 37. 3e. édition.

& la flatterie un instrument que les fourbes employent pour faire servir ce Sentiment moral à leur propre avantage.

Le Sentiment moral est indépendant de l'Amour de l'Honneur.

VI. Pour éclaircir ce qu'on vient de dire du pouvoir que l'honneur a sur nous, supposons qu'un État ou un Prince faisant attention à la quantité d'argent que les Musiciens Italiens emportent d'Angleterre, décerne des honneurs, des statuës & des titres à ceux qui excelleront dans la Musique : On ne peut douter qu'une pareille promesse n'excite tous ceux qui ont du talent pour cet Art à l'étudier, & que tous les Citoyens ne regardent ceux qui réussiront comme des sujets aussi utiles qu'agréables à l'état. Croit-on cependant que l'espoir des récompenses dont on vient

de parler, puiſſe donner à tous les hommes une bonne oreille, ou leur faire goûter l'harmonie ? Pourra-t-il jamais nous faire aimer ſincerement un Muſicien qui n'a que le gain en vûe, comme nous aimons un bon compatriote ou un ami généreux ? Je ſuis perſuadé que non ; cependant l'*Amitié* ſeule, ſans le ſecours des ſtatuës ou des honneurs, ſuffit pour nous faire regarder une perſonne comme extrêmement aimable.

Servons-nous d'un autre exemple, & ſuppoſons qu'on décerne des ſtatuës & des arcs de triomphe auſſi bien qu'une grande ſomme d'argent, à quiconque découvrira les longitudes ou quelqu'autre choſe également utile : il eſt certain qu'une pareille promeſſe ne ſçauroit manquer d'exciter dans tous les hommes un deſir de ces ſortes de connoiſſances, vû l'avantage

qu'ils en retireroient ; mais croit-on qu'on aimât un Mathématicien comme on aime un homme vertueux ? Croit-on qu'un Mathématicien aimât celui qui auroit réussi dans une pareille découverte, s'il sçavoit qu'il n'a aucun amour pour le genre humain, qu'il est indifférent pour son bonheur, & qu'il joint à un mauvais naturel, un orgueil & une avarice démesurée ? En un mot, on a beau honorer toutes les autres Qualités par telles démonstrations extérieures qu'on voudra, à moins qu'on ne découvre ou qu'on ne présume une intention bienfaisante dans l'usage qu'on en fait, on pourra bien regarder ces qualités comme utiles à ceux qui les possédent ; mais elles n'exciteront jamais en nous ces Sentimens d'estime & d'amour que nous avons naturellement pour ceux en qui nous

remarquons de la Bienveillance ou de la Vertu.

L'amour de l'honneur & la crainte de l'infamie, peuvent ſouvent nous porter à des actions que nous ſçavons devoir nous attirer l'eſtime de nos ſemblables, lors même que nous n'eſpérons en tirer aucun avantage. Le ſoin qu'on a de ſe conformer à l'inclination d'autrui, étant une marque d'humanité, elle peut porter les Spectateurs à aimer l'Agent; quoiqu'ils ne voyent aucune bonté moral dans l'action même; mais à moins que les hommes n'ayent quelque Sentiment de la bonté des actions, ils ne s'y porteront jamais avec ardeur, s'ils ſont éloignés du commerce des autres hommes; & ils n'aimeront jamais ceux qui s'en acquittent le plus parfaitement, ou qui les pratiquent dans la ſolitude, & encore

moins

moins seront-ils mécontens d'eux-mêmes, s'ils viennent à agir autrement sans témoins. Or c'est ce que nous éprouvons à l'égard de la Vertu, d'où il suit que le Sentiment moral que nous en avons, est antérieur à l'honneur qui en résulte.

C'est donc à tort qu'un Auteur moderne * compare l'origine des idées que nous avons de la Vertu, & l'estime que nous en faisons à la maniére dont on corrige les mauvaises habitudes des enfans, en louant ceux qui en ont de meilleures. On verra ci-dessous **, que l'approbation que nous donnons à certains gestes, de même que ce qu'on appelle *Décence* dans le mouvement, dépend de quelques idées morales qu'en ont les personnes âgées; mais avant que les enfans soient en état

* Voyez la Fable des Abeilles, p. 38. 3e. édit.
** Voyez Sect. VI. Art. 4.

d'obſerver ce rapport, ce n'eſt que leur bon naturel, l'envie qu'ils ont de plaire à ceux dont ils dépendent, & l'amour de la louange qui les oblige à ſe conduire comme on le deſire, ſans pour cela qu'ils découvrent aucune excellence réelle dans cette eſpéce de contenance. Delà vient qu'ils s'embarraſſent fort peu de leurs geſtes lorſqu'ils ſont ſeuls, à moins qu'ils n'ayent envie de plaire à ceux devant qui ils ſe préſentent ; & qu'au lieu d'aimer & d'approuver ceux qui excellent en ce genre, ils conçoivent de l'envie & de la haine pour eux, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de diſcerner la connexion qu'il y a entre les geſtes & les qualités morales, ou de refléchir ſur la bonté naturelle que marque une pareille obéiſſance.

Faux Honneur.

VII. Ce qu'on vient de dire de l'Honneur peut servir à expliquer pourquoi les hommes ont souvent honte des choses qui n'ont rien de mauvais, & tirent gloire de celles qui ne sont point vertueuses. Car il suffit qu'une action paroisse vicieuse à quelques personnes, encore qu'elle ne soit point telle, pour qu'elles ayent une mauvaise idée de celui qui l'a faite, & il n'en faut pas davantage pour le combler de confusion, & le chagriner de ce qu'on le croit *moralement méchant*. De même, ceux qui regardent une action comme *moralement bonne*, ne manquent pas d'honorer celui qui en est l'auteur, & celui-ci ne peut s'empêcher d'y être sensible, encore qu'il ne découvre aucune bonté morale dans ce qui lui procure cet honneur.

Incapacité morale, sujet de Honte.

Nous ferons de même honteux de nôtre incapacité morale ou de nôtre peu de talent, furtout fi nous nous fommes mis dans ce cas par nôtre propre négligence. Il fuffit auffi que quelques circonftances foient regardées comme indécentes dans un pays, nuifibles aux autres ou diffamantes, pour que nous foyons honteux de nous y laiffer furprendre, parce qu'elles nous privent de la bonne opinion que les autres avoient de nous, lors même que nous fommes convaincus que cette indécence ou cette offenfe n'a point fon fondement dans la nature, & n'eft que le pur effet de la coutume. C'eft ainfi que nous ferions fâchés d'être furpris dans ces fonctions naturelles qui paffent pour indécentes & nuifibles, quoique nous

ſoyons perſuadés qu'elles ne marquent effectivement ni foibleſſe ni vice. Au contraire, toute capacité morale paſſant généralement pour une marque d'application & de vertu, & nous procurant l'eſtime d'autrui, nous en tirerons gloire & vanité, de même que nous ſerons honteux de nous en voir privés. Delà vient que les richeſſes & l'autorité, qui ſont des inſtrumens qui excitent puiſſamment à la vertu, nous font honorer de nos ſemblables, & ſont très-capables d'exciter de l'orgueil dans celui qui les poſſéde, lorſqu'on en fait un bon uſage, & qu'on les employe au ſervice de ſes amis & de ſa patrie. Comme cette paſſion eſt générale dans tous les hommes, & qu'elle peut être bonne ou mauvaiſe ſuivant ſes principes, on peut la définir, un *plaiſir qui réſulte de la poſſeſſion réelle ou imaginaire de*

l'honneur, ou du droit qu'on prétend y avoir. Le ſçavoir, la ſagacité & la force produiſent les mêmes effets ſur nous, & delà vient que les hommes ſont ſi portés à en faire parade.

Mais lorſqu'il eſt évident qu'on n'a que ſon intérêt particulier en vûe dans l'uſage que l'on fait des talents qu'on tient de la nature; l'honneur ceſſe, on travaille à les celer, ou du moins on ne s'empreſſe point d'en faire parade. Cela ſe remarque ſurtout lorſqu'il peut naître dans l'eſprit des autres que nous en abuſons. C'eſt ainſi qu'il arrive à quelques méchans de rougir de leurs richeſſes, & de les cacher avec autant de ſoin que quelques hommes intéreſſés diſſimulent leur pouvoir. On tient encore quelquefois cette conduite dans des occaſions où l'intention n'eſt pas poſitivement mauvaiſe;

parce qu'en diſſimulant ſes facultés, on augmente le bien moral d'une petite action qu'on ſe ſent le courage de faire.

Amour propre, Paſſion honteuſe.

En un mot, on remarque généralement que les actions qui partent de l'amour du bien public, ſont toujours accompagnées de hardieſſe & de franchiſe, & au contraire que celles qui n'ont qu'un principe de malice ou d'intérêt, cauſent de la honte ou de la confuſion à leurs auteurs, qui ſe forcent de les dérober aux yeux d'autrui par tous les moyens imaginables. Rien ne nous porte plus ordinairement au vice qu'un deſir trop ardent de nôtre *propre plaiſir*, & lorſque les hommes ont une idée claire de la *Vertu*, ils ne peuvent s'empêcher d'avoir honte de toute action qui témoigne de l'amour propre, & une humeur

intéressée, lors même que cette derniére n'a rien que d'innocent. Nous sommes naturellement disposés à croire que ceux qui nous voyent adonnés à la recherche de ces sortes de plaisirs, conçoivent de nous des opinions désavantageuses comme trop soigneux de ce qui peut flatter nos sens, & delà vient que dans toutes les nations policées, on s'efforce d'en dérober la connoissance à ceux avec qui on ne les partage point. On peut mettre de ce nombre les plaisirs de l'amour entre les personnes mariées, & même le boire & le manger, aussi bien qu'une recherche trop exquise des mets, ou des boissons capables de flater le goût; au lieu qu'on tire vanité d'une table ouverte & d'une dépense qui part d'un principe d'hospitalité; de même que de tous les bons offices que se rendent deux époux lorsque l'intérêt

n'y a aucune part, & qu'on n'agit qu'en conséquence de l'amour qu'on a pour la personne avec qui l'on est lié. C'est-là, je crois, ce qui a introduit les idées de la modestie chez les Nations polies, & la coutume les a ensuite si bien fortifiées, que nous avons honte aujourd'hui de plusieurs choses sur quelques opinions implicites confuses de mal moral, quoique nous soyons hors d'état d'en rendre raison.

L'Honneur & la Honte naissent souvent de quelques associations d'idées.

De là vient encore qu'on n'a jamais honte de tout ce qui sent la grandeur & l'opulence. Il y a là-dedans un mélange d'idées morales de bienveillance, de facultés convenablement employées, de sujets ou de cliens soutenus, d'amis soulagés,

aſſiſtés, protégés; il y a une telle facilité à faire de grandes & de belles actions lorſqu'on eſt riche & puiſſant, que loin de rougir de ces acceſſoires, on s'en fait honneur ; & loin de cacher nôtre maniére de vivre à ceux avec qui nous vivons, nous tâchons de les rendre témoins de nôtre état, auſſi bien que de la magnificence qui l'accompagne. Sans cette aſſociation d'*idées morales*, il n'eſt point d'homme qui pût ſupporter la baſſeſſe d'un pareil état, ou s'empêcher de mépriſer ceux qui s'y trouvent engagés. Croit-on qu'un homme pût ſe plaire dans une compagnie de ſtatuës qui environneroient ſa table, qui ſeroient conſtruites avec aſſés d'artifice pour manger tout ce qu'on y ſerviroit, & qui inſpirées par quelques domeſtiques, comme autant de marionnettes, le remerciroient en des

termes auſſi ſurannés que ſtériles de la bonne chere qu'il leur a fait faire ? ou qui par la façon dont elles ſeroient faites, s'acquitteroient de toutes les ſoumiſſions & de toutes les grimaces dont on régale tous les jours les Grands à leur lever ?

La honte que nous cauſe la meſquinerie de nôtre habillement, de nôtre table, & de nos équipages, part du même motif, parce qu'une pareille médiocrité paſſe ſouvent pour une marque d'avarice, de baſſeſſe d'ame, d'incapacité, & de peu de conduite dans la vie, & pour un défaut de capacité morale : & une preuve de ce que je viens de dire, c'eſt que les hommes tirent vanité de la médiocrité de leur fortune lorſqu'elle n'eſt dûe qu'à une bonne action. Combien trouve-t-on de gens qui rougiroient d'un mauvais dîner, & qui tirent gloire d'avoir vécu de chiens & de

chevaux au siége de *Derry*, & qui l'avouent sans en avoir honte ?

Cette connexion qui se forme dans nôtre imagination entre la grandeur extérieure, la magnificence des habillemens, les équipages, le cortege, les marques d'honneur & quelque capacités morales plus grandes qu'à l'ordinaire, est peut-être de plus grande conséquence dans le monde, que quelques Philosophes reclus qui se piquent de mépriser ces pompes extérieures, ne l'imaginent. C'est-là peut-être la principale, sinon l'unique cause de ce que quelques personnes regardent comme miraculeux, sçavoir, que des Gouverneurs civils, qui n'ont pas plus de capacité que leurs voisins, maîtrisent l'esprit du peuple par l'autorité qu'ils prennent sur eux & la crainte qu'ils leur inspirent, & les tiennent dans la sujetion

à l'aide de quelques gardes, qui ſuccomberoient aiſément ſous le complot que pourroient former dans un état des mécontens & des factieux, que leur hardieſſe & leur mépris pour la mort rend capables d'une pareille entrepriſe.

On voit encore par-là d'où vient que nous ne ſommes jamais honteux de céder au *Sentiment ſupérieur* de la Beauté & de l'Harmonie, non plus qu'au plaiſir que nous avons d'acquérir des connoiſſances, même à la face de toute la terre. Les objets capables de nous procurer ce plaiſir, ſont d'une nature à en fournir un pareil à pluſieurs perſonnes à la fois, & la poſſeſſion où nous en ſommes n'a rien d'incompatible avec celle à laquelle les autres aſpirent; de ſorte que quand même nous rechercherions ces ſortes de plaiſirs par *Amour propre*, comme leur poſſeſſion n'a rien qui

puisse préjudicier à autrui, on ne regardera jamais un homme comme inhumain & intéressé pour la rendre la plus complette qu'il est possible. Rien n'empêche que la régularité ou l'harmonie qui me plaît, ne plaise en même tems à une infinité de personnes, & que je ne reçoive le même plaisir d'un *Théorême* qui a déja amusé un milier de personnes. Ces sortes de recherches ne sçauroient donc jamais causer de la honte à qui que ce soit, puisqu'elles ne nous engagent à aucune action qui marque de la malice, de l'envie ou un mauvais naturel; de même qu'on ne regardera jamais un homme comme *intéressé* pour rechercher des objets capables de lui procurer des plaisirs sans fin *.

* Je donne une raison peut-être plus vraisemblable de ceci dans l'Essai sur les Passions, p. 6.

Ce qu'on vient de dire de l'*Honneur* & de la *Honte* peut encore ſervir à expliquer pourquoi la plûpart des hommes ſouffrent des louanges qu'on leur donne en face. Il n'eſt perſonne qui n'aime à ſe voir eſtimer de ſes ſemblables, & qui ne trouve un très-grand plaiſir à s'entendre louer ; mais on n'aime point que d'autres ſoient témoins d'un plaiſir qui nous eſt réellement propre, qu'ils nous y croyent ſenſibles, ou qu'ils s'imaginent que nous ne faiſons de bonnes actions que dans la vûe de nous le procurer ; & delà vient que nous cherchons à en jouir en ſecret, comme nous faiſons des autres plaiſirs que d'autres ne ſçauroient partager avec nous.

La Pitié eſt un motif capable de porter à la Vertu.

VIII. Examinons maintenant une autre

détermination de nôtre esprit, qui prouve fortement que la *Bienveillance* nous est naturelle ; c'est de la Pitié dont je veux parler. C'est elle qui nous porte à rechercher l'intérêt de nos semblables indépendamment de l'utilité qui peut nous en revenir. Éclaircissons ceci. Il n'est point d'homme qui ne souffre de la misére dans laquelle un autre est plongé, à moins qu'il ne le croye méchant dans un sens moral; je dis plus, qui n'y soit sensible, dans le cas même qu'on vient de supposer. L'*intérêt* peut nous porter à commettre une cruauté, elle peut même surmonter nôtre pitié; mais il est rare qu'elle l'éteigne jamais. Une passion subite telle que la colére ou la haine, peut nous représenter une personne comme *absolument mauvaise*, & affoiblir par ce moyen nôtre pitié, mais une fois passée, celle-ci ne manque presque

presque jamais de reprendre l'empire qu'elle avoit sur nous. Il peut même arriver qu'un *motif désintéressé* surmonte nôtre pitié dans le tems même que nous sommes de sang froid; tel est l'amour que nous avons pour nôtre patrie, ou le zéle qui nous anime pour la religion que nous professons. Toute *persécution* est généralement occasionnée par l'amour de la vertu, & par un desir du *bonheur éternel* des hommes, quoique nôtre folie nous fasse choisir des moyens absurdes pour le leur procurer; elle est même souvent accompagnée d'une *Pitié* assez forte pour faire désapprouver au *Persécuteur* un choix auquel il ne se détermine que par des raisons plus pressantes; à moins que le Préjugé ne lui fasse regarder les hérétiques comme absolument méchans.

On peut observer ici combien l'homme est porté à la *Compassion* par la constitution même de sa nature. La misére ou la détresse dans laquelle nous sommes influent immédiatement sur l'air de nôtre visage, à moins que nous ne l'empêchions par la réfléxion, & ne manque pas de causer de la peine à tous ceux qui en sont témoins, & qui connoissent à nôtre contenance la fâcheuse situation dans laquelle nous nous trouvons. Nous poussons machinalement des cris & des soupirs à la vûe d'un mal qui nous menace, & il n'y a quelquefois ni égard ni bienséance qui puisse nous en empêcher. C'est-là la voix dont la nature se sert pour se faire entendre à toutes les nations, qui porte tous ceux qui sont présens à nous secourir, & qui rallentit quelquefois la fureur d'un ennemi impitoyable.

On a vû ci-dessus * que la *Compassion* ne nous porte pas immédiatement à desirer la cessation du mal que nous souffrons : il nous plaît dans certains cas, & nous n'aimons point ceux qui sont autrement affectés que nous. Elle nous porte cependant à desirer le soulagement des malheureux, indépendamment de l'avantage qui peut nous en revenir. Trouvons-nous la chose impossible, la réflexion vient au secours, elle nous fait appercevoir l'inutilité d'une pareille *Compassion*, l'*Amour propre* nous fait fuir l'objet qui cause nôtre douleur, & nous porte à en détourner nôtre pensée. Le peuple qui est incapable d'une pareille réflexion recherche par une espéce d'instinct naturel tous les objets capables d'exciter sa compassion, & s'expose volontairement à la douleur qui en résulte,

* Voyez Sect. II. Art. 8. §. 2.

ſans en pouvoir rendre raiſon, ainſi qu'on en voit un exemple dans les exécutions publiques.

On doit attribuer au même motif l'empreſſement que les hommes ont de voir repréſenter des Tragédies; mais on peut en donner une autre raiſon qui n'eſt pas moins forte, ſçavoir, la *Beauté morale* des *caractéres* & des *actions* qu'ils prennent plaiſir à conſidérer. Je doute en effet qu'on prit plaiſir aux Spectacles tragiques, que l'on ſçait être feints & ſuppoſés, ſi l'on n'étoit inſtruit des *Qualités morales* de ceux qui ſouffrent, auſſi bien que de leurs caractéres & de leurs actions. Je ſuis même convaincu que ſans la *Beauté* qui excite en nous le deſir d'aſſiſter à de pareilles repréſentations, nous ne nous expoſerions point volontairement à la douleur que nous cauſe un malheur tout-à-fait imaginaire.

C'eſt à ce même motif qu'on doit attribuer l'empreſſement que les Romains avoient pour les combats des Gladiateurs, qui leur fourniſſoient des exemples fréquens d'intrépidité & de mépris de la mort, auxquels on ne ſçauroit refuſer le titre de *Capacité morale*, ſi tant eſt qu'on leur refuſe celui de *Vertu*; auſſi Ciceron les regardoit-il comme très-propres à inſpirer la *Grandeur d'ame*. Le *Gladiateur antagoniſte* portoit ſeul tout le blâme de la cruauté qu'on exerçoit dans ces ſortes de combat, parmi un peuple incapable de réflexion; & le vainqueur qui montroit du courage & de l'adreſſe, obtenoit la réputation de vertueux, auſſi bien que la faveur des ſpectateurs, qui le juſtifioient par la néceſſité où il étoit de ſe défendre. Inſenſez qu'ils étoient! ils ne s'appercevoient pas que leur empreſſement

pour ces fortes de fpectacles, de même que la faveur qu'ils accordoient à ceux qui les leur procuroient, & qui leur fourniffoient le moyen de fuivre le penchant naturel qu'ils avoient à la compaffion, étoient la vraie fource de tous les malheurs dont ils étoient continuellement accablés.

Quelle idée aurions-nous d'un *Candidat* qui n'offriroit à fes concitoyens que des fpectacles de mifére, qui épuiferoit les hôpitaux & les infirmeries des malheureux qui les habitent, ou qui après avoir acheté autant d'efclaves, les égorgeroit de fes propres mains après leur avoir ôté tout moyen de fe défendre? Je douterois fort du fuccès de fon élection, quand même la *Compaffion* attireroit une foule de monde à un pareil fpectacle, fi fon antagonifte choififfoit un divertiffement plus vertueux,

en apparence, ou qui fournit aux spectateurs des exemples de vertus & de vices.

Compassion naturelle à l'homme.

Il est aisé de juger combien cette disposition que nous avons à la *Compassion* est indépendante de la *Coutume*, de l'*Education* ou de l'*Instruction*, par le pouvoir qu'elle a sur les femmes & sur les enfans, sur qui celles-ci ont le moins d'influence. Si les enfans se plaisent à quelques actions qui marquent de la cruauté, & à tourmenter les animaux qui tombent sous leurs mains, c'est moins par malice ou par défaut de compassion, que par l'ignorance où ils sont des signes dont plusieurs animaux se servent pour témoigner leur douleur, jointe à la curiosité de voir les différentes contorsions de leurs corps. En effet

à mesure que leurs connoissances augmentent, & qu'ils viennent à sentir les maux qu'ils leur font souffrir, la compassion l'emporte souvent sur la raison, ainsi qu'il paroît lorsqu'on les mene voir quelque exécution, car ils ne voyent pas plûtôt souffrir le malfaiteur, qu'ils condamnent la malheureuse nécessité où l'on est de pourvoir à la sûreté des citoyens par un moyen aussi cruel & aussi barbare.

Quelques-uns ont allegué, » que quoi-» que la vûe de la misére d'autrui nous » cause du chagrin de façon ou d'autre, » la compassion que nous ressentons ne » laisse pas d'être accompagnée de quel-» que plaisir; ce plaisir est supérieur à la » douleur que nous ressentons par sympa-» thie, & de-là vient, disent-ils, que nous » aimons à exciter cette compassion en » nous, & que nous y prenons goût. «

Si cela étoit, il s'ensuivroit que celui qui compatit à la peine d'autrui, devroit naturellement souhaiter de la voir durer, à dessein de persister dans cet état, dont le plaisir n'est point pur, à la vérité, mais supérieur cependant à quelque douleur que ce soit.



SECTION VI.

De l'importance du Sentiment moral *pour le bonheur présent des hommes, & de son influence sur leurs affaires.*

Importance du Sentiment moral.

I. IL paroît par ce que l'on vient de dire, que nonobstant la corruption des mœurs dont on se plaint à si juste titre, ce *Sentiment moral* a plus d'influence sur le genre humain, qu'on ne le croit communement, quoiqu'il soit souvent dirigé par des vûes partiales & très-imparfaites du bien public, & souvent surmonté par l'amour propre : mais nous allons prouver » qu'il nous cause plus de plaisir & » de douleur que toutes nos autres facul» tés ensemble, & pour ne point répéter

» ici ce que j'ai dit ailleurs, je me contenterai d'observer, que toutes les fois que » quelque qualité vraiment bonne nous » procure du plaisir par la réflexion qu'elle » nous donne lieu de faire, ou à cause de » l'honneur qui nous en revient, sa contraire nous cause une douleur proportionnée, en conséquence des remords & de la » honte qui en sont inséparables. « Nous allons examiner les *plaisirs moraux*, non-seulement en détail, mais en tant qu'ils sont la source la plus agréable des plaisirs, qu'on goûte ordinairement dans la vie.

Tous les hommes paroissent admettre dans la possession des qualités morales qui ont une bonté réelle, une *Excellence* supérieure à tout autre plaisir, & regardent au contraire le *Mal moral* dans lequel on persiste, comme un état infiniment pire qu'aucun autre que

ce soit. Leurs actions ne doivent point faire la régle de nôtre jugement dans cette occasion ; car encore qu'ils puissent ressentir l'influence des *Sentimens moraux*, il n'est pas moins certain, que les passions intéressées l'emportent souvent sur eux ; & que des vûës partiales de l'influence des actions, leur font regarder comme *Bon*, ce qui est moralement mauvais. Il est plus à propos d'examiner les sentimens que les hommes ont généralement de l'état de leurs semblables, lorsqu'ils n'y sont aucunement intéressés, car dans ces sortes de sentimens la nature est calme & tranquille, & se montre à découvert telle qu'elle est.

Supposons une créature raisonnable dont l'esprit soit occupé sans interruption des Sensations agréables de l'odeur, du goût & du toucher, &c. Croit-on qu'elle

fût dans un état suffisamment heureux, si son esprit n'avoit en même tems aucune autre idée que ce fût? Ne regarderions-nous pas cet état comme le plus bas, le plus abject & le plus méprisable qui fut au monde, s'il n'y avoit ni société, ni amour, ni amitié, ni bons offices à attendre d'elle? Quel jugement doit-on donc faire d'un état dans lequel on ne goûteroit d'autres plaisirs que ceux des sens extérieurs; en laissant encore entr'eux les longs intervalles que la foiblesse de nôtre nature exige? Quelle triste & insipide réflexion ne laissent point les plaisirs passés! sommes-nous dédommagés des dégoûts & des langueurs qu'ils traînent à leur suite par le retour passager de ces sortes de Sensations! Cette incapacité où nous sommes de jouir longtems des plaisirs des sens extérieurs,

ne nous prouve-t-elle pas, » qu'il doit y
» avoir quelqu'autre plaisir plus durable
» qui ne soit point interrompu par des
» dégoûts ni des réflexions affligeantes? «

Joignons au plaisir des *Sens extérieurs* les perceptions de la *Beauté* de l'Ordre & de l'Harmonie; ce sont-là sans doute des *plaisirs plus nobles*, & qui paroissent ne laisser aucun vuide dans l'esprit; cependant quelle froideur, quelle insipidité dans leur jouissance sans les *plaisirs moraux* qui résultent de l'amitié, de l'amour & de la bienveillance! Puis donc que la simple absence du *bien moral* nous fait regarder l'état d'un Être raisonnable comme méprisable, quel dédain ne devons-nous pas concevoir pour les dispositions contraires qui le plongent dans une misére dont aucune autre sorte de plaisir ne sçauroit le dédommager. Voudrions-nous être dans

le même état qu'un furieux ou méchant, un vindicatif ou un envieux, à condition de jouir de tous les plaisirs des Sens extérieurs ou intérieurs? Les plaisirs intérieurs de la *Beauté* & de l'*Harmonie*, contribuent beaucoup, il est vrai, à calmer l'esprit lorsqu'il est transporté par la colére, l'animosité ou l'esprit de vengeance, & ce n'est qu'après qu'ils ont produit leurs effets, que nous sommes capables de jouir de quelque plaisir; car tant que ces affections obsédent nôtre ame, elle est dans un tourment & dans une misére que rien ne peut exprimer.

Prouvée par les caprices de l'Imagination.

Qui est-ce qui bâtissant des châteaux en l'air, & formant en soi-même le plan imaginaire d'une vie heureuse, s'est jamais avisé de poser dans son imagination la

trahison, la cruauté ou l'ingratitude pour les premiers degrés de son élevation, & d'en faire son caractére après y être parvenu? Dans ces momens même de réverie, ce sont les loix de l'*Honneur*, de la *Bonne-foi*, de la *Générosité* & du *Courage* qui nous dirigent; & le souhait le plus humiliant que nous soyions capables de faire, c'est d'être enrichi par quelque hazard innocent.

O si urnam argenti Fors quæ mihi monstret ut illi *,
Thesauro invento qui mercenarius agrum,
Illum ipsum mercatus aravit, dives amico Hercule.

» Oh! si quelque bonne fortune me faisoit découvrir une urne pleine d'argent, » comme à ce bon Paysan, qui ayant

* Hor. Liv. 2. Sat. 6. v. 10.

» trouvé

» trouvé un trésor, cultiva pour lui-mê-
» me, par la faveur d'Hercule, le champ
» qu'il labouroit auparavant pour un
» maître. «

Le *travail*, la *faim*, la *soif*, la *pauvreté*, la *douleur* & le *danger*, n'ont rien de si affreux, que nôtre amour propre ne convienne que nous pouvons y être souvent exposés. Au contraire, les vertus que ces accidens nous donnent lieu de mettre au jour, sont si aimables & si excellentes; que les Auteurs des Romans ou des Poëmes Épiques ne conduisent presque jamais leurs Héros imaginaires au comble du bonheur par d'autres routes. Une chose ne mérite nôtre amour ou nôtre admiration, qu'autant qu'elle tient de la Vertu; le Roman & le Poëme Épique finissent où la Vertu cesse. Bien plus, la difficulté * ou le *Mal*

* Sect. III. Art. 2. Axiome 6.

naturel augmente si fort la Vertu de la bonne action qu'il accompagne, que nous ne pouvons aisément supporter ces sortes d'ouvrages après que le malheur est passé, & nous ne continuons à le goûter, que lorsqu'ils nous présentent une nouvelle scene de *Bienveillance* dans un état heureux. Une scene continuelle de *Prospérité* extérieure ou de Bien naturel, où il ne paroît rien de moral ni de vertueux, ne sçauroit amuser la personne la plus stupide, quelqu'intéressée qu'elle soit à la fortune de son Héros; car là où la Vertu cesse, il ne reste plus rien qui soit digne de nôtre favori ou dont on prenne plaisir à le voir en possession, quelque desir que nous ayons de le voir heureux.

La Vertu reconnuë supérieure à tout autre plaisir.

Essayons de prouver par un exemple

particulier, combien nous préférons la possession de la Vertu à tout autre plaisir, & combien nous regardons le vice comme le plus grand de tous les malheurs. Nous ne sçaurions lire l'Histoire de Regulus telle que Ciceron & quelques autres la rapportent, sans nous intéresser à la fortune de ce grand homme, sans prendre part à ses souffrances, & sans lui souhaiter un meilleur sort. Mais quel sort plus glorieux que le sien? Voudroit-on qu'il eut satisfait aux demandes des Carthaginois, & qu'il eut évité les tourmens qu'on lui préparoit au préjudice de sa patrie? Devoit-il violer la foi qu'il leur avoit jurée aussi bien que la promesse qu'il leur avoit faite de retourner en cas que le Traité ne fut pas accepté des Romains? Est-ce là souhaiter un sort heureux à un personnage pour qui l'on s'intéresse? Il

n'eut pu agir de même sans se dépouiller de cette vertu qui intéresse tout l'univers à sa fortune. » Laissons-lui subir le sort » que la nature a prescrit à tous les hom- » mes, que pouvons-nous desirer de plus » pour lui, sinon que les Carthaginois » eussent ralenti leur cruauté, ou que la » Providence l'eut arraché de leurs mains » par quelqu'accident imprévu? «

Cela ne nous fait-il pas voir que nous jugeons, à la vérité, la vertu qui se trouve jointe avec la paix & la sûreté, préférable à celle qui est accompagnée de détresse; mais qu'en même tems nous regardons l'état de l'homme vertueux & zélé pour le bien public, même dans les plus grands malheurs, comme préférable à la jouissance de tous les autres plaisirs? C'est-là l'état où nous nous plaisons à voir nôtre Héros favori, nonobstant toutes les

peines & les maux naturels dont il eſt accablé. Nous ne l'euſſions pas eſtimé plus heureux, s'il eut tenu une conduite oppoſée, ni dans un état préférable à celui dans lequel nous le ſuppoſons, s'il eut acheté ſa liberté, ſa tranquilité & ſa ſûreté aux dépens de ſa vertu. Nous ſentons en nous-mêmes que c'eût été l'acheter trop cher; & de-là vient que nous ne ſçaurions le blâmer d'avoir aſſuré ſa vertu & ſon honneur aux dépens de ſa tranquillité, de ſes plaiſirs & de ſa vie. Nous ne ſommes même pas aſſés inſenſés pour eſtimer la poſſeſſion de ces derniers biens, lorſqu'on a été aſſés malheureux pour ſe priver des autres par ſa propre faute.

Néceſſaire dans les autres plaiſirs.

II. Voyons maintenant quel Sentiment nous avons du bonheur dont les hommes

jouiſſent dans le cours de la vie. Les richeſſes & les plaiſirs extérieurs n'occupent pas une petite place dans nôtre imagination ; mais cette opinion que nous avons du bonheur qui accompagne les richeſſes, préſuppoſe toujours l'intention de faire du bien aux perſonnes qui nous ſont cheres, ou du moins à nôtre famille ou à nos alliés. La félicité que nous imaginons dans la jouiſſance des plaiſirs extérieurs, renferme toujours certaines idées de quelques plaiſirs moraux de ſociété, quelque communication de plaiſir, enfin quelque choſe qui tient de l'amour, de l'amitié, de l'eſtime & de la reconnoiſſance : qui eſt-ce qui s'eſt jamais flatté de pouvoir goûter ces ſortes de plaiſir en s'interdiſant le commerce des autres hommes ? Quel mépris n'éprouvent pas ceux qui les recherchent avec trop d'ardeur,

de la part même des perſonnes qui ne ſe promettent aucun avantage des notions plus généreuſes qu'ils pourroient ſe former de ces ſortes de plaiſirs.

S'il étoit vrai qu'il n'y eut ni *Sentiment moral* ni bonheur dans la *Bienveillance*, & que toutes nos actions n'euſſent d'autre principe que l'amour propre, il n'eſt point de plaiſir des Sens extérieurs dont on ne pût jouir ſeul avec moins de peine & moins de dépenſe qu'en compagnie. Mais ces ſortes de plaiſirs deviennent inſipides, s'ils ne ſont réhauſſés par les *plaiſirs moraux*; c'eſt une apparence d'*amitié*, d'*amour* & de *communication de plaiſir* qui prévient le dégoût & la fadeur qui accompagnent ceux que les libertins ſe procurent. C'eſt cette idée partiale de *quelques qualités morales avantageuſes* & de quelque *Bienveillance* dans les actions, qui

ont des ſuites cruelles, inhumaines & funeſtes pour autrui, qui a favoriſé le vice plus qu'aucune autre conſidération. *

Pour mieux ſentir en quoi conſiſte le bonheur des richeſſes & des plaiſirs extérieurs, ſuppoſons que celui qui les poſſéde ſoit en proye à l'*Animoſité*, à la *Colére*, à l'*Eſprit de vengeance*, ou ſeulement éloigné de tout commerce, ſans ami, ſans ſociété, privé de l'amour & de l'eſtime de ſes ſemblables, tout ce bonheur s'évanouira comme un ſonge ; au lieu que l'*Amour*, l'*Amitié*, la *Société* & l'*Humanité* quoique accompagnées de la *Pauvreté* & du *Travail*, & qui plus eſt de quelque douleur, pourvû qu'elle ne ſoit pas aſſés forte pour occuper entiérement l'eſprit, deviennent non-ſeulement l'objet & l'amour d'autrui, mais encore un ſujet

* Voy. Sect. IV. Art. 4. §. 4. & 5.

d'envie; ce qui prouve manifeſtement » que tous les hommes en général regar- » dent la *Vertu* comme le plus grand des » biens auxquels ils puiſſent aſpirer. «

En quoi conſiſte le Charme de la Beauté.

III. Il ſe préſente ici une autre réflexion que je ne dois pas paſſer ſous ſilence, elle concerne la *Beauté extérieure* dont on connoît le pouvoir infini ſur l'eſprit humain, & dont les charmes ſupérieurs à ceux de toutes les autres eſpéces de *Beautés*, ne viennent, à ce que je crois, que de quelque qualité morale dont on la ſuppoſe accompagnée, ou de la vertu dont on la croit l'image. Examinons les caractéres de la *Beauté* que l'on admire communément, & nous trouverons qu'ils ne ſont autre choſe que la

Douceur, les *Graces*, la *Majesté*, la *Dignité*, la *Vivacité*, la *Modestie*, la *Tendresse*, le *Bon Naturel*; je veux dire que certains airs, certaines proportions, & certain *je ne sçai quoi*, sont des indices naturels de ces sortes de vertus, des talens ou des dispositions qu'on peut y avoir. On a vû ci-dessus * que la misére ou la détresse dans laquelle nous sommes, paroissent sur nôtre visage, & l'on peut dire de même que presque toutes les *Dispositions habituelles* de l'esprit se manifestent aux spectateurs par la maniére dont elles disposent les traits de cette partie. Les Passions violentes qui nous dominent paroissent au premier coup d'œil à nôtre air, de façon qu'il n'y a quelquefois point d'art qui puisse les cacher; celles même qui ont le moins de force changent nos traits de façon, qu'un

* Sect. V. Art. 8. §. 2.

œil un peu exact ne peut s'empêcher de les découvrir. Lors donc que l'air naturel du viſage approche de celui qu'on a lorſque l'on eſt dominé de quelque paſſion, on en tire des conjectures touchant la Paſſion qui maîtriſſe l'eſprit de celui en qui on l'apperçoit.

Quant au goût qu'on a dans certains pays pour les groſſes levres, les petits nez & les petits yeux, à moins que nous ne connoiſſions nous-mêmes les idées qui ont pû faire admirer ces ſortes de formes, ſoit comme naturellement belles, ou comme proportionnées au reſte du viſage, ou comme des indices de quelques *Qualités morales*, on peut raiſonnablement l'attribuer à ces derniéres, puiſque c'eſt ſur elles qu'eſt fondé le goût ou l'averſion que nous avons pour ces ſortes de viſages. A l'égard des traits

dont la forme nous paroît *naturellement désagréable*, on sçait que l'aversion qu'ils nous inspirent est si foible, que les *Qualités morales* suffisent pour nous faire aimer les personnes en qui cette irrégularité se trouve, quoique nous manquions nous-mêmes de cette *Régularité* que nous découvrons communément dans les autres. Nous regardons certains traits, par exemple, les yeux creux & les grosses levres comme une marque de stupidité, nous tirons même de la couleur des cheveux des indices de l'impudicité des personnes, & cela étant, qu'est-ce qui nous empêche d'attribuer à une pareille *Association d'idées*, soit qu'elle ait son fondement dans la nature ou non, le goût & l'aversion que nous avons pour certaines formes, sans qu'il nous soit possible d'en rendre raison.

Que méprisons-nous dans ceux dont le visage n'a aucune difformité marquée? C'est l'*Orgueil*, l'*Arrogance*, l'*Air chagrin* & *maussade*, le *Mauvais naturel*, la *Folie*, la *Légèreté* & l'*Étourderie* qu'on découvre à leurs traits de la maniére qu'on a dit plus haut; & lorsque ces sortes d'airs deviennent habituels, ils nous rendent les personnes les plus réguliéres extrêmement désagréables; au lieu que leurs contraires donnent des charmes très-puissans à celles qui étoient fort éloignées d'avoir une Beauté parfaite. Homere auroit eu beau donner à Helene toute la beauté & les charmes extérieurs qu'on est capable d'imaginer, il n'eut pas moins été ridicule d'engager ses citoyens dans une guerre pour une pareille Héroïne, quand même on la supposeroit telle que Virgile la représente; aussi a-t-il soin, en lui conservant

ſon caractére, de nous laiſſer entrevoir parmi toutes ſes foibleſſes, certaines qualités morales qui nous la rendent aimable, & de rappeller ſouvent à ſes Lecteurs ſes

. . . Ἑλένης ὁρμήματά τε στοναχάς τε *

larmes & ſes ſoupirs, comme l'origine de l'indignation de ſes compatriotes, & de l'eſprit de vengeance qui les animoit.

* Hom. Iliad. 2. Verſ. 356. & 590.

Quelle adreſſe dans cet inimitable Poëte! Ce n'eſt pas aſſez que d'avoir beaucoup d'eſprit pour bien lire un Auteur rempli de ſentimens; il faut encore être honnête homme. Sans l'une & l'autre de ces qualités, on ne peut jamais être qu'un mauvais Juge. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il y en a ſi peu de bons, quoiqu'il y ait beaucoup de gens d'eſprit. Mais ſi l'eſprit & la probité ſont ſi eſſentielles à un bon Critique, combien n'emporte-t-il pas de réunir ces deux qualités, lorſqu'on ſe propoſe d'être Auteur. Si l'on péche par la tête, on ne produira jamais rien qui vaille; & ſi le défaut eſt dans le cœur, il eſt fort à craindre qu'on n'engendre que des monſtres.

Cause de la différence des goûts en fait de Beauté.

Ce que je viens de dire peut servir à expliquer les différens *goûts* que nous avons de la *Beauté*. Quelque disposé que l'homme soit à estimer la *Vertu* & la *Bienveillance*, il peut cependant, en donnant plus d'attention à quelques-unes de ses espéces qu'à d'autres, admirer davantage certaines *Dispositions morales* que d'autres. Les guerriers, par exemple, préférent le courage à toute autre Vertu ; ceux qui ont moins de courage admirent la *douceur de tempérament ;* ceux qui pensent & qui réfléchissent, & dont les vûes sont plus étenduës, voient avec plaisir ces mêmes qualités dans ceux qu'ils fréquentent ; les personnes qui ont les Passions vives, attendent les mêmes retours de

toutes les affections tranquilles, & sont extrêmement touchées de la complaisance qu'on a pour elles : l'homme fier & orgueilleux aime ceux qui ont l'esprit altier, comme plus conforme à leur dignité ; quoique l'orgueil, lorsqu'il est joint à la réflexion & le bon sens, lui fasse aimer l'humilité dans la personne qu'il chérit. Puis donc que les différens temperamens des hommes leur font goûter la variété qui régne dans les caractéres de ceux avec qui ils vivent, il s'ensuit qu'ils doivent avoir différent goût pour la Beauté, selon qu'elle indique des qualités conformes à celles qu'ils possédent eux-mêmes.

On voit encore par-là d'où vient que l'amour vertueux, tout beau qu'il est, n'a aucun charme pour nous attirer des rivaux. L'amour même donne une beauté

à l'amant aux yeux de la perſonne aimée, dont aucun autre homme ne reſſent l'influence. C'eſt-là peut-être le charme le plus fort qu'il ſoit poſſible d'imaginer, & celui qui agit ſur nous avec le plus de pouvoir, lorſqu'il n'eſt contrebalancé ni par l'intérêt mondain, ni par le vice, ni par quelque difformité groſſiére.

Air, Mouvement, Geſtes.

IV. On peut appliquer ce qu'on vient de dire à l'air & au mouvement de quelque perſonne que ce ſoit. Tout ce qui paſſe pour agréable dénote de façon ou d'autre de l'enjouement, de la facilité, de la condeſcendance, un empreſſement à obliger; un amour pour la ſociété, une franchiſe & une hardieſſe toujours inſéparables d'un cœur ſincére & incapable d'aucun mauvais deſſein; au contraire, ce qui nous déplaît

dans l'air & le mouvement, c'eſt la groſſiéreté, le mauvais naturel, le dédain ou une timidité mal placée qui marque un homme ſans monde, & peu inſtruit des devoirs de l'humanité.

Puiſque nous en ſommes ſur l'air, le mouvement & les geſtes, on me permettra d'obſerver, qu'en conſidérant les différentes cérémonies & les différentes maniéres de témoigner du reſpect qui ſont en uſage chez les différentes nations, on peut conclure à la vérité qu'il n'y a aucune connexion naturelle entre ces geſtes ou ces mouvemens & les affections de l'eſprit que la coutume a voulu leur faire exprimer; mais lorſque celle-ci les a une fois établi pour exprimer ces ſortes d'affections, ils deviennent par une conſtante aſſociation d'idées, agréables, aimables ou offenſans, quoiqu'ils ſoient tout-à-fait indifférens par eux-mêmes.

[redacted]

Source de l'Amour qui unit les deux sexes.

V. Examinons ici les moyens dont la nature se sert pour porter les hommes à multiplier leur espéce, & les engager à ce qui est pour eux une source de travail & de chagrin dans la vie; en même tems qu'elle le leur fait supporter par le plaisir inexprimable qu'ils y trouvent. Elle eut pû nous exciter à la propagation de nôtre espéce par une sensation incommode, qui nous y eut efficacement déterminé, indépendamment du bonheur qui pouvoit nous en revenir; de même que la faim & la soif nous portent à conserver nôtre corps, quoique peu de personnes regardent le boire & le manger comme un bien considérable. Elle eut pu engager les deux sexes à s'unir par les mêmes moyens qu'elle employe pour y engager les brutes; je

veux dire, par *Desir* seulement, ou par l'amour du plaisir sensuel. Mais que la vie eut été insipide & languissante s'il n'y eut eu rien de plus dans le mariage! Qui est-ce qui eut eu assez de résolution pour supporter tout l'embarras d'un ménage & les soins qui accompagnent l'éducation des enfans? Qui est-ce qui par un simple motif de *Bienveillance* se fut assujetti volontairement à l'affection naturelle qu'on doit à ses descendans, puisqu'il pouvoit si aisément prévoir les troubles dont elle peut être suivie?

Il faut donc que cette inclination qu'on remarque entre les deux sexes, soit fondée sur quelque chose de plus fort, de plus efficace & de plus agréable que les sollicitations importunes de la *Douleur*, ou que le simple desir des *Plaisirs sensuels*. La Beauté fournit une présomption favorable

des *Dispositions morales*, & l'habitude convertit cette présomption en un amour réel fondé sur l'estime, ou elle le commence, lorsque la Beauté n'est pas assés forte pour faire impression sur nous. Nous nous promettons par ce moyen la jouissance des *Plaisirs moraux* les plus grands, aussi bien que celle des *Plaisirs sensuels*, sans compter une infinité de sentimens tendres d'*humanité* & de *générosité*, & nous aspirons avec impatience à une *société* que nous imaginons devoir être pour nous une source de *Plaisirs moraux* inexprimables, où rien n'est indifférent, & où le plus leger service devenant une preuve évidente de ce violent amour & de cette estime parfaite, est reçu des deux parties avec tous les transports & toute la reconnoissance du plus grand bienfait & de l'obligation la plus importante; & où la prudence & le bon naturel venant

à influer des deux côtés, rend une pareille ſociété préférable à tout ce qu'on peut imaginer de plus heureux dans le monde.

Si l'on examine la conduite de ceux qui ſont les plus adonnés au ſexe, on verra que l'amour des *Plaiſirs ſenſuels* n'eſt pas le principal motif de leurs débauches ou de leurs fauſſes galanteries ; car ſi cela étoit, les proſtituées les plus infames devroient autant leur plaire qu'aucune autre femme que ce fut ; mais on ſçait aſſés que les hommes les plus diſſolus aiment à trouver dans les perſonnes avec qui ils ſe lient, un *bon naturel*, de *la bonne ſoi*, de *la gayeté*, de *l'eſprit*, & un grand nombre d'autres *Qualités morales* ; & ceci peut ſervir à expliquer ce qui paroît par lui-même incompréhenſible, ſçavoir que la *Chaſteté* a des attraits auxquels les diſſolus ſont

obligés de céder, dans le tems même qu'ils s'efforcent de la détruire.

Cette puissante détermination que nous avons même à une *Bienveillance bornée*, & à plusieurs autres *Sentimens moraux*, nous porte efficacement à faire du bien à tous les hommes en général, à suivre dans toute nôtre conduite les loix de la *Tendresse*, de l'*Humanité*, de la *Générosité*, & à mépriser nôtre intérêt personnel; outre qu'elle sert à perfectionner nos maniéres, & à régler le goût que nous avons pour la *Beauté*, l'*Ordre* & l'*Harmonie*. Dès que le cœur, qui étoit auparavant dur & insensible, vient à être ramolli par le feu dont nous parlons, il ne tarde pas à aimer la *Poësie*, la *Musique* & les *Beautés de la Nature*, & à mépriser les autres plaisirs des Sens extérieurs, & la somptuosité des habits; il prend des maniéres humaines, il aime &

ambitionne tout ce qui eſt généreux & honnête.

La Société & l'Amitié ont le Sentiment moral pour principe.

L'amitié & les liaiſons que nous formons avec les autres hommes, ont des principes beaucoup plus nobles que nos beſoins perſonnels ou nôtre propre intérêt, & elles ont leur ſource dans l'*amour*, le *bon naturel* & les autres qualités morales qu'une infinité de ſignes extérieurs nous donnent lieu d'entrevoir dans ceux que nous fréquentons : je ne regarde pas comme une des moindres cette diſpoſition à la gayeté, & ce plaiſir que l'on prend à mettre les autres de bonne humeur, qui nous force à eſtimer en ſecret, ceux qui nous mettent dans un état auſſi agréable, auſſi innocent & auſſi conforme à la nature,

ainſi que nous l'éprouvons lorſque nous nous trouvons avec des gens qui nous plaiſent, & dont la converſation eſt animée par une joye modérée.

L'Éloquence lui eſt redevable de ſon pouvoir.

VI. C'eſt ſur ce *Sentiment moral* qu'eſt fondé tout le pouvoir que l'éloquence a ſur nous. Les différentes figures du diſcours ne ſont que différentes maniéres de s'exprimer, qu'un eſprit vif animé par des paſſions conformes à l'état où il ſe trouve, employe naturellement, en les diverſifiant ſeulement quelque peu pour ſe conformer à la coutume; & elles ne touchent les Auditeurs, qu'en leur repréſentant vivement les paſſions de celui qui parle, & en les leur communiquant de la même maniére qu'on a dit ci-deſſus *, que la

* Voyez Sect. V. Art. 8. Par. 2.

Pitié se communiquoit à ceux qui voyent souffrir un malheureux.

Au reste, les Passions que l'Orateur entreprend d'exciter dans ceux qui l'écoutent, sont toutes fondées sur des *Qualités morales*. Toutes les métaphores & les descriptions hardies, toutes les différentes maniéres d'interroger, d'argumenter & d'apostropher l'auditoire & le genre humain, ne sont que des méthodes *plus* vives d'imprimer dans l'esprit des Auditeurs l'image des *Qualités morales* de la personne qu'on entreprend d'accuser ou de défendre, ou de leur faire recevoir ou rejetter ce qu'on souhaite. Toutes les *antitheses* ou *saillies d'esprit*, toutes les cadences sonores des périodes, quelque peu de beauté qu'elles ayent prises séparément, ne sont d'aucun effet pour persuader, si l'on néglige d'émouvoir les passions

par quelqu'efpéce de *Moralité*. Elles peuvent bien faire admirer l'Orateur, de ceux qui étoient déja difpofés à le favorifer ; mais le plus fouvent elles le font méprifer de fes adverfaires. Lors au contraire que vous étalés le *Bienfait* d'une action, le bon effet qu'elle aura fur le Public en protégeant l'innocent & foulageant celui qui fouffre injuftement, il fuffit de faire intervenir l'autorité au fecours de vos preuves, pour que tout homme fe rangé de votre fentiment, & s'y porte avec ardeur. Veut-on captiver la Bienveillance de l'auditoire pour une perfonne dont on a pris la défenfe en main, étalez fon *humanité*, fa *générofité*, fon *zéle* pour le Bien public, & fa *capacité* à le procurer ; n'oubliez point le mépris qu'elle fait des dangers & de fes plaifirs perfonnels ; & foyez furs qu'on ne manquera point de

l'aimer & de l'eftimer. Voulez-vous émouvoir la Pitié de l'auditoire en fa faveur, & l'attendrir fur fon fujet ? Ne manquez pas de dépeindre fon malheur, ou l'injure qu'elle a foufferte fans la mériter.

Il fuffit au contraire de dépeindre la barbarie ou la cruauté d'une action, le malheur qu'elle doit caufer aux gens de bien, à ceux qui ont de la bonne foi & de la générofité, ou feulement à l'innocent, pour la faire abhorrer de tout l'auditoire, quand même ceux qui le compofent n'en auroient point fouffert. Voulez-vous rendre une perfonne infame, le faire méprifer & hair de tout le monde, repréfentez-la comme cruelle, inhumaine ou traître envers le Êtres raifonnables les plus éloignés ; ou contentez-vous feulement de la dépeindre intéreffée & adonnée à la débauche, fans s'embarraffer de fes amis, ni

de l'intérêt d'autrui, & vous viendrez à bout de ce que vous souhaitez, pourvû toutefois que vous n'avanciez rien sans preuve. Veut-on diminuer l'admiration que nous avons conçuë pour quelqu'action célébre? Il suffit qu'on donne à entendre que celui qui l'a faite n'a eu que son propre intérêt en vûe.

N'y a-t-il que les personnes sçavantes & polies qui soient touchées de ces sortes de discours? Est-on obligé de connoître les systêmes des *Moralistes* & des *Politiques*, ou d'avoir étudié la *Rhétorique* pour pouvoir être convaincu d'une vérité? Faut-il connoître tous les différens moyens dont on peut se servir pour parvenir à ses fins? Non, sans doute, puisqu'on voit tous les jours la multitude grossiére & ignorante être la plus touchée de ces sortes de discours. Où est-ce que l'Éloquence

a jamais eu plus de pouvoir que dans les états populaires, & avant même que les ſciences euſſent été perfectionnées ? La réflexion & l'étude peuvent faire naître dans l'eſprit des hommes des ſoupçons contre l'Orateur, & les empêcher de ſe rendre à ſes raiſons, ſurtout s'ils ont connoiſſance de différentes formes d'argumens qu'ils mettent en uſage, & qu'ils découvrent qu'il les employe contr'eux. Mais la ſimple nature céde aiſément aux *impreſſions* morales, & les adopte ſans précaution & ſans ſoupçon. Ce ne furent point les bois de l'Académie, ni les pierres du Portique, ni les chevaux dreſſés de Gréce qui obéirent à la Lyre d'*Amphion* ou d'*Orphée* ; mais les arbres, les rochers & les tigres ; ce qui prouve » qu'il y a quelque » Sentiment de moralité antérieur à l'inſ- » truction ou aux argumens métaphyſiques

» dont on se sert pour prouver que l'intérêt » personnel de celui qu'on persuade est lié » avec le bien public. «

Le Plaisir que nous trouvons dans la Poësie a sa source dans le même Sentiment.

VII. Pour peu qu'on réfléchisse sur ce que je viens de dire, on s'appercevra sans peine que ce *Sentiment* est la source du plaisir que nous goûtons dans la Poësie. On a vû dans le premier Traité quel est le fondement de celui que nous trouvons dans les nombres, les cadences, les métaphores & les comparaisons *. Mais comme la contemplation des *Objets moraux*, soit vertueux ou vicieux, nous affecte plus puissamment, & remue nos passions d'une

* Voyez Traité I. Section II. Article 13. Sect. IV. Art. 3.

maniére différente & bien plus efficace; que la *Beauté naturelle*, ou ce qu'on appelle communément *Laideur*; de même les Beautés les plus touchantes ont un plus grand rapport avec nôtre *Sentiment moral*, & nous affectent bien plus puissamment, que les représentations des objets naturels dans les descriptions les plus vives. La Poësie Dramatique & Épique appartiennent entiérement à ce Sentiment, & remuent nos passions, en nous mettant devant les yeux les différentes fortunes de ceux qu'elles nous représentent comme moralement bons ou mauvais, ainsi qu'on le verra plus amplement lorsque nous traiterons de chaque passion en particulier. *

* Voyez l'Essai sur les Passions du même Auteur.

Toutes les fois que nous voulons faire desirer ou admirer un objet dont la beauté est réelle, nous ne devons pas nous contenter d'une simple Narration, mais tâcher, si nous pouvons, de le représenter effectivement, ou d'en donner l'image la plus vive qu'il est possible. C'est ce qui fait que le Poëme Épique ou la Tragédie procurent un plaisir infiniment plus grand que les Traités Philosophiques, quoique tous deux tendent à nous faire estimer la Vertu. La représentation des objets, lorsqu'elle est judicieuse, naturelle & animée, nous fait infailliblement admirer la *Vertu* & détester le *Vice*, l'*Inhumanité*, la *Trahison* & la *Cruauté*, par un *Sentiment moral*, sans que nous ayions besoin d'être guidez par les réflexions du Poëte; & delà vient qu'Horace regarde l'étude de

la *Morale* comme abſolument néceſſaire à quiconque veut devenir bon Poëte.

*Scribendi rectè Sapere eſt & principium & fons.**

» La premiére choſe & la plus néceſſaire » pour bien écrire, c'eſt le bon Sens. Voilà » la ſource de tout le reſte. « Et enſuite,

Qui didicit Patriæ quid debeat & quid Amicis,
Quo ſit amore Parens, quo Frater amandus
& Hoſpes,
Quod ſit conſcripti, quod judicis officium, quæ
Partes in bellum miſſi Ducis; ille profectò
Reddere Perſonæ ſcit convenientia cuique **.

» Celui qui ſçait ce qu'il doit à ſa Pa- » trie & à ſes Amis, quels ſont les diffé- » rens degrés d'amour qu'on doit avoir

* Horace, Art Poëtique, V. 309.
** Ibid. V. 312. &c.

» pour un pere & pour un frere ; jusqu'où
» s'étendent les droits de l'hospitalité ;
» & quel est le devoir d'un Juge, d'un
» Sénateur & d'un Général d'Armée ;
» celui-là sçait donner à chaque person-
» nage les mœurs qui lui conviennent, &
» le caractére qu'il doit avoir. «

Les Images que les Poëtes employent sont fondées sur le Sentiment moral.

C'est à ce même Sentiment que la Poësie est redevable d'une de ses plus grandes Beautés, je veux dire la Prosopopée, qui personifie chaque Passion, & qui anime par des Épithétes morales tous les événemens, toutes les causes & tous les objets naturels. Car on réunit la contemplation des *Circonstances* & des *Qualités morales*, avec les *Objets naturels*, pour augmenter leur *Beauté* ou leur *Laideur* ; & pour que

les Paſſions que nous déctivons, touchent plus vivement l'Auditeur, nous avons ſoin de les repréſenter comme ſi c'étoient des véritables perſonnes ; c'eſt ainſi que nous donnons à un bois touffu un Génie & des Dieux tutelaires qui ont ſoin de veiller à ſa conſervation ; il n'eſt point de fontaine qui n'ait ſa Nymphe, ni de riviére qui n'ait un Dieu bienfaiſant, qui répand avec ſon urne l'abondance & la fertilité partout où il paſſe. La lumiére du jour eſt ſacrée, bienfaiſante & efficace pour bannir les eſprits nocturnes ſi pernicieux aux hommes. L'Aurore eſt une Déeſſe bienfaiſante & officieuſe qui parcourt les montagnes qui ont reſſenti l'influence de la roſée, pour porter la lumiére aux Dieux & aux hommes. La Guerre eſt un monſtre violent, cruel & ſans égard, qu'aucune vertu ni compaſſion ne peut détourner de

ses desseins sanguinaires. Le fer est inflexible; la fléche & la lance sont avides de carnage, & brûlent d'envie de porter la mort partout. Nos machines militaires sont des personnages effrayans, dont le bruit imite le tonnerre de Jupiter. Y a-t-il quelqu'un à qui l'image morale de la mort soit inconnuë? Ne sçait-on pas qu'elle est insensible à la Pitié, inflexible, & qu'elle exerce un empire absolu sur tous les hommes? Rien de plus admirable que l'image qu'Horace a fait de la Fortune *. Il nous la représente avec toute sa suite, sans oublier les personnes qui lui sont dévouées, & la fait précéder par la nécessité, qui tient dans ses mains d'airain de grands cloux, des crocs & du plomb fondu. Il n'est pas jusqu'aux qualités de l'esprit qu'on n'ait personifiées. L'Amour

* Voyez Liv. I. Od. 35.

devient une *Venus* ou un *Cupidon ;* le Courage & la Prudence un *Mars* ou une *Pallas* qui aſſiſtent & protégent les Héros; devant elles marchent la Terreur & la Mort, la *Fuite* & l'*Épouvante*, les *Cris* & l'*Étonnement*. Les Prophétes mêmes n'ont pas craint de ſe ſervir de ces images, & ils nous dépeignent la *Juſtice* & le *Jugement* comme ſervant de ſoutien au Trône du *Tout-Puiſſant*, qu'ils font précéder par la *Vérité* & la *Miſéricorde :* Ils nous repréſentent la *Paix* ſortant de la Terre, & la *Miſéricorde* deſcendant du Ciel.

Il n'eſt perſonne qui ne trouve plus de *Beauté* dans cette maniére de repréſenter les objets, dans ces images, & dans cette union d'idées morales, que dans les narrations les plus amples ou dans les deſcriptions les plus naturelles & les plus animées. Lorſqu'on lit le quatriéme Livre

[redacted]

d'Homere, & que prévenu par ce qui s'eſt paſſé dans le Conſeil des Dieux, du carnage qui doit ſuivre, on rencontre parmi la plus magnifique deſcription qu'on ait jamais imaginée, d'une flêche qui va plus vîte que les vents, l'épithéte morale ſuivante:

. . . μελαινέων ἕρμ' ὀδυνάων *

La ſource sûre des douleurs les plus mortelles.

On eſt plus frappé de cette ſeule circonſtance, que de toutes les deſcriptions naturelles que les hommes peuvent imaginer.

De même que l'Hiſtoire.

VIII. L'Hiſtoire tire ſon principal mérite des mœurs & des caractéres qu'elle repréſente; & comme ceux-ci ſont ce qu'il y

* Homere, Ibid. 4. Vers 117.

a de plus frappant dans la Nature, ils ne peuvent que caufer un plaifir infini, lorfqu'ils font dépeints comme il faut.

Et la Peinture.

IX. On fçait auffi que rien n'eft plus chétif qu'une collection des meilleurs Portraits, en comparaifon des Tableaux qui repréfentent des *Actions morales*, des *Paffions* & des *Caractéres.*



SECTION VII.

De quelques Idées morales complexes, relatives à l'obligation & au droit parfait, imparfait, externe, aliénable & inaliénable, déduites du Sentiment moral.

I. IL eſt aiſé de voir par ce qu'on a dit, quelle eſt la *véritable origine des Idées morales*, je veux dire le *Sentiment moral*, qui nous fait approuver & eſtimer tout ce en quoi on apperçoit *quelque ſigne d'Excellence ou quelque démonſtration de Bienveillance.* Il me reſte à expliquer comment nous acquerons des Idées plus particuliéres de la Vertu & du Vice, en faiſant abſtraction de toute Loi divine ou humaine.

De l'Obligation.

On demandera peut-être s'il eſt poſſible d'avoir quelque Sentiment de l'obligation ſéparée des loix d'un Supérieur ? Je vais répondre à cette queſtion, ſuivant les différentes ſignifications du mot. Si l'on entend par *Obligation, une détermination qui, indépendamment de nôtre propre intérêt, nous porte à approuver les actions & à les faire, & qui nous rende mécontens de nous-mêmes lorſque nous agiſſons d'une manière contraire au devoir qu'elle nous impoſe ;* dans ce ſens-là, dis-je, tous les hommes ſeront naturellement obligés à avoir de la Bienveillance les uns pour les autres, lors même que par quelques opinions fauſſes ou partiales de l'influence naturelle de leurs actions, ce *Sentiment moral* les porte au mal ; à moins qu'elle n'ait été

extrêmement affoiblie par des habitudes invétérées, car il ne paroît presque pas possible de pouvoir l'éteindre entiérement, ou, ce qui revient au même, ce *Sentiment intérieur* & l'*instinct* qui nous portent à la Bienveillance, influeront sur nos actions & nous rendront mécontens de nôtre conduite; & nous serons intérieurement convaincus que nous sommes dans un état méprisable & malheureux, sans avoir égard à aucune loi quelconque, ou indépendamment des biens extérieurs qu'on peut avoir perdus ou des peines qu'elle inflige: nous avons d'ailleurs des marques si sûres pour distinguer la *Bienveillance* de sa contraire, que nous ne sçaurions vraisemblablement manquer de découvrir la véritable fin de chaque action, & d'appercevoir tôt ou tard les mauvaises suites de ce qu'un esprit de partialité nous avoit

d'abord fait trouver bon ; ou ſi nous manquons d'amis aſſez fidéles pour nous en avertir, les perſonnes offenſées ne manquent pas de nous en faire des reproches; tant il eſt vrai que nous ne ſçaurions goûter de tranquillité, de ſatisfaction, ni de contentement parfait, qu'en nous appliquant ſoigneuſement à connoître la fin de toutes nos actions, & en nous attachant perpetuellement à pratiquer le Bien, conformément aux notions les plus juſtes que nous en avons. Que ſi l'on entend par le mot *Obligation un motif intéreſſé* ſuffiſant pour déterminer tous ceux qui le peſent mûrement, & qui recherchent leur propre avantage d'une maniére conforme à la Prudence, à agir d'une maniére plûtôt que d'une autre ; nous pourrons avoir l'idée de cette ſorte d'*Obligation*, en réfléchiſſant ſur cette détermination qui nous

porte naturellement à approuver la vertu, à nous estimer heureux & contens, toutes les fois que nous réfléchissons sur les bonnes actions que nous avons faites, & à être mécontens de nous-mêmes, lorsque nous sommes intérieurement convaincus d'avoir agi autrement; aussi bien qu'en considérant combien nous estimons le bonheur qu'il y a d'être vertueux, supérieur à tout autre*. Nous pourrons encore avoir le Sentiment de cette espéce d'obligation, en examinant les raisons que nous avons de regarder la pratique constante des actions bienfaisantes & sociales, comme les moyens les plus propres de procurer le bien naturel de chaque individu, ainsi que Cumberland & Puffendorf l'ont prouvé, & tout cela indépendamment de quelque Loi que ce soit.

* Voyez Sect. VI. Art. 1. & 2.

Si l'on suppose nôtre *Sentiment moral* extrêmement affoibli, & que nos Passions intéressées ayent pris un ascendant sur nous, soit à cause de nôtre corruption naturelle ou des mauvaises habitudes que nous avons prises; si nôtre entendement est foible, & que nos passions nous exposent à croire follement & sans réflexion, que les mauvaises actions sont plus propres à contribuer à nôtre avantage, que la Bienveillance; dans ce cas, dis-je, si l'on me demande comment on doit s'y prendre pour porter les hommes aux actions bienfaisantes, & leur faire sentir l'obligation où ils sont d'agir constamment pour le bien Public, » Je conviendrai de » la néceffité d'une loi émanée d'un Etre » supérieur, assez puissant pour nous ren» dre heureux ou malheureux, qui puis» se contrebalancer ces motifs apparents

» d'intérêt, calmer nos Passions, nous » faire recouvrer le *Sentiment moral*, ou » du moins nous donner des vûës justes » de nôtre propre intérêt. «

Jusqu'à quel point la Vertu peut être enseigné.

II. Le principal devoir d'un Moraliste, est de prouver par des raisons solides, » que la *Bienveillance universelle* contribue » à la félicité de celui qui la posséde, soit » à cause du plaisir qu'on trouve à y réflé» chir, de l'honneur & des bons offices » qu'elle procure de la part de ceux dont » nôtre bonheur dépend dans ce monde; » ou à cause des sanctions *des Loix divines* » qui nous sont manifestées par la consti» tution de l'univers «; pour qu'aucune vûe apparente de l'intérêt puisse traverser cette inclination naturelle; & non point de prouver » que la vûe de nôtre propre

» avantage, quel qu'il ſoit, peut nous por-
» ter à avoir de la Bienveillance pour nos
» ſemblables. « Les obſtacles que l'amour propre nous oppoſe, une fois levés, la nature ne manquera pas de nous porter à la Bienveillance. Qu'on s'attache à montrer le malheur qui accompagne un Amour propre exceſſif, & il ne traverſera plus l'inclination naturelle que nous avons à la Bienveillance; car ſi cette noble diſpoſition eſt une fois délivrée de l'eſclavage de l'ignorance, & des fauſſes vûes d'intérêt dont on vient de parler, elle tirera du ſecours de l'Amour propre même, & deviendra aſſez forte pour former un caractére vraiment noble & vertueux. Il doit enſuite tacher de découvrir en réfléchiſſant ſur les affaires humaines, quelles ſont les actions qui peuvent procurer plus efficacement ce *Bien univerſel*, les régles ou

les

[redacted]

les maximes générales qu'on doit ſuivre, auſſi bien que les exceptions qu'elles peuvent ſouffrir ſuivant l'occurrence des cas; afin que nos bonnes inclinations puiſſent être dirigées par la raiſon, & par une juſte connoiſſance des intérêts de l'humanité. On ne doit point s'imaginer que la *Vertu* proprement dite, ou les bonnes diſpoſitions de l'Eſprit, puiſſent être directement enſeignées ou produites par l'inſtruction; elles doivent être originairement imprimées en nous par le grand Maître, & enſuite fortifiées & affermies par la culture que nous donnons à nôtre eſprit.

Objection.

III. On a ſouvent ſoin de nous dire; » qu'il eſt inutile de ſuppoſer un pareil » *Sentiment moral* dans l'homme, puiſque » la réflexion & l'inſtruction nous rendent

» les mêmes actions recommandables par
» des raifons tirées de nôtre propre intérêt,
» & nous engagent à les faire par un prin-
» cipe d'amour propre dont tout le monde
» convient, fans qu'il foit befoin de cette
» détermination inintelligible à la Bien-
» veillance, *ou de la qualité occulte* d'un
» *Sentiment moral.* «

Le Sentiment moral ne dépend point de la réflexion.

Il fe peut faire, il eft vrai, que la raifon & la réflexion nous faffent approuver les mêmes actions comme avantageufes; mais ne nous font-elles pas eftimer de même des mets que nous trouvons agréables au goût? Conclura-t-on delà que nous n'avons point de goût, ou que ce Sentiment eft inutile? Non certes. L'ufage en eft évident dans l'un & l'autre cas. On a beau

[redacted]

vanter cette ſupériorité de raiſon qui nous éleve au-deſſus des autres animaux, ſes progrès ſont trop lents, trop remplis de doute & d'incertitude, pour pouvoir en faire uſage dans toutes ſortes d'occaſions, ſoit pour nôtre propre conſervation ſans les ſens extérieurs, ou pour diriger nos actions pour le bien du *Tout*, ſans le *Sentiment moral*. Il y a plus, ſans ces *Conſeillers vigilans* & ces *Solliciteurs importuns*, nous ne ſçaurions être ſi fortement déterminés en tout tems à ce qui conduit le plus à cette fin; ni ſi noblement récompenſés, lorſque nous travaillons avec vigueur à les obtenir, par les réflexions calmes & languiſſantes de nôtre intérêt perſonnel, que par ces Senſations agréables.

Cette *Détermination naturelle* à approuver & à admirer, à haïr & à mépriſer les

actions, eſt ſans contredit une *Qualité occulte* : mais eſt-il plus étonnant que l'idée d'une action produiſe de l'eſtime ou du mépris, que de voir le mouvement ou le déchirement de la chair cauſer du *Plaiſir* ou de la *Douleur*, ou l'acte de la volonté mouvoir la chair & les os ? Dans ce dernier cas, nous avons de même que l'éléphant & la tortuë un cerveau, des fibres & des fluides élaſtiques, & des eſprits animaux, capables de vaincre la difficulté : mais qu'on faſſe un pas de plus, & l'on trouvera que la choſe n'eſt pas moins difficile à expliquer, ni moins miſtérieuſe que cette *Détermination* à aimer & approuver, ou à condamner & mépriſer les actions & ceux qui les ſont, indépendamment de tout intérêt, ſelon qu'elles paroiſſent bien ou malfaiſantes.

On pourroit nous objecter qu'en ſuivant

nos idées, on feroit porté à regarder les brutes comme capables de vertu ; ce qui a toujours été traité comme le comble de l'abſurdité : mais il eſt évident premiérement, que les Animaux ne ſont point capables d'un ſi haut degré de vertu, fixé par nôtre ſyſtême, & qui conſiſte dans une *Détermination tranquille* de la volonté au bien d'autrui ; ſi ce qu'on dit des bêtes eſt vrai, qu'elles ſont toujours entraînées par les paſſions particuliéres, que la préſence des objets qui frappent leurs ſens, met en mouvement. Quoiqu'il en ſoit, il faut convenir que nous remarquons dans le caractére de certains animaux *, quelque choſe qui gagne nôtre Affection &

* Ciceron ne craint point de dire de certaines Brutes, *Videmus indicia pietatis, cognitionem, memoriam, deſideria, ... Secreta à voluptate humanarum ſimulacra virtutum*, de finib. lib. 2. ch. 33.

nôtre Bienveillance; & qui nous leur fait accorder une eſpéce ſubalterne d'eſtime, quoique nous ne ſoyons pas dans l'habitude de les regarder comme vertueux; mais ſommes-nous plus indulgents pour nos enfans; & dans le bas âge, leur faiſons-nous un grand mérite des diſpoſitions douces & amiables que nous découvrons en eux? Il y a cependant quelque bonté dans ces diſpoſitions, & je ne vois pas quel inconvenient il y auroit à les traiter de vertu. Mais il n'y a dans ces créatures privées de la réflexion, qu'une bonté ſubalterne; ſi elles ſont incapables de connoître les loix; ſi leurs ſanctions n'agiſſent point ſur elles; ſi l'eſpoir des récompenſes ne les entraine point; ſi elles ne ſont point arrêtées par la crainte du châtiment; il s'enſuit qu'on ne peut les appeller en juſtice, ni leur faire ſubir des interrogatoires

ni des ſentences. En effet, pourquoi en agiroit-on autrement avec elles? Les loix, les récompenſes & les châtimens ne produiſant ſur elles aucun de ces effets qu'ils ne peuvent avoir que ſur des Êtres raiſonnables. Le plaiſir ou la peine immédiate de leurs actions, le châtiment que l'homme leur inflige, eſt peut-être la ſeule récompenſe ou la ſeule peine que la nature leur ait deſtinées. Il n'y a rien dans tout cela qui implique contradiction; & je ne vois pas ce qu'on pourroit inférer contre nous de ce que nous admettons une eſpéce infime de Vice & de Vertu, dont la récompenſe ou le châtiment ne ſoumet point aux loix du gouvernement les créatures privées de raiſon & de réflexion, en qui ces Vices ou ces Vertus ſe rencontrent.

Lorſqu'on ſuppoſe pour prouver qu'il ne peut y avoir de pareil Sentiment antérieur

à toute vûe d'intérêt, » que ces actions » sont pour la plûpart réellement avanta» geuses de maniére ou d'autre à l'Agent, » à celui qui les approuve, ou aux hom» mes en général, dont la félicité peut » en quelque sorte améliorer nôtre état. « Ne peut-on pas demander, en supposant que la Divinité imprime un pareil Sentiment de quelque chose d'aimable dans les actions (supposition qui n'est point impossible,) quelles sont celles qu'une Divinité bienfaisante nous détermineroit à approuver? Niera-t-on la possibilité d'une pareille Détermination, si elle ne nous porte point à admirer les actions qui ne sont d'aucune utilité au genre humain, ou à aimer un homme pour ses talens supérieurs dans des bagatelles, comme disséquer des papillons, étudier des mouches, &c.? Si donc les actions qu'une Divinité

ſage & bienfaiſante nous détermine à approuver, ſuppoſé qu'elle nous donne un pareil Sentiment, doivent néceſſairement être avantageuſes au public, cet avantage ne ſçauroit jamais être une raiſon contre le *Sentiment* même. Nous devrions par le même motif nier la révélation qui nous enſeigne la *Piété*, l'Humanité, la Juſtice & un culte raiſonnable, à cauſe que la raiſon & l'intérêt autoriſent & recommandent ces ſortes de principes & de devoir; & adopter avec avidité ce qui n'eſt que contradiction, ſotiſe & faſte, comme d'inſtitution divine, quoiqu'il n'y ait en cela rien d'humain ou d'utile aux hommes.

C'eſt au Sentiment moral à juger des Loix.

IV. Ceux qui tiennent pour les ſyſtêmes oppoſés, & qui déduiſent toutes les idées du *Bien* & du *Mal*, de l'utilité qui en

revient à l'Agent, ou du rapport qu'ils ont avec la *Loi* & ses *Sanctions*, soit qu'elle soit connuë par *Raison* ou par *Révélation*, ont continuellement recours à ce *Sentiment moral* qu'ils nient; non-seulement lorsqu'ils donnent aux Loix de la divinité les épithétes de *Bonnes* & d'*Équitables*, & qu'ils regardent l'empire qu'elle exerce sur nous comme *juste* & *raisonnable*; mais encore lorsqu'ils se servent d'une foule de mots qui ont une signification tout-à-fait différente de celle qu'ils prétendent leur donner. L'*Obligation*, selon eux, *n'est qu'une constitution fondée sur la nature ou l'autorité, qui fait qu'il est plus avantageux à l'Agent d'agir d'une certaine maniére plûtôt que d'une autre*. Substituons cette définition partout où nous trouverons les mots *on doit*, *il convient*, *il faut*, dans un Sens moral, & la plûpart de leurs principes

paroîtront extrêmement étranges, comme ſont ceux-ci, que la divinité *doit* agir conformément à la raiſon, ne *doit* point châtier l'innocent, qu'*elle doit* rendre l'état de l'homme vertueux plus heureux que celui du méchant, qu'elle *doit* s'acquitter de ſes promeſſes, & une infinité d'autres qu'on rend tous ridicules ou problématiques en y ſubſtituant la définition des mots *il faut, on doit, il convient.*

V. Rien ne prouve mieux que nos premiéres idées du *Bien moral* ſont indépendantes des Loix, que l'examen conſtant que nous faiſons de la juſtice des *Loix divines & humaines*. Quel peut être le Sens de cette opinion générale, » que les *Loix* » de Dieu ſont *juſtes*, bonnes & ſaintes? « Les Loix humaines peuvent être appellées *bonnes* à cauſe de leur conformité avec la *Loi divine*. Mais à quoi bon appeller les

Loix de l'Etre ſuprême, *bonnes*, ſaintes ou équitables, ſi *la Bonté*, *la Sainteté* & *la Juſtice* ſont entiérement dépendantes des *Loix* ou de la volonté d'un Supérieur qui nous a été révélée de façon ou d'autre. Ce n'eſt-là qu'une *Battologie* qui ne ſignifie autre choſe, ſinon que *Dieu veut ce qu'il veut*.

Il faut donc néceſſairement ſuppoſer quelque *Bonté abſoluë* dans les actions, & cette Bonté n'eſt autre choſe que la *Bienveillance* ou le *Deſir* du bonheur naturel des Êtres raiſonnables ; & que nous appercevons cette *Excellence* à l'aide du *Sentiment moral* qui eſt en nous ; & pour lors nous appellons les Loix de la Divinité *Bonnes*, lorſque nous les croyons propres à contribuer au *Bien public*, de la maniére la plus générale & la plus efficace. Nous appellons de même la Divinité *Bonne* dans un *Sentiment moral*, lorſque nous concevons

que sa Providence est entiérement employée à procurer le Bonheur universel de ses créatures, & c'est ce Bonheur qui nous fait admettre en elle la *Bienveillance* & le *Desir* dont on vient de parler.

La *Bonté* des *Loix divines* ne consiste, selon quelques-uns, » *que dans leur conformité à quelque Rectitude essentielle de sa nature.* « Mais on me dispensera d'admettre cette opinion, jusqu'à ce qu'on m'ait montré le véritable sens de cette métaphore *Rectitude essentielle*, & que je puisse discerner si on entend par-là quelque chose de plus qu'une *Bienveillance* parfaitement *sage*, *uniforme* & *impartiale*.

Différence entre la Contrainte & l'Obligation.

On peut voir par-là en quoi la *Contrainte* différe de l'*Obligation*. Il n'y a point de

différence, il eſt vrai, entre la *Contrainte* & le ſecond ſens du mot *Obligation*, qu'on définit une *Conſtitution qui nous fait préférer une action à une autre par l'intérêt que nous y trouvons*, ſi l'on veut ſeulement parler de *l'intérêt extérieur*, diſtinct de ce Sentiment intérieur & agréable qui naît du *Sentiment moral*. Il eſt inutile d'avertir le Lecteur, que par le mot de *Contrainte*, on ne prétend point entendre une force extérieure, qui remue nos membres ſans nôtre conſentement; car dans ce cas, on ne ſçauroit nous donner le titre *d'Agents*. On veut ſeulement parler d'une contrainte occaſionnée par un *Mal* dont on nous menace, à deſſein de nous faire agir d'une certaine maniére plûtôt que d'une autre; ce qui n'empêche pas néanmoins, qu'on n'admette une différence conſidérable entre cette eſpéce de *Contrainte* & d'*Obligation*.

[redacted]

Nous ne disons jamais que nous sommes *obligés* à faire une action que nous estimons méprisable, mais que nous y sommes contraints. Nous ne disons jamais non plus, que les *Loix divines* nous contraignent par leurs *Sanctions ;* mais bien qu'elles nous obligent. Nous n'appellons pas non plus du nom de *Contrainte*, l'obéissance que nous rendons à la Divinité, si ce n'est dans un sens métaphorique, quoique plusieurs personnes avouent l'influence que la crainte des châtimens a sur elles. S'il arrivoit cependant qu'un *Être malfaisant & tout-puissant*, nous obligeât sous des peines très-griéves à devenir *Traîtres, Cruels* & *Ingrats*, nous ne manquerions pas de donner à cette Obligation le nom de Contrainte. Voici en quoi consiste cette différence. Lorsque quelque *Sanction* coopere avec nôtre *Sentiment moral* à nous

faire faire des actions que nous estimons *moralement bonnes*, nous disons que nous y sommes obligés. Lors au contraire que les *Sanctions* des châtimens ou des récompenses s'opposent à nôtre *Sentiment moral*, nous disons que nous sommes contraints ou subornés. Dans le premier cas, nous donnons au Législateur la glorieuse épithéte de *Bienfaisant*, comme ayant le Bien public en vûe; & dans le second, nous l'appellons *Méchant* ou *Injuste*, à cause que nous supposons en lui une intention contraire. S'il étoit vrai que toutes les idées que nous avons du *Bien* ou du *Mal moral* ne vinssent que de l'opinion que nous avons de l'*avantage* ou du *préjudice* que les actions peuvent nous causer, je ne vois pas qu'il fut possible de distinguer la signification de ces mots.

Des différentes espéces de Droits.

VI. C'est à ce même sentiment que nous devons attribuer les idées des différents Droits qui ont été établis parmi les hommes. Toutes les fois que nous jugeons que la *faculté de faire, de demander, ou de posséder quelque chose généralement permise dans certaines circonstances, doit contribuer au Bien général*, nous disons de celui qui se trouve dans ces circonstances, qu'il est en droit de *faire*, de *posséder*, ou de *demander* cette chose; & ce Droit est plus ou moins grand, selon que le *Bien public* y est plus ou moins intéressé.

Droits parfaits.

Les *Droits* qu'on appelle *parfaits* sont *d'une telle nécessité pour le Bien public, qu'il suffiroit pour rendre la vie insupportable, que*

tout le monde les violât. Une pareille infraction rend même actuellement malheureux ceux sur qui elle influe ; au lieu que leur accomplissement dans toute occasion tend au Bien public, ou directement, ou en procurant l'avantage d'une partie. D'où il suit manifestement « Que la permission » de défendre ou de poursuivre ces sortes » de *Droits* par la force, avant l'établisse- » ment du Gouvernement Civil, ne pou- » voit être plus nuisible au public dans » quelque cas particulier que ce fût, qu'il » ne l'est de les violer avec impunité ; il devoit même y avoir de l'avantage pour le tout dans l'état de nature à pouvoir poursuivre ces sortes de *Droits* par la force, vû que cela faisoit craindre à chaque individu d'attenter contre les *Droits parfaits* de ceux avec qui il vivoit.

Droit de déclarer la guerre & d'infliger des châtiments.

Tel eſt l'*Effet moral* qui réſulte des injures perſonnelles, ou du violement des *Droits parfaits* d'autrui, qu'il nous met en *Droit* de déclarer la guerre & d'employer toute la violence néceſſaire pour obliger l'aggreſſeur à reparer les dommages qu'il a faits, & à nous fournir des ſûretés à l'abri deſquelles on n'ait déſormais rien à craindre de ſa part. C'eſt-là l'unique fondement du *Droit* que l'on a de punir les criminels & de pourſuivre nos *Droits* par la force dans l'état de nature, & ces *Droits* qu'a naturellement la perſonne offenſée, ou ceux qui l'aſſiſtent volontairement ou par condeſcendance, d'employer la force ſelon l'avis d'Arbitres déſintéreſſés, étant transferé du conſentement de l'offenſé au

Magiſtrat prépoſé pour veiller au maintien de l'état civil, deviennent le vrai fondement du *Droit* qu'on a de punir les crimes. J'appelle *Droits parfaits* ceux qui s'étendent ſur nos vies, ſur le fruit de nôtre travail, qui nous mettent à même d'exiger l'accompliſſement d'un Contrat, ſur des conſidérations valables, de ceux qui ſont en état de le procurer, de diriger nos propres actions, ſoit pour le *Bien public*, ſoit pour nôtre intérêt perſonnel avant que nous les ayons ſoumiſes en quelque ſorte à la direction d'autrui, & pluſieurs autres de même nature.

Droits imparfaits.

J'entends par *Droits imparfaits*, *ceux dont l'infraction, quoiqu'univerſelle, ne ſçauroit rendre néceſſairement les hommes miſérables.* Ces ſortes de Droits contribuent à

l'augmentation du Bien positif dans la Société ; mais ils ne sont point absolument nécessaires pour prévenir une misere universelle. Leur violement frustre les hommes du bonheur qu'ils attendoient, de l'humanité ou de la reconnoissance de ceux avec qui ils vivent, sans les priver du Bien dont ils jouissoient auparavant ; par où il paroît » qu'une poursuite trop » violente de ces sortes de *Droits* causeroit généralement plus de mal que » leur violement ». D'ailleurs, approuver la force dans ces sortes de cas, ce seroit vouloir priver les hommes du plus grand plaisir qu'ils trouvent dans les actions qui partent d'un fond de bonté, d'humanité & de gratitude, & qui cesseroient d'être aimables si l'on pouvoit y être contraint. On peut mettre au nombre des Droits imparfaits ceux que le

pauvre a fur la charité du riche ; ceux que tous les hommes ont fur les bons Offices qui ne coûtent ni travail, ni dépenfe à ceux qui les rendent ; ceux enfin, que les Bienfaiteurs ont fur la reconnoiffance de leurs clients & d'autres femblables.

Le violement des *Droits imparfaits* prouve feulement, qu'un homme n'a pas affez de bienveillance pour procurer le bien pofitif d'autrui, pour peu qu'il foit oppofé au fien propre, au lieu que le violement des *Droits parfaits* marque dans l'Aggreffeur une méchanceté ou une cruauté pofitive, ou du moins un amour propre immoderé qui le rend indifférent fur la mifere & la ruine pofitive d'autrui, lorfqu'il s'imagine y trouver fon intérêt. En violant les premiers, il témoigne un *Defir* fi foible du *Bien public*, que la plus petite vue de fon propre intérêt fuffit pour le

contrebalancer ; mais en violant les dernier, nous nous montrons si peu sensibles au malheur d'autrui, que l'envie d'augmenter nôtre propre bonheur surmonte toute la compassion que nous devrions avoir pour lui. Au reste, comme on supporte plus aisément l'absence du bien que la présence du mal ; de même les bons souhaits pour le bonheur positif des autres, sont infiniment plus foibles que la compassion que nous avons de leur misere. Il s'ensuit donc que celui qui viole les Droits imparfaits, témoigne que son amour propre surmonte le *Desir* qu'il avoit du *Bien positif* de ses semblables ; au lieu que celui qui viole les *Droits parfaits*, manifeste un si grand desir d'augmenter son propre *Bien*, qu'il surmonte toute la compassion que la misere d'autrui pourroit exciter en lui.

Droits externes.

Outre ces deux ſortes de *Droits*, il y en a un troiſiéme qu'on appelle *Externe*, *qui conſiſte à faire*, *à obtenir ou à demander une choſe qui eſt réellement préjudiciable au public dans quelque cas particulier*, *en tant qu'elle eſt contraire au Droit imparfait d'un autre ; cependant en refuſant généralement aux hommes ce Droit de faire*, *de poſſéder ou de demander cette choſe*, *ou d'employer leurs forces pour l'obtenir*, *on cauſeroit des maux infiniment plus grands*, *que ceux qu'on appréhende de ſon uſage*. On voit par-là » qu'on » ne ſçauroit s'oppoſer avec juſtice, mê» me aux *Droits externes*, puiſqu'il con» vient au bien de tout le monde de pou» voir employer la force pour en obtenir » l'exécution ».

Les Sociétés civiles ont ſubſtitué à la

force dont il eſt permis aux hommes de faire uſage dans l'état de nature, l'obligation de ſe pourvoir en Juſtice, pour demander ſatisfaction ſur le tort qu'ils prétendent avoir reçû.

Je mets au nombre des *Droits externes* ceux qu'un avare opulent a de revendiquer un prêt d'un Marchand pauvre, mais induſtrieux en quelque tems quece ſoit; celui de demander l'exécution d'un traité qui eſt à charge à l'une des Parties; celui qu'a un riche héritier de refuſer le payement des dettes qu'il a contractées pendant ſa minorité, quoiqu'il n'y ait aucune fraude de la part du Prêteur; celui de tirer avantage d'une Loi poſitive, contraire à ce que l'équité exigeoit avant qu'elle fût établie; comme lorſqu'un acte enregiſtré prévaut ſur celui qui ne l'eſt point, quoiqu'il lui ſoit antérieur, & qu'on ait ſçû

qu'il étoit tel avant le second contrat.

Quels Droits peuvent être opposés.

Puis donc qu'une *Action*, une *Demande* ou une *Possession* ne peut être à la fois nécessaire ou utile au public, en même-tems que son opposée est nécessaire ou utile pour le même effet ; il s'ensuit, « qu'il ne sçau» roit y avoir d'opposition entre les *Droits* » *parfaits* ni entre les *imparfaits*, non plus » qu'entre les parfaits & les imparfaits ». Il peut cependant arriver souvent qu'il convienne pour le bien public d'accorder le *Droit* de *faire*, de *posséder* ou de demander & d'en poursuivre l'exécution par la force, quoiqu'il y eût eu peut-être plus d'humanité & de bonté d'ame d'agir autrement & de renoncer à son *Droit* : Mais il est certain qu'une opposition violente à ces *sortes de Droits* eût été infiniment plus

pernicieuſe que toute l'inhumanité avec laquelle on en uſe ; & de-là vient que quoique les *Droits externes* ne puiſſent point être oppoſés entr'eux, ils peuvent cependant l'être aux *Droits imparfaits* ; mais le violement de ces derniers ne donne aucun *Droit* d'employer la force. D'où il ſuit » que deux Partis oppoſés ne peuvent » uſer tous deux en même-tems de leur » force, ni ſe faire la guerre reſpective- » ment avec juſtice ».

Droits aliénables & inaliénables.

VII. Les *Droits* différent encore entr'eux ſelon qu'ils ſont *aliénables* ou *inaliénables*. Voici deux marques auſquelles on peut connoître ceux qui le ſont ou qui ne le ſont point.

1°. Il faut qu'une pareille aliénation ſoit dans notre pouvoir naturel, de façon que

nous soyons les maîtres de transférer effectivement notre Droit.

2°. Il faut ensuite que le transport de ces sortes de Droits puisse servir à quelque fin valable.

Il paroît donc par la première marque » que *nous ne sommes point maîtres d'aliéner* » *le Droit que nous avons sur notre conscience* » *ou sur nos sentimens intérieurs* » ; puisque notre croyance ne dépend ni de nous, ni d'autrui. Il en est de même de nos *affections intérieures* qui naissent nécessairement des opinions que nous avons de leur objet. Il suit de la seconde » *que nous ne* » *sçaurions aliéner le Droit que nous avons* » *de servir Dieu de la manière que nous ju-* » *geons lui être la plus agréable* » ; à cause qu'il ne peut jamais y avoir de l'utilité à forcer les hommes à pratiquer un culte qu'ils croyent contraire à sa volonté. Nous

ne ſçaurions de même aliéner à qui que ce ſoit le Droit direct que nous avons ſur nos vies ou ſur nos membres, en ſorte qu'il ſoit en ſon pouvoir de nous mettre à mort ou de nous mutiler. Nous ſommes en droit, il eſt vrai, d'hazarder notre vie, toutes les fois qu'il s'agit d'une action qui peut être utile au public. Il peut même ſouvent y avoir de l'utilité à ſoumettre la conduite des actions périlleuſes que nous entreprenons pour le bien public à la prudence d'autrui; comme font les ſoldats à leur Général ou à un Conſeil de Guerre: voilà juſqu'à quel point on peut aliéner *ce Droit*. Ces exemples ſuffiſent pour nous montrer l'uſage des deux marques auſquelles on peut connoître ſi certains Droits ſont aliénables ou non; elles doivent concourir toutes deux pour les rendre tels, & il eſt aiſé d'en faire l'application dans les autres cas.

mêmes actions que celle-ci. « Il s'ensuit » donc que toute action qui détruit les » liens les plus forts de la Bienveillance, » qui bannit de nos cœurs les autres mo- » tifs suggerés par l'honneur & l'utilité, » & qui nous empêche d'employer no- » tre industrie pour le bien du *Tout*, est » effectivement mauvaise ; & c'est ce que je vais prouver ».

Je dis donc que rien n'est plus capable d'énerver l'industrie à laquelle nous sommes portés par l'amour propre & les liens du sang & de l'amitié, que de priver quelque personne que ce soit du fruit de son travail. Une pareille conduite ne laisse d'autre motif que la *Bienveillance générale* ; & qui plus est, expose l'homme industrieux à devenir la proye du paresseux ; & met l'*Amour propre* en compromis avec l'industrie. Tel est le fondement du Droit de

de *Domaine* & de *Propriété* que nous avons sur les fruits de notre travail ; & sans lequel nous pourrions à peine compter sur l'industrie des hommes, & nous promettre rien au-delà de ce que peut fournir une terre inculte. Notre industrie se borneroit à la nécessité présente & s'endormiroit dès que nous y aurions pourvû ; du moins ne subsisteroit-elle que par le foible motif d'une *Bienveillance* universelle, s'il ne nous étoit point permis de pourvoir au-delà de notre nécessaire, & de disposer de ce qui nous est inutile pour le présent, soit en l'échangeant pour d'autres choses dont nous avons besoin, soit en l'employant pour le service de nos amis ou de nos familles. C'est-là le fondement du Droit que les hommes ont d'amasser pour l'avenir des biens dont ils sont sûrs de n'être point dépouillés ; de les

aliéner par le commerce & d'en faire présent à leurs amis, à leurs enfans & à leurs proches : vouloir agir autrement, ce seroit dépouiller l'industrie de tous les motifs qui sont fondés sur l'*Amour propre*, sur l'*Amitié*, sur la *Reconnoissance* & sur l'*Affection naturelle*. C'est encore là-dessus qu'est fondé le *Droit* qu'on a de disposer de son bien par Testament, de même que celui des successions *ab intestat*.

C'est encore sur ce même principe qu'est fondé le *Droit externe* qu'un avare a sur un trésor dont il ne fait aucun usage; car permettre aux hommes de le dépouiller par violence & sans son consentement des Biens qu'il a acquis, ce seroit vouloir décourager l'industrie, & bannir tous les plaisirs qui résultent de la *Générosité*, de l'*Honneur* & de la *Charité*, qui ne sçauroit subsister avec la force ; outre qu'il est

difficile de distinguer dans plusieurs cas un homme avare de celui qui ne l'est point.

Droits du Mariage.

Le Mariage doit être tel qu'il assure l'état des enfans qui en proviennent; autrement, ce seroit ôter aux mâles un des plus fort motif qu'ils ayent de contribuer au bien public, sçavoir, l'*Affection naturelle*, & décourager l'industrie, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus.

Du Commerce.

Un particulier ne sçauroit obtenir par son travail toutes les choses dont il a besoin pour la conservation de sa vie; encore qu'il puisse s'en procurer une seule avec superfluité. De-là le *Droit de trafiquer* & d'aliéner nos biens, de même que ceux

que nous avons ſur les richeſſes ou le travail d'autrui en vertu des contrats & des promeſſes.

Du Gouvernement Civil.

Les avantages que les hommes tirent du pouvoir qu'ils accordent à des Arbitres impartiaux de décider les démêlés que l'*Amour propre* fait naître ordinairement parmi eux, auſſi-bien que de la Prudence des perſonnes qu'ils prépoſent, non-ſeulement pour inſtruire les peuples des moyens les plus efficaces de procurer le bien public, & de ſe mettre à couvert des injures qu'ils peuvent recevoir de ceux avec qui ils vivent ou de la part des étrangers; en les muniſſant en même-tems d'une force ſuffiſante pour faire obſerver leurs décrets & leurs ordres au-dedans, & rendre la ſociété dont ils ſont les chefs, formidable

au-dehors : ces avantages, dis-je, montrent suffisamment le Droit que les hommes ont eu d'établir un Gouvernement civil, & de soumettre des Droits qu'ils ne pouvoient aliéner, à la disposition des Magistrats qu'ils ont choisis, en limitant toutefois leur pouvoir de la maniere qu'ils ont jugée la plus conforme à la Prudence. Dès que le Peuple s'est ainsi une fois dépouillé de ses droits, ceux qui le gouvernent ont au moins un *Droit externe* d'en disposer selon que leur Prudence le leur suggere, pour parvenir au but de leur institution, sans toutefois qu'il leur soit permis de rien entreprendre au-delà.

Corollaires qui peuvent servir à comparer les dégrés des vertus & des vices de chaque action.

IX. On voit par ces exemples que

nôtre *Sentiment moral*, joint à quelque peu de reflexion sur les suites des actions, suffit pour concilier les Droits des hommes. Appliquons maintenant les régles générales qu'on a données ci-dessus *, pour comparer les dégrés des vertus & des vices des actions, à un petit nombre de Corollaires, outre celui qu'on a déja déduit **.

Capacité.

1. Dans une entreprise quelconque, bonne ou mauvaise, le défaut de succès en tout ou en partie occasionné par une Puissance extérieure, ou par un accident imprévu, n'influe point sur la bonté ou la malice de l'Agent ; car si l'entreprise

* Voyez Sect. III. art. 11. & 12.

** Voyez Sect. III. art. 15. §. 3.

manquée est louable, ses avantages & l'habileté de l'Agent se réduisant à zéro, le Quotient reste le même : c'est la même chose si l'entreprise est blâmable ; d'où il suit qu'il ne faut point juger des actions, soit bonnes ou mauvaises par l'évenement, à moins que dans les entreprises blâmables, l'Agent n'ait pû le prévoir, & que dans les entreprises louables, il ne se le soit proposé : l'évenement ne marque autre chose dans pareil cas de la part de l'Agent qu'*Amour* ou *haine*.

Intérêt.

2. Toutes les fois que les récompenses temporelles annexées à la vertu, influent actuellement sur l'Agent avec plus de force que la *Bienveillance*, elles diminuent la bonté morale de son action, à proportion qu'elles ont été nécessaires

pour l'y porter, ou pour lui faire faire plus de bien qu'il n'eût fait sans cela; puisqu'en augmentant l'intérêt, elles diminuent la Bienveillance dont on doit le soustraire. A l'égard des *Intérêts additionels* qui n'étoient point absolument nécessaires pour mouvoir l'Agent, comme sont les récompenses qu'il attend d'un Être bienfaisant pour des actions qu'il a entreprises sans aucune vûe intéressée, elles ne diminuent en rien sa vertu. Il n'appartient cependant à personne de se porter pour Juge d'un autre dans une pareille affaire. De même, les bienfaits que nous avons rendus en vûe de quelque reconnoissance, ne diminuent en rien notrre générosité, pourvû toutefois que nous les eussions conférés gratuitement. On peut appliquer ce Corrollaire aux récompenses qu'on attend dans l'autre vie, supposé qu'on les

conçoive comme distinctes des plaisirs qui accompagnent la vertu. Que si on ne les conçoit pas comme telles, le desir même dont on vient de parler est une forte preuve d'une disposition vertueuse.

3. Tout avantage extérieur qui nous porte à des actions dont les suites doivent être nuisibles à autrui ; mais que nous n'eussions point faites sans la vue de cet avantage, diminue la méchanceté de l'action, telle est l'attente de quelque grande récompense, le desir d'éviter un châtiment, ou même les sollicitations importunes des Passions intéressées violentes. C'est-là ce qu'on appelle communément le *Comble de la tentation*. La raison de ceci est la même que dans le premier cas. On doit encore se souvenir que nous sommes infiniment plus affectés de la présence du mal que de l'absence du bien ; & de-là

vient qu'on eſt beaucoup moins coupable lorſqu'on fait une mauvaiſe action pour éviter la torture, que lorſqu'on s'y porte par l'eſpoir de quelque récompenſe, à cauſe que les motifs de nôtre intérêt perſonnel ſont plus preſſans.

Dommage.

4. Rien n'augmente plus la vertu d'une action bienfaiſante que de pouvoir ſurmonter en la faiſant les ſollicitations importunes des paſſions intéreſſées, ſurtout les pertes temporelles, le travail, &c. car l'intérêt devient alors une quantité negative qui laiſſe après avoir été retranchée une ſomme plus grande.

5. La malice d'une action augmente à proportion que ſes mauvaiſes ſuites ont pû être prévûes par l'Agent, & cela particulierement par la même raiſon.

Maniere dont la connoissance de la Loi affecte les actions.

6. La connoissance d'une Loi qui défend une mauvaise action, en augmente la méchanceté, en ce qu'elle augmente l'*Intérêt négatif* qui doit être retranché ; car il faut que le mauvais naturel soit alors assez fort pour surmonter tous les motifs intéressés qui nous portent à éviter le châtiment, de même que tous les motifs qui nous obligent à avoir de la reconnoissance pour le Législateur. C'est-là ce qu'on appelle ordinairement *Pécher contre sa Conscience.*

7. Les services qui n'exigent ni travail, ni dépense, ont généralement peu de vertu, à cause qu'on a assez de capacité pour les rendre, & qu'on n'a

point d'intérêt contraire à surmonter.

8. Il peut cependant y avoir beaucoup de méchanceté à les refuser, à cause qu'un pareil refus marque un défaut de *Bienveillance* & produit souvent un *mal naturel assez grand.*

Dégré de Droit.

9. On peut dire en général que l'accomplissement *des Droits parfaits* d'autrui, a très-peu de vertu en lui-même, puisqu'il n'en resulte aucun nouvel avantage, & que l'intérêt qu'on a d'agir est très-considérable, soit pour éviter tous les maux qui accompagnent la guerre dans un état naturellement libre, soit pour se soustraire aux châtimens prescrits par la Loi dans les Sociétés civiles.

10. Le violement *des Droits imparfaits*

ou même des Droits externes, eſt toujours extrêmement mauvais, tant par rapport aux ſuites immédiates qu'éloignées de l'action; & les motifs intéreſſés qui ont été ſurmontés par cette inclination vicieuſe, ſont les mêmes que ceux du premier cas.

11. Les actions & les ſervices qui méritent le plus de louange, ſont ceux que les autres exigent de nous par un Droit imparfait; & l'on peut dire en général, que plus ce Droit eſt fort, moins il y a de vertu à le ſatisfaire, quoi qu'il y ait une malice infinie à le violer.

Force des différens Liens qui nous attachent, aux hommes.

Un Lien plus fort quoique moins étendu de *Bienveillance*, en ſuppoſant les talens égaux, doit néceſſairement procurer

plus de bien à son objet, dans des *caractéres également bons*, que des liens plus foibles. C'est ainsi que l'*affection naturelle*, *la reconnoissance* & *l'amitié*, produisent des effets infiniment plus grands que la *Bienveillance générale*. Nous faisons de même plus de bien à nos amis, à nos enfans, & à nos bienfaiteurs qu'à ceux avec qui nous n'avons aucune liaison.

12. Supposons que deux Agens produisent une égale quantité de bien; mais que l'un agisse par une Bienveillance universelle, & l'autre par un motif qui le touche de plus près; il y aura bien plus de vertu dans l'Agent qui produit un bien égal par un attachement plus étendu, mais moins passionné, que dans celui en qui ce même attachement est plus violent ou plus passionné, & qui cependant ne produit pas plus bien que l'autre. Nous regardons

par la constitution même de nôtre Sentiment moral, la *Bienveillance universelle*, comme un principe infiniment plus aimable * qu'aucune passion particuliere que ce soit.

Voyez Sect. III. art. 9. l'Auteur suppose ici queles hommes n'agissent qu'en conséquence de quelque desir, de quelque instinct, de quelque affection ou de quelque appetit particulier; que parmi ces liens de la volonté, les uns sont étendus & les autres bornés à une ou à un petit nombre de personnes. La premiere espéce dans chacune de ces divisions, paroît manifestement plus aimable; d'où il suit, toutes choses étant supposées d'ailleurs égales, que le bien produit par quelque attachement violent passionné & limité, quelle qu'en soit la quantité, marque une vertu infiniment moindre. Un certain Auteur prend de-là occasion d'objecter « que la vertu doit » augmenter à proportion que nos desirs, no» tre affection ou notre attachement diminuent, » ou que nous agissons seulement par raison, sans » aucune affection pour quoi que ce soit. ». Mais il est aisé de retorquer ce raisonnement dans un cas tout-à-fait semblable. Lorsqu'il est question de

13. Au contraire, l'omiſſion des bons offices auſquels nous ſommes obligés par des attachemens plus étroits, ou les actions qui leur ſont oppoſées, ont quelque choſe de bien plus vicieux que celles qui ſont contraires ou oppoſées à des liens moins forts; puiſque notre amour propre ou notre malice doit paroître plus grande à proportion que les attachemens contraires qu'elle ſurmonte ſont plus forts. C'eſt ainſi qu'en coopérant avec la gratitude, l'affection naturelle ou l'amitié, nous témoignons bien moins de vertu, quelle que ſoit la quantité de bien produit, qu'en faiſant des actions d'une égale importance par un motif de *Bienveillance*

de la force des corps, la vîteſſe eſt d'autant plus grande que la maſſe eſt petite, tant que le produit de l'une par l'autre reſte le même; & conſéquemment la vîteſſe eſt la plus grande qu'il ſoit poſſible lorſque la maſſe eſt zero.

générale:

générales : mais l'ingratitude envers un Bienfaiteur, la négligence qu'on témoigne pour les interêts d'un parent ou d'un ami, les mauvais offices dont on paye des bienfaits qu'on a reçûs; sont infiniment plus odieux que ne le seroit une pareille négligence, ou de semblables mauvais offices envers un Etranger.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 203, *ligne* 16, Agens immédiats, *lisez* particuliers.

Idem lig. 19, *lis.* Mais quand on voit que de tels Peuples ont subsisté malgré toutes les peines qu'il falloit prendre pour l'éducation de leur jeunesse, on a tout lieu de croire qu'ils n'étoient point dépourvus des sentimens naturels d'affection.

Pag. 199, *lig.* 17, par, *lis.* pour.

Pag. 200, *lig.* 8, *lis.* De même dans l'ancienne ville de Lacédémone, où le mépris des richesses avoit introduit la négligence pour la sûreté des possessions ; & où ce que l'on souhaitoit principalement ; comme une chose avantageuse à l'état ; c'étoit d'avoir une jeunesse nombreuse, hardie & rusée ; le vol étoit si peu odieux, lorsqu'il étoit fait avec dexterité, que la loi même l'autorisoit en le laissant impuni.

Pag. 304, *Traité* II, *lig.* 20, L'Amour même, &c. *lis.* Un homme passionné trouve dans la personne qu'il aime une Beauté dont aucun autre que lui ne ressent l'influence.

TABLE DES MATIERES.

SECONDE PARTIE.

TRAITÉ SECOND.

